15.8.373

150.8

Ch. IX
Nancy Memoirs de
l'Academie de
Nancy 1754
T-1

MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ROYALE
DES SCIENCES,
ET BELLES-LETTRES
DE NANCY.

TOME PREMIER.

A NANCY,

Chez PIERRE ANTOINE, Imprimeur Ordinaire du Roi, de la Société Royale, & de l'Hôtel de Ville.

M. DCCLIV.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LES plus Grands Rois ſe ſont toûjours fait un plaiſir, j'ai preſque dit, un devoir de protéger les Arts & les Sciences. Ce goût auſſi rare que les vertus qui l'inſpirent, ou qu'il fait naître, n'a rien qui doive nous étonner. Qui peut douter qu'il n'y ait un rapport mutuel entre les divers talens de l'eſprit & du cœur, dès qu'ils ont acquis la

perfection qui leur eſt propre ? Soit par des traits de reſſemblance, ſoit par un inſtinct ſecret, chaque eſpéce de mérite, & ſi j'oſois parler ainſi, chaque Beau ſe connoît, s'eſtime & ſe recherche ; ainſi, plus une ame a de nobleſſe & de magnanimité, plus elle eſt portée à favoriſer les Arts, qu'elle ſçait propres à former ou à nourrir dans les cœurs ces qualités ſublimes.

Ce n'eſt pas ici le lieu de nous élever contre le faux brillant d'un paradoxe qu'on s'eſt efforcé d'accréditer de nos jours. Il eſt décidé depuis long-tems que l'étude des Sciences & des Arts

ne ſert pas moins à régler le cœur qu'à éclairer l'eſprit. On ſçait qu'il n'appartient qu'aux Lettres de donner aux grands ſentimens la gloire qu'ils méritent. Quel qu'en ſoit le prix, il leur faut un éclat qui réveille l'émulation & l'engage à les reproduire ; & en cela, du moins, les lettres contribuent au bonheur de l'humanité. De-là vient auſſi que l'immortalité que les grands Princes aſſurent aux beaux Arts, ils ſe la préparent à eux-mêmes, & qu'il eſt rare que par des éloges qui doivent durer toujours, ces Princes n'acquiérent autant d'éclat, qu'ils en ménagent

aux beaux Arts par l'avancement qu'ils leur procurent.

A ce goût naturel des Grands Rois pour l'eſprit & le ſçavoir, ſe joint ordinairement un ſentiment auſſi loüable. Il n'eſt aucun d'eux qui ne regarde les Lettres comme un bien néceſſaire à leurs Etats ; & la Politique autant que leur penchant les engage à rapprocher de leur Tróne ceux qui les cultivent avec ſuccès. Ils ne connoiſſent que les Lettres capables d'épurer, d'adoucir les mœurs de leurs Sujets, de les rendre plus ſages, plus ſoûmis, plus tranquilles. C'eſt ainſi que penſoient

les Auguſte, les Trajan, les Marc-Auréle, les François I, les Louis XIV. C'eſt ainſi que penſa toujours notre Auguſte Fondateur, le Roi de Pologne, STANISLAS I. *Né dans un Pays où les Arts furent toujours négligés, parcequ'on n'y connoît d'autre gloire, que celle de le défendre & de le gouverner,* STANISLAS *ne laiſſa pas d'y être occupé dès ſes plus jeunes ans à l'étude des Lettres. Dès-lors parut en lui cette vivacité fine & piquante, cette intelligence prompte & facile, cette fleur d'eſprit qu'il a toujours conſervée depuis, &*

qu'il n'employa jamais qu'à orner la raiſon, dont les graces mêmes ont ſi ſouvent beſoin d'être embellies.

Porté, comme malgré lui, ſur le Trône de ſa Nation, qu'il eût crû acheter trop cher par un ſimple déſir, il ne pût s'y ſoutenir que par les Armes. Compagnon aſſidu d'un Prince, dont l'unique paſſion étoit de combattre & de vaincre, il défit avec lui preſque autant de Peuples qu'il parcourut de climats. Mais l'un & l'autre devinrent malheureux par leurs ſuccès-mêmes. Ils ſe firent des Diſciples ſans le vouloir. Ils apprirent leur Art à des

Hommes, qui par une brutale indifférence pour la gloire de leur Nation & pour leur vie même, n'apportoient au combat qu'une immobile intrépidité, qu'ils prenoient pour de la hardieſſe, & qui eût pourtant ébranlé tout autre courage, que celui de leurs Vainqueurs. Bien-tôt ces mêmes Hommes, toûjours réduits au ſeul honneur d'une réſiſtance inutile, ſe crurent aſsés d'expérience pour attaquer; & leurs coups d'eſſai furent d'autant plus heureux, que leur apprentiſſage avoit été plus long & plus pénible.

Ce changement de fortune coûta le

Trône à STANISLAS; *mais il ne lui coûta aucune vertu. Dans une retraite paiſible, où content de lui-même, il eût pû vivre heureux par le ſeul repos, il reprit le goût des Lettres, & il éprouva qu'en acquérant de nouvelles connoiſſances, on acquiert de nouvelles ſources de plaiſir. Son bonheur devint l'ouvrage de ſa raiſon. Il oublia ſes diſgraces. Il eût crû les mériter en ſe les rappellant.*

Ce fut dans le doux loiſir de ſa ſolitude, qu'il compoſa cet * *Ouvrage, ſi bien accuëilli de nos jours, où déplo-*

* La Voix libre du Citoyen.

xant les malheurs de ſa Patrie, il lui expoſe les regles d'un Gouvernement plus heureux. Etonné plus que jamais d'y voir régner en commun des gens à qui la nature n'a point refuſé de talens ; mais qui du privilége de leur naiſſance ſe font un devoir de ne les point cultiver : Il ſe plaint qu'une valeur impétueuſe leur tienne lieu de tout ſavoir à la Guerre ; & que dans la Politique un violent amour de la liberté leur paroiſſe préférable, ſouvent à la raiſon, preſque toujours à l'expérience. Il n'ignoroit point que ces défauts rapprochoient les Polonois des

premiers Romains, qui ôtoient la bride à leurs chevaux pour courir ſur l'ennemi avec plus de vîteſſe, & qui ne craignoient point de confier leur Capitole & leur ſûreté aux cris incertains de quelques oiſeaux domeſtiques ; mais cette reſſemblance paroiſſoit à STANISLAS *moins glorieuſe, que préjudiciable à ſa Nation ; & il ne déſeſpéroit pas de la rendre auſſi heureuſe par ſes conſeils, qu'elle méritoit de l'être par les tendres regrets qu'elle conſervoit toujours de ſa perte.*

Les ſentimens qu'il avoit pour elle, il les avoit pour tous les hommes en

général. Toujours occupé dans ſa retraite, mais occupé en Roi, il ne rapportoit ſes réflexions & ſes études qu'au bien commun de l'humanité. Ainſi le Soleil, quoique caché ſous un nuage, ne ceſſe point d'être l'ame de l'Univers, & lui fait part de ſa chaleur, s'il ne peut répandre ſur lui tout l'éclat de ſa lumiére.

Pour arracher le Roi de Pologne à des Ouvrages, dont la bonté de ſon caractére lui faiſoit preſque un devoir, il fallut que la France ſe chargeât, pour ainſi dire, d'avoir des vûës & de l'ambition pour lui. Elles n'eurent que

le ſuccès qu'il déſiroit peut-être ; & la Lorraine, en perdant les meilleurs des Princes, s'eſtima trop heureuſe de ſe voir gouvernée par le plus ſage & le plus bienfaiſant des Rois.

Son premier ſoin fut de faire des Heureux. Il ne connoiſſoit que ce ſeul moyen de le devenir lui-même. Il crut recevoir tout ce qu'il donnoit, & profiter le premier de toutes ſes graces. Les Lettres ne tardérent pas à ſe reſſentir du tendre amour qu'il eut toujours pour elles. Il voyoit les talens éclôre autour de lui de toutes parts, & ne demander qu'un peu plus de chaleur & de vie.

Sûr dans le choix des moyens, & depuis long-tems accoutumé à joindre à la juſteſſe de ſes vûës la promptitude de l'exécution, le Roi de Pologne eût à peine apperçu ces fonds eſtimables, qu'il n'oublia rien pour les mettre en valeur. Ce fut dans ce deſſein qu'il fit un établiſſement digne de ſa magnificence, & l'un des plus propres à augmenter la gloire & le bonheur de ſes Sujets. On en verra le détail dans l'Hiſtoire qui va ſuivre. Elle ſe fait un devoir d'en conſigner la mémoire à la poſtérité.

HISTOIRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, ET BELLES-LETTRES DE NANCY.

L'ÉTABLISSEMENT, dont nous allons parler, eut cela de particulier qu'il en renfermoit véritablement trois à la fois. SA MAJESTÉ voulant d'abord fournir à ſes Sujets les moyens d'affermir, ou d'épurer leur goût pour les Sciences, commença par fonder une Bibliothéque, où il leur

ſeroit permis d'aller puiſer des lumiéres dans tous les divers genres de Littérature auſquels ils voudroient s'appliquer. Venant enſuite à ſe rappeller les dégoûts preſque inſéparables d'une étude pénible, & ſachant que l'amour de la gloire eſt l'ame des travaux, Elle excita cet amour par des récompenſes, & les propoſa telles, que l'intérêt lui-même pût contribuer à les faire mériter. Que n'eut-elle pas imaginé pour ne pas rendre ſes bienfaits inutiles? Jugeant enfin néceſſaire de diriger les Athlétes dans la carriére qu'ils auroient l'ambition de fournir, SA MAJESTÉ choiſit des Hommes capables par leurs leçons autant que par leurs exemples, de leur marquer la route qu'ils devoient tenir & de rendre juſtice aux Vainqueurs, ſans décourager ceux dont les efforts auroient du moins réüſſi à balancer leur ſuffrages. Voici l'Edit qui fut donné à ce ſujet.

EDIT DU ROI.

Du 28. Décembre 1750.

STANISLAS, par la grace de Dieu, Roi de Pologne, Grand Duc de Lithuanie, Ruſſie, Pruſſe, Mazovie, Samogitie, Kiovie, Volhinie, Podolie, Podlachie, Livonie, Smolensko, Sévérie, Czernichovie, Duc de Lorraine & de Bar, Marquis de Pont-à-Mouſſon & de Nommeni, Comte de Vaudémont, de Blamont, de Sarwerden & de Salm. A tous préſens & à venir, SALUT. Rien ne contribuant plus efficacement à procurer aux Hommes des avantages ſolides, que de les mettre à portée de cultiver les Sciences, les Lettres & les Arts, en augmentant par ce moyen leurs connoiſſances & diminuant leurs beſoins, Nous avons fort à cœur de fournir

à nos Sujets les ſecours néceſſaires pour parvenir à une fin ſi déſirable, ſoit par la formation d'une Bibliothéque publique, où chacun pourra puiſer de quoi ſe perfectionner dans le genre d'étude qu'il aura embraſſé, ſoit par une fondation de prix annuels, à diſtribuer aux piéces qui en ſeront jugées dignes par des Cenſeurs nommés à cet effet, ce qui Nous mettra en état de connoître, diſtinguer & récompenſer le génie, le goût & les talens, qu'aucun motif d'émulation n'avoit juſqu'à préſent excités, dans une Nation dont les avantages ſont notre unique objet, & qui a marqué dans tous les tems les plus heureuſes diſpoſitions à cet égard, préférant cet établiſſement à celui d'une Académie, qui ne peut être utilement compoſée que de Sujets déja en réputation par des Ouvrages qui auroient mérité l'approbation du Public. A ces Causes,

Nous, de notre pleine puiſſance & autorité Royale, avons dit, ſtatué & ordonné, diſons, ſtatuons, ordonnons, voulons, entendons & Nous plaît ce qui ſuit :

ARTICLE PREMIER.

IL ſera inceſſamment diſpoſé un emplacement ſuffiſant, à l'Hôtel de l'Intendance, dans notre bonne Ville de Nancy, pour contenir en ordre, tant les Livres & Manuſcrits dont Nous ferons faire inceſſamment l'achat, & qui commenceront le fonds de ladite Bibliothéque, que ceux que nos Sujets zélés pour le progrès des Sciences, des Lettres & des Arts, voudront y joindre à l'avenir par Donations, Teſtamens ou autrement.

II.

LADITE Bibliothéque ſera à perpétuité ſous la direction d'un notre Bibliothécaire, par Nous nommé, aux gages que Nous lui régle-

rons, & aura notredit Bibliothécaire un Sous-Bibliothécaire, aux gages qui ſeront auſſi par Nous arrêtés.

III.

SERA ladite Bibliothéque ouverte tous les jours, depuis les huit heures du matin juſqu'à onze, & depuis une heure après midi juſqu'à quatre, hormis les jours de Dimanches & Fêtes, la quinzaine de Pâques & la huitaine de Noël.

IV.

LE fonds de ladite Bibliothéque ſera augmenté chaque année, juſqu'à la concurrence de la ſomme de trois mille livres de France, qui ſeront employées en achats de Livres & Manuſcrits, & ladite augmentation ſera inſcrite à meſure dans le Catalogue général de ladite Bibliothéque.

V.

SI quelqu'un pour raiſon d'incommodité,

ou d'une plus grande aſſiduité à l'étude, vouſoit faire uſage chez lui de quelques Livres ou Manuſcrits de ladite Bibliothéque, il ſera permis à notre Bibliothécaire de les lui prêter, en prenant par lui toutes les ſûretés néceſſaires, pour que ces Livres ou Manuſcrits ne s'égarent point, & que la Bibliothéque ſe trouve complette au bout de chaque année, dans la viſite qui en ſera faite.

V I.

Il ſera diſtribué chaque année deux Prix de ſix cent livres de France chacun, l'un à un Ouvrage de Sciences, l'autre à un Ouvrage de Littérature, ou Arts, compoſés par noſdits Sujets ſeulement, ſur telles matiéres relatives auſdites Sciences, Littérature & Arts qu'ils jugeront à propos, ſelon leur goût, pourvû qu'elles ſoient d'une utilité évidente.

VII.

Et pour l'examen desdits Ouvrages, avons créé & créons par le présent Edit, à perpétuité, quatre Censeurs Royaux, aux gages qui leur seront par Nous ordonnés, lesquels conjointement avec notredit Bibliothécaire, qui formera le cinquiéme, y vaqueront pendant les mois d'Octobre, Novembre & Décembre de chaque année, & décideront auxquels desdits Ouvrages lesdits prix devront être adjugés, dont il Nous sera cependant rendu compte préalablement.

VIII.

Lesdits Censeurs tiendront leurs Assemblées à la Bibliothéque, aux jours & heures dont ils conviendront entr'eux, non-seulement durant les trois mois qu'ils employeront à examiner lesdits Ouvrages, mais pendant tout le cours de l'année; notre intention

étant

étant, qu'outre ledit examen ils travaillent eux-mêmes, joignent leurs Ouvrages à ceux qui auront remporté le prix, & qu'ils les donnent au Public à la fin de chaque année, avec l'approbation ordinaire.

IX.

NOSDITS Sujets qui auront travaillé pour obtenir des Prix, seront tenus de remettre leurs Ouvrages avant le premier Octobre de chacune année, à notredit Bibliothécaire, qui tiendra lieu de Sécrétaire parmi lesdits Censeurs, dont il leur donnera récépissé, & seront lesdits Ouvrages souscrits d'une déviſe ou sentence à l'ordinaire, sans nom d'Auteur, à peine d'être rejettés du Concours.

X.

CEUX qui auront remporté deux fois l'un des Prix, auront droit dans la suite d'assister, comme Juges, aux Assemblées desdits Cen-

seurs, auſquels Nous attribuons le pouvoir & la liberté de remplacer ceux d'entr'eux qui viendront à manquer ; comme auſſi, après notre décès, la diſtribution des Prix, la diſpoſition de ladite Bibliothéque publique, de l'achat des Livres, dont elle ſera augmentée chaque année.

SI DONNONS EN MANDEMENT à nos amés & féaux les Préſidens, Conſeillers & Gens tenans notre Cour Souveraine de Lorraine & Barrois, que les Préſentes ils faſſent lire, publier, régiſtrer & afficher par-tout où beſoin ſera, pour être exécutées ſelon leur forme & teneur, ſans permettre ni ſouffrir qu'il y ſoit contrevenu directement ni indirectement : CAR AINSI NOUS PLAÎT. En foi de quoi Nous avons aux Préſentes, ſignées de notre main, & contre-ſignées par l'un de nos Conſeillers-Sécrétaires d'Etat, Commandemens

& Finances, fait mettre & appendre nôtre grand Scel. DONNÉ en notre Ville de Lunéville le 28. Décembre 1750.

STANISLAS ROY.

Vû au Conſeil, CHAUMONT.

Par le Roy, ROÜOT.

LA Cour a donné Acte de la lecture & publication du préſent Edit ; oüi & ce requérant le Procureur-Général ; ordonne qu'il ſera ſuivi & exécuté ſelon ſa forme & teneur, & régiſtré en ſes Greffes, pour y avoir recours le cas échéant ; qu'à ſa diligence, copies duëment collationnées dudit préſent Edit, ſeront envoyées dans tous les Bailliages & autres Siéges reſſortiſſans nuëment à la Cour, pour y être pareillement lû, publié, régiſtré, ſuivi & executé ; enjoint aux Subſtituts des lieux de tenir la main à ſon exécution, & d'en certifier la Cour au mois. Fait à Nancy.

en la grande Salle du Palais, Audience publique tenante le 31. Décembre 1750.

DU ROUVROIS.

Et plus bas, F. LACROIX, *Greffier.*

EN liſant cet Edit on aura remarqué, ſans doute, que le deſſein du Roi de Pologne n'étoit pas abſolument de fonder une Académie, & qu'il ne prétendoit qu'établir une eſpéce de Tribunal, où ſous le nom de Cenſeurs, des Juges éclairés, tels que les Agonothétes, qui préſidoient aux Jeux ſacrés de la Gréce, décideroient du mérite des Combattans, & diſtribueroient les Prix à ceux qu'ils en auroient jugés les plus dignes.

LES Cenſeurs nommés, furent M. Thibault, Lieutenant-Général du Bailliage de Nancy; M. de Tervenus, Chanoine de l'Egliſe Primatiale; le P. Demenoux, Jéſuite, Supérieur des Miſſions Royales; M. Gautier, Chanoine Ré-

gulier; & en qualité de Bibliothécaire, M. de Solignac, Sécrétaire du Cabinet & des Commandemens de SA MAJESTÉ Polonoiſe.

IL étoit difficile de ne pas admirer la ſimplicité de ce projet. Elle ſeule pouvoit en garantir le ſuccès & la durée; & comme les machines où il n'entre que le moins de reſſorts qu'il eſt poſſible, manquent rarement de produire l'effet qu'on en attend, on avoit lieu d'eſpérer, qu'exempt de trouble & de confuſion, le petit nombre de Cenſeurs concoureroit à l'envi à remplir les fonctions qui lui étoient impoſées.

QUELS que fuſſent cependant les avantages d'une union ſi précieuſe & preſque infaillible, le Projet, dont il s'agit, fut altéré dès ſa naiſſance; & s'il n'en devint plus ſolide, il commença du moins à s'annoncer dès-lors avec plus d'éclat. Le Comte de Treſſan &

l'Evêque de Troyes qui ſe trouvoient en ces momens à la Cour de Lunéville, furent ſi ravis de l'établiſſement d'une Société, dont on ne connoiſſoit point encore de modéle, qu'ils demandérent avec empreſſement d'y être admis. Leur goût pour les Sciences & les beaux Arts ſollicitoit en leur faveur. L'un étoit Membre de trois Académies les plus fameuſes de l'Europe; l'autre venoit d'étaler à la Cour, durant un Avent, tout ce que l'éloquence a de plus énergique quand elle entreprend de prouver les ſublimes vérités de la Religion.

Deux Sujets ſi capables de contribuer aux vûës de Sa Majesté ne riſquoient point de lui offrir des vœux inutiles. Ainſi le Projet pour l'avancement des Lettres, vit à peine le jour, qu'il changea de forme. Le nombre des Cenſeurs fut augmenté, & il fut aiſé de prévoir, que le Tribunal prêt à être établi, ne tar-

deroit pas à s'ériger en Académie, que les fonctions des Cenſeurs devenant communes à chacun de ceux qu'on y recevroit, le nom même de Cenſeur s'aboliroit dans la ſuite; & que plutôt même qu'on ne l'auroit penſé, ceux qui dès le premier établiſſement avoient eu ce titre, ne conſerveroient plus rien qui les diſtinguât des autres Membres de la Société.

Cet augure étoit d'autant mieux fondé, que du moment que M. l'Evêque de Troyes & M. de Treſſan eurent été agréés par Sa Majesté, M. de Choiſeul, Primat de Lorraine & grand Aumônier du Roi, ſe ſentant animé par leur ſuccès, crut devoir faire céder ſa modeſtie au déſir d'employer auſſi utilement ſes talens. Il ne penſoit pas qu'il offroit à la nouvelle Société quelque choſe encore de plus eſtimable, je veux dire, cet eſprit de ſageſſe & d'union, de douceur & de politeſſe, qui

donne les conſeils ſans préſomption, les reçoit avec déférence, loüe les vrais ſuccès avec plaiſir, & craint de déprimer les efforts même inutiles.

Des qualités ſi précieuſes & qui ſont le plus ferme appui des Sociétés Littéraires, ſe trouvoient ſi conformes à la façon de penſer du Roi, qu'elles l'auroient engagé à recevoir dans ſon Académie tous ceux en qui elles ſe trouvoient jointes aux dons de l'eſprit. Ce fut auſſi ce qui lui fit accepter les vœux de M. d'Heguerty, ancien Commandant de l'Iſle de Bourbon. Sa Majesté connoiſſoit d'ailleurs ſon zéle pour le progrès des Arts. Il avoit depuis peu dreſſé le plan d'une Société ſavante; & ce plan qu'il avoit eu l'honneur d'offrir au Roi, avoit hâté, pour ainſi dire, la naiſſance de celle que Sa Majesté projettoit depuis longtems.

L'ACCROISSEMENT que celle-ci venoit de prendre avoit beſoin de Réglemens nouveaux. Le Roi lui donna ceux qui ſuivent : Nous les tranſcrivons ici tels qu'ils furent tracés par la plume même de SA MAJESTÉ. Nous n'avons garde d'en ſupprimer aucun article, ni d'en altérer la moindre expreſſion.

INSTRUCTION PARTICULIÉRE,

Sur ce que doivent obſerver les Cenſeurs par Nous établis, en conſéquence de notre Edit du 28e. jour de Décembre 1750.

SI c'eſt un bien d'exciter les Génies à ſe produire, il n'eſt pas moins dangereux de les expoſer à ſe faire connoître. L'approbation

du Public qui fait un objet légitime de leur travail, n'en eſt pas toûjours une récompenſe aſſurée ; & les moyens dont on ſe ſert pour réveiller l'émulation des Hommes, ſe tournent quelquefois contre eux-mêmes.

TELLE ſeroit l'inquiétude que nous cauſeroit l'établiſſement que nous venons de faire, ſi nous ne connoiſſions auſſi parfaitement le goût de nos Sujets pour les Sciences, le déſir qu'ils ont de l'exercer ; & ſi nous n'étions perſuadés que les Cenſeurs par Nous nommés, en s'appliquant à couronner avec équité le mérite des autres, ne négligeront rien de tout ce qui peut contribuer à leur propre gloire, & mettre leurs Ouvrages à l'abri de la cenſure publique.

DEUX ſeuls objets doivent donc captiver toute l'application deſdits Cenſeurs. 1°. Les Ouvrages qui leur ſeront préſentés. Ils les

examineront avec ſoin, les diſcuteront avec attention, & décideront de leur ſort avec juſtice. 2°. Les fruits de leurs propres travaux ; ils ſe jugeront eux-mêmes avec une ſévérité judicieuſe, & ils ſe défieront toûjours de cette prévention naturelle, dont la préſomption eſt le principe, & qui couvre ou qui déguiſe aux yeux d'un Auteur les imperfections de ſon Ouvrage, ſans les réformer.

C'EST pour remédier aux abus qui pourroient s'introduire à l'avenir, que nous faiſons le préſent Réglement ; & notre intention eſt, que les Cenſeurs actuels, tant ceux qui ſont fondés, que les Honoraires, & ceux qui pourroient être nommés par la ſuite, ayent à s'y conformer exactement.

ARTICLE PREMIER.

QUOIQUE par notre Edit ci-deſſus datté, les Lorrains ſoient les ſeuls qui puiſſent pré-

tendre aux Prix par Nous fondés, Nous eſpérons que les étrangers, entrant dans nos vûës, & plus jaloux du ſuccès que de la récompenſe que nous y attachons pour nos Sujets, concourreront avec nous par leurs Ouvrages à faire fleurir les Sciences, les Belles-Lettres & les Arts dans une Province dont la gloire doit les intéreſſer. C'eſt dans cette confiance que Nous voulons que chacun deſdits étrangers qui aura réüni trois fois en ſa faveur, par trois Ouvrages différens & alternatifs ſur les Sciences & ſur les Belles-Lettres, les ſuffrages des Cenſeurs, ſoit lui-même aſſocié auſdits Cenſeurs en qualité d'Honoraire; ce que le Sécrétaire aura ſoin de lui faire ſçavoir.

II.

Comme on laiſſe à chacun la liberté de travailler ſur tel genre de Sciences, Belles-Lettres & Arts qu'il voudra, il eſt indiſpenſable que

les Censeurs, sur des matiéres dont ils ne font point profession & dont ils n'ont point de parfaite connoissance, telles que sont la Médecine, l'Anatomie, la Botanique, la Chymie, les Minéraux, le Commerce, l'Oeconomie, & tout ce qui peut être avantageux au Pays, il est, disons-nous, indispensable, qu'ils consultent des Gens experts dans ces sortes de Sciences & Arts; & afin que dans ces cas le Public ne puisse point accuser lesdits Censeurs de s'en être rapportés à leurs propres lumiéres dans le jugement qu'ils auront rendu, Nous voulons, que l'avis des personnes consultées, soit à la suite de l'Ouvrage qui aura remporté le prix.

III.

Les Censeurs, dans l'examen des Ouvrages, auront une extrême attention à la diversité des génies. Il y en a qui ont le talent de séduire sans rien prouver, d'autres enfantent

des idées assez heureuses & ne sçavent point les mettre au jour. D'autres trop vifs ou trop pleins de leur sujet, s'embroüillent & s'expriment si confusément, qu'ils ne paroissent pas s'entendre eux-mêmes. Il sera de la prudence & du zéle des Censeurs, de recuëillir dans ces sortes d'Ouvrages ce qu'il y aura de mieux, de donner du solide au brillant, de développer les idées confuses, d'éclairer & de mettre en ordre tout ce qui méritera leur attention. Ce qu'ils feront pour la perfection de ces Ouvrages (néanmoins avec discrétion & indulgence pour ne pas dégoûter de l'étude) servira de leçon à ceux qui n'auront pas réüssi à les rendre tels qu'ils doivent être; & cette occupation sera celle des Censeurs durant les trois derniers mois de l'année. N'entendons comprendre dans cet Article les Ouvrages qui auront été présentés, si ce n'est que les Auteurs

ne voulussent eux-mêmes les retoucher encore avant de les mettre au jour.

IV.

PERSONNE ne sera admis pour être Censeur, s'il n'est de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, de bonnes mœurs & d'une doctrine orthodoxe; & dans le cas (ce qu'à Dieu ne plaise) où quelqu'un des Censeurs nommés se livreroit à un libertinage, ou d'esprit ou de cœur, Nous nous réservons, de notre vivant, à le punir sur la dénonciation qui Nous en sera faite; & Nous voulons qu'après Nous, les Censeurs puissent, à la pluralité des voix, l'exclure de leur Société Littéraire, & nommer à sa place, s'il en occupe une des cinq qui doivent toujours être remplies.

V.

QUOIQUE par l'Article VII. de notre Edit de Fondation, Nous ayons fixé le nombre des

Cenſeurs à cinq perſonnes que Nous aurions gagées à cet effet, Nous avons cru que rien ne ſeroit plus capable de donner un nouveau luſtre à notre établiſſement & d'augmenter la confiance des Auteurs, que de joindre à la Société par Nous formée, des Cenſeurs Honoraires, dont les noms, les lumiéres, la capacité & l'attachement pour notre Perſonne, ne peuvent que procurer un avantage réel à l'objet que Nous nous ſommes propoſé ; c'eſt pourquoi Nous voulons que leſdits Cenſeurs Honoraires, tant ceux que Nous avons nommés, que ceux que Nous pourrions nommer à l'avenir, ou qui pourront l'être après Nous par les Cenſeurs, qui ſeuls auront droit de les choiſir, jouïſſent dans les Aſſemblées auſquelles ils aſſiſteront, des mêmes droits & priviléges que les autres, ſans néanmoins que leurs noms paroiſſent dans les Approbations des

Ouvrages

Ouvrages, leſquelles Approbations ne ſeront ſignées que des cinq Cenſeurs fondés.

VI.

NOTRE intention eſt auſſi, que pendant que les Aſpirans aux Prix s'appliqueront aux études, c'eſt-à-dire, durant les neuf premiers mois de l'année, les Cenſeurs ne reſtent pas oiſifs; leur commerce & leur liaiſon doivent leur fournir aſſez de matiéres pour s'occuper. C'eſt pourquoi, ſans préjudicier à la liberté que Nous leur laiſſons par l'Article VIII. de notre Edit du 28. Décembre dernier, de convenir entre eux des jours & heures auſquels ils s'aſſembleront, Nous entendons,

1°. Que tous les Jeudis au moins de chaque ſemaine, ils tiennent une Aſſemblée dans la Salle de la Bibliothéque, & que chaque ſéance ſoit de deux heures; commençant depuis la Touſſaints juſqu'à Pâques, à deux heures après

midi & finiſſant à quatre ; & depuis Pâques juſqu'à la Touſſaints, commençant à trois heures après midi & finiſſant à cinq.

2°. Qu'ils conviennent dans leur premiére ſéance de la matiére que chacun voudra traiter, & que ſuivant la méthode des Académies de Sciences & Belles-Lettres de Paris, chaque Cenſeur, tour à tour, donne à examiner ſon Ouvrage à ſes Confréres.

3°. Nous voulons que, pour que les Cenſeurs apportent une attention particuliére à remplir nos intentions, & qu'ils reçoivent auſſi, par leurs travaux, les applaudiſſemens que nous les exhortons de mériter, il ſe tienne tous les ans trois Aſſemblées publiques, Sçavoir : La premiére, le huit du mois de Mai ; la ſeconde, le vingt du mois d'Octobre ; & la troiſiéme le ſept du mois de Janvier (à moins que ces jours ne fuſſent empêchés par quelque

fête ; auquel cas, la séance seroit remise au lendemain) dans lesquelles Assemblées des mois de Mai & d'Octobre, un ou deux des Censeurs feront la lecture des Ouvrages qu'ils auront faits ; & quant à l'Assemblée qui se tiendra le sept de Janvier, on y lira seulement les deux Ouvrages qui auront été jugés dignes de remporter les Prix.

4°. Qu'au bout des neuf mois, ils rassemblent tout ce qu'ils auront fait, en y joignant ce qu'ils auront choisi de mieux dans les Ouvrages qui leur auront été présentés, & qu'ils en fassent au bout de l'année un volume utile, & qui puisse faire honneur aux Lorrains.

5°. Nous leur recommandons d'avoir une correspondance exacte avec les Savans de tous les Pays, pour acquérir de nouvelles connoissances & être instruits des progrès qu'auront fait ailleurs les Sciences, les Belles-Lettres & les Arts.

6°. Et afin de préſerver le Tribunal Littéraire, que Nous mettons ſous notre protection, de cette eſpéce de guerre civile, qui n'eſt que trop commune parmi les Gens de Lettres, Nous voulons que les Cenſeurs évitent avec ſoin toutes ſortes de Critiques. Si cependant ils ſe croyent obligés de relever les défauts de quelque Ouvrage, ils pourront travailler ſur la même matiére, & la traiter de façon que le Public puiſſe ſentir lui-même la différence des deux Ouvrages.

7°. Dans le Volume que les Cenſeurs donneront tous les ans, ils auront ſoin d'y rappeller les différens Ouvrages que les Lorrains auront fait imprimer (quelque part que ce ſoit) dans le courant de l'année; & après avoir rendu ſommairement l'idée de l'Auteur, ils réglèront leurs éloges à ſon égard, ſur la bonté & ſur l'utilité de l'Ouvrage.

8°. Nous ordonnons que l'Original des préſens Réglemens, écrits ſur parchemin, ſigné de Nous, ſcellé du Sceau de nos Armes, & contreſigné par le Sieur Alliot, notre Conſeiller Aulique, Commiſſaire Général de notre Maiſon, ſoit déposé à la Bibliothéque & demeure à toûjours ſous la garde du Bibliothécaire, lequel Bibliothécaire aura ſoin d'en délivrer une copie collationnée à chacun des Cenſeurs.

VOULONS en outre que leſdits Réglemens ſoient lûs une fois tous les ſix mois dans l'une des Aſſemblées ordinaires qui ſe tiendront tous les Jeudis.

DONNÉ en notre Ville de Lunéville le 16. Janvier 1751. STANISLAS ROY.

Et au deſſous, ALLIOT.

PEUT-ÊTRE aura-t-on remarqué dans les Réglemens qu'on vient de lire, quelques

Articles peu conformes aux uſages ordinaires des autres Sociétés ; mais rien ne marque plus ſenſiblement l'amour du Roi pour les Lettres, & le déſir qu'il avoit de les voir fleurir dans ſes Etats. Craignant ſur toutes choſes l'inaction d'une Société qu'il n'établiſſoit que pour le bien de ſes Peuples, il auroit voulu, pour ainſi dire, la tenir toûjours dans l'obligation de hâter leurs progrès dans les Arts.

On aura du moins apperçu dans ces Réglemens, que le Roi de Pologne conſervant encore l'idée de ſon premier établiſſement, donne le nom de Cenſeur aux Sujets nouvellement élus, & ne met d'autre différence entre eux & les Membres de la Société déja choiſis, & dont il avoit fixé le nombre, qu'en appellant ceux-ci Titulaires & les autres Honoraires. Quoique nous les ayons déja tous nommés dans l'expoſé que nous venons de faire,

nous jugeons à propos de les ranger ici en un seul Tableau. On y verra de suite & d'un coup d'œil ceux dont l'Académie se trouva composée, le jour qu'avant toute autre Assemblée, elle parut pour la premiére fois en public.

LISTE DES CENSEURS DE LA SOCIÉTÉ ROYALE NOMMÉS PAR SA MAJESTÉ.

HONORAIRES.

M. LE COMTE DE TRESSAN, Lieutenant Général des Armées du Roi T. C. Commandant dans le Toulois, Barrois & Lorraine-Françoise, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de la Société Royale de Londres & de celle de Berlin.

M. PONCET DE LA RIVIERE, Evêque de Troyes, Maître de la Chapelle du Roi, Membre de l'Académie Royale d'Angers.

M. DE CHOISEUL, Primat de Lorraine, Grand Aumônier du Roi.

M. D'HEGUERTY, Ancien Directeur Général du Commerce, Préſident du Conſeil Supérieur, & Commandant pour le Roi T. C. dans l'Iſle de Bourbon.

TITULAIRES.

M. THIBAULT, Lieutenant-Général du Bailliage Royal de Nancy, Procureur Général du Bureau Souverain de Fénétrange.

M. LE CHEVALIER DE SOLIGNAC, Sécrétaire du Cabinet & des Commandemens du Roi, Sécrétaire Général de la Lorraine & du Barrois, Membre de l'Académie de Rome & de celle de la Rochelle, Correſpondant de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres de Paris, Bibliothécaire, Cenſeur & Sécrétaire perpétuel de la Société Littéraire.

M. DE TERVENUS, Chanoine de l'Insigne Eglise Primatiale.

LE R. P. DEMENOUX, de la Compagnie de JESUS, Supérieur des Missions Royales, de l'Académie de la Rochelle & de celle de Rome.

M. GAUTIER, Chanoine Régulier de la Congrégation de Notre Sauveur, Professeur de Mathématique & d'Histoire des Cadets-Gentilhommes établis à Lunéville.

C'ÉTOIENT-LÀ les seuls Membres de la Société, lorsque le Roi jugea à propos de fixer au troisiéme jour du mois de Février suivant, le jour de l'ouverture de l'Académie dans la Salle de l'ancien Château de Nancy, destinée à la Bibliothéque publique.

L'INTENTION de ce religieux Monarque, en excitant & encourageant les talens, étant principalement de les faire servir à la gloire

du Créateur qui les donne, il crut devoir intéreſſer le Ciel au ſuccès de ſon projet.

Le jour deſtiné à la premiére ſéance, toute la Cour, toute la Nobleſſe de l'un & de l'autre ſexe, les Magiſtrats des Cours Souveraines, les Ordres Religieux, les Perſonnes les plus diſtinguées de Nancy, s'étant rendus dans l'Egliſe Primatiale, dont les Portes étoient gardées par un Détachement de la Garniſon, & l'intérieur par les Gardes du Corps du Roi, on célébra une Meſſe du Saint Eſprit, chantée par la Muſique de la Chapelle de Sa Majesté, M. de Choiſeul Officia Pontificalement, & le P. Demenoux prononça un Diſcours, dans lequel il fit voir les avantages qui reviennent à la Religion des différentes Fondations faites par le Roi de Pologne, & en particulier de celle de la Bibliothéque & des Prix.

A trois heures après midi ſe tint la ſéance

publique. L'Assemblée fut aussi brillante que nombreuse. M. le Chevalier de Solignac parla le premier. Il étoit chargé, comme Sécrétaire du Cabinet & des Commandemens de SA MAJESTÉ, d'annoncer de sa part le dessein & les motifs de l'établissement qu'Elle venoit de faire. M. Thibault répondit au nom de la Nation. Son Discours fut suivi d'une Dissertation de M. de Tressan, qui tâcha d'inspirer l'amour du travail par le détail qu'il fit des découvertes heureuses de notre siécle dans les Sciences & les Arts. M. l'Evêque de Troyes fit voir ensuite quel est le vrai goût des bons Ouvrages d'esprit. On verra ces Discours au commencement des Mémoires qui suivent.

Le 11. Février, la Société ayant tenu sa premiére Assemblée particuliére, jugea à propos de se donner un Directeur, qu'elle convint de changer, ou de pouvoir changer tous

les ans. Ayant procédé ſur le champ par bulletins à cette nomination, elle choiſit unanimement M. de Choiſeul, Primat de Lorraine.

Dans la même ſéance, il fut décidé que la Société prendroit déſormais pour Patron St. STANISLAS, Evêque de Cracovie, & que tous les ans le 8. de Mai, elle aſſiſteroit à une Meſſe, qui ſeroit célébrée en l'Egliſe des Cordeliers de Nancy, ainſi qu'au Panégyrique du Saint, qu'elle y feroit prêcher, & que l'après midi, ſuivant les réglemens donnés par le Roi, elle tiendroit une Aſſemblée publique.

On réſolut auſſi de faire une députation à SA MAJESTÉ, pour la remercier de l'établiſſement qu'Elle avoit fait en faveur des Sciences & des Arts, pour la ſupplier d'agréer les deux Articles précédens; & pour lui demander un Privilége en vertu duquel il fut permis à la Société de faire imprimer les Ou-

vrages qu'elle donneroit en ſon nom.

Le Lundi 15. Février, M. l'Evêque de Troyes & M. d'Héguerty, députés de la Société, s'étant rendus au Château de Lunéville, accompagnés du Directeur & du Sécrétaire perpétuel de la Compagnie, eurent ſur les trois heures après midi une audience particuliére du Roi. M. l'Evêque de Troyes portant la parole, dit à SA MAJESTÉ:

SIRE,

„ C'EST un premier hommage que „ nous apportons aux pieds de VOTRE „ MAJESTÉ, au nom de la Société Littéraire, dont nous avons l'honneur d'être „ Membres. Quel tribut de reconnoiſſance „ fut jamais plus juſte & plus légitime, que „ celui dont nous venons nous acquitter en „ ce moment! En effet, que de précieux avantages ne donne pas lieu d'eſpérer, non-

„ ſeulement pour vos Sujets, mais pour l'Eu-
„ rope entiére, un établiſſement inſpiré par
„ votre généroſité, créé par vos ſoins, for-
„ mé par vos bontés, dirigé par vos lumiéres,
„ ſoûtenu par votre protection ? Que pour-
„ roit-il vous reſter à déſirer, SIRE, pour
„ mettre le comble à la gloire d'un projet ſi
„ utile, ſi ce n'eſt de trouver en nous un zéle,
„ dont la vivacité réponde à l'étenduë & à
„ l'élévation de vos deſſeins ? Interprêtes de
„ nos Confréres, Dépoſitaires de leurs ſenti-
„ mens, nous oſons, SIRE, vous aſſurer de
„ l'attention que nous apporterons toûjours
„ à juſtifier le choix dont VOTRE MAJESTÉ
„ nous a honorés, & de notre empreſſement
„ à mériter de plus en plus & ſes bontés & ſa
„ confiance.

Ce Diſcours fini, M. de Troyes préſenta au Roi un Mémoire, contenant les Articles

dont nous avons parlé. Le Roi reçut cette Députation avec une extrême bonté, daigna accorder tout ce que contenoit le Mémoire, & s'entretint long-tems avec les quatre Membres de la Société de tout ce qui pouvoit contribuer à faire naître, ou à soûtenir dans ses Etats l'amour & le goût des Lettres.

Il n'étoit pas possible que la Compagnie s'occupât de leur avancement aussi-tôt qu'elle l'auroit souhaité. Il est des préliminaires indispensables dans des commencemens de Société. Ils exigent bien des détails pour y établir l'union & la décence, pour prévenir tout ce qui pourroit dans la suite en troubler l'ordre & la paix. C'est une Lice qu'il importe d'abord d'applanir. Différente d'ailleurs des lices ordinaires, où l'on ne remporte le prix qu'à force de devancer tous ceux qui y prétendent, elle ne peut être remplie avec succès, si les

Athlétes n'ont ſoin d'unir leurs forces, de les employer de concert, de s'aider les uns les autres, de marcher d'un pas égal, & ſans diſtinction, ni rivalité de partager la gloire qu'ils ont acquiſe; mais ce devoir, comment le remplir, ſi avant qu'on ouvre la barriére, ils n'ont eu le tems de s'examiner, de s'étudier, de ſe connoître, de mettre en jeu les rapports de ſimpathie qui peuvent ſe former entre eux, &, ſi j'oſois parler ainſi, de meſurer, de combiner leurs efforts, de maniére que ſoûtenus mutuellement, ils ne puiſſent être diſtingués les uns des autres, malgré l'inégalité des forces, malgré le plus ou le moins de zéle & de travail?

La Société ſçut bien-tôt abréger le tems, qu'elle étoit forcée d'employer à des liaiſons néceſſaires. Il ſe forma preſque ſur le champ entre les Sujets, dont elle étoit composée, une

convenance parfaite d'idées & de ſentimens. Soit qu'ils euſſent déja les uns pour les autres cette ſorte d'eſtime que les talens s'attirent & ſe rendent réciproquement ; ſoit que l'honneur, ou l'intérêt public les preſsât de ſe concerter ſur les fonctions qui leur étoient impoſées, ou, comme il arrive toûjours aux ames bien nées, ils n'euſſent beſoin que de ſe trouver raſſemblés pour ſe reconnoître, s'unir & s'encourager, ils différérent moins qu'on ne l'auroit cru, d'entrer dans la vaſte carriére que le Roi de Pologne ouvroit devant eux.

Ce fut dans le court intervalle qui s'écoula juſqu'à ce moment, que SA MAJESTÉ agréa pour un des Membres honoraires de la Société M. Bourcier de Montureux, Procureur Général de la Cour Souveraine. Ce choix ayant été notifié dans la ſéance du 25. Février par le Sécrétaire perpétuel, il fut arrê-

té ; que pour rendre plus ſolemnelle la réception de ce nouveau Cenſeur, on la remettroit à l'Aſſemblée publique du mois de Mai ſuivant. L'Académie attendoit ce jour avec une impatience égale à la haute idée qu'elle avoit des talens de ce Magiſtrat.

Né pour honorer ſa Patrie par ſes vertus & par ſes lumiéres, M. de Montureux avoit toûjours aimé, toûjours cultivé, même avec une eſpéce de paſſion, les Arts & les Sciences. Il ſentoit ce dont on s'apperçoit ſi rarement dans les grandes charges : le rapport intime des lettres avec les devoirs de celle qu'il occupoit. C'étoit dans les Lettres qu'il puiſoit l'étonnante facilité de démêler les affaires les plus embroüillées. Il ſembloit créer les vérités qu'il approfondiſſoit ; & il les expoſoit avec tant de force & de clarté, qu'il leur épargnoit d'ordinaire le choc des opinions, ſouvent moins propre à

les saisir ; qu'à les replonger dans leurs premiéres ténébres. C'étoit aux Lettres, autant qu'à la droiture de son cœur, qui vraisemblablement venoit elle-même de son application aux lettres, qu'il étoit redevable de cette prudence qui guide la raison, toûjours d'autant moins confiante, qu'elle est plus attentive à ne se point égarer : De cette fermeté, qui ne sçachant point se roidir par hauteur, sçait encore moins mollir par foiblesse : De ce désintéressement qui laisse une pleine liberté de penser avec hardiesse & de parler avec candeur : Pour tout dire enfin, de cette humanité, de cette douceur, de cette simplicité de mœurs, qui lui avoient fait une réputation, dont lui seul ignoroit l'éclat & la source. Le plus précieux de ses talens, étoit celui, si c'en est un, de ne s'en point connoître. Il possédoit sans le sçavoir un bien qu'il eût été fâché de n'avoir point acquis ; & il le méritoit

d'autant plus, qu'en l'augmentant ſans ceſſe, il n'oſoit ſe flatter qu'il eût le bonheur d'en jouïr.

Au reſte, le portrait que nous venons de faire ici, & qui n'eſt ſi beau que parcequ'il eſt fidéle, nous le devons à la mémoire du digne Magiſtrat qui nous en a fourni les traits. Il mourut peu de jours avant qu'il vint recevoir dans la Société la Couronne de l'eſprit & des talens que le Roi lui avoit deſtinée. Ses manes reſpectables auroient été indignées d'un éloge; nous n'avons fait que le deſſiner; mais il eſt triſte que le ſeul moyen qui reſte à la Société de ſoulager les regrets qu'elle a de ſa perte, ne ſerve qu'à renouveller la douleur qu'elle en reſſent.

Avant cette mort imprévûë, le Roi de Pologne avoit déſigné pour l'un des Cenſeurs Titulaires le P. Leſlie, Jéſuite, qui dès l'éta-

bliſſement des premiers Cenſeurs avoit eu l'honneur de préſenter à SA MAJESTÉ une Epitre en Vers, ſur l'amour qu'Elle marquoit pour les Sciences, & ſur la noble émulation qu'Elle alloit répandre dans ſes Etats. En conſéquence de cette nomination, il fut convenu dans la Séance du 4. Mars, que cette Epitre ſeroit imprimée à la ſuite des Diſcours prononcés à l'ouverture de la Société, & que le P. Leſlie ſeroit reçu à l'Aſſemblée publique qui avoit été indiquée pour la reception du Procureur Général.

J'ai déja dit, qu'on ne tarda pas long-tems à remplir avec ſuccès, du moins avec ardeur, les intentions de SA MAJESTÉ Polonoiſe. Ce fut en effet dans la Séance du 11. Mars, tenuë à Lunéville en préſence du Roi, que l'Académie ſans plus différer commença ſes Exercices Littéraires. Le Directeur, M. le Pri-

mat de Lorraine, y prononça le Diſcours qui ſuit:

SIRE,

„ PERSONNE n'ignore que les plus Grands „ Rois ont aimé les Sciences & protégé les „ Talens. Ce n'eſt même qu'à proportion „ qu'ils ont contribué à la gloire des Sciences „ & des Talens, qu'ils ont vu croître leur pro- „ pre gloire. Je ne dirai pas, qu'il eſt encore „ indécis, ſi le premier des Céſars a été plus „ redevable de ſa réputation à ſes vertus, qu'à „ la reconnoiſſance des Sçavans qu'il hono- „ roit de ſon eſtime. Ce que je ſçai, c'eſt qu'un „ beſoin mutuel a lié de tout tems les Grands „ Princes avec les Gens de Lettres, & que ces „ Princes éclairés, ont mieux ſenti que „ tous les autres, l'intérêt qu'ils avoient „ de faire fleurir les beaux Arts & de récom- „ penſer le mérite de ceux qui les cultivent.

„ Ce ſont les Académies qui ont étendu
„ l'honneur de la France, peut-être plus que
„ n'ont fait les conquêtes du Monarque à qui
„ elles doivent leur établiſſement. C'eſt aux
„ Sçavans raſſemblés autour de ce Prince &
„ dans ſon Palais même, que la France doit
„ l'empire de l'eſprit & de l'induſtrie qu'elle
„ a ſur tant d'autres Nations. Mais ces Sçavans
„ ne puiſoient leur émulation que dans les
„ bienfaits du Prince, qui par des honneurs,
„ des diſtinctions, des récompenſes, toûjours
„ dignes de ſon grand cœur, ſe plaiſoit à ver-
„ ſer ſur eux autant de biens, qu'il les ſentoit
„ capables d'en procurer à leur Patrie.

„ Notre Société, SIRE, formée par VOTRE
„ MAJESTÉ, jouït d'un avantage bien plus
„ flatteur encore. Orné de tous les dons de l'eſ-
„ prit, exactitude, fineſſe, vivacité, enjoüe-
„ ment, délicateſſe, capable de nous donner

„ des leçons, vous daignez honorer nos Aſ-
„ ſemblées de votre préſence ; vous venez
„ nous aider, nous ſoûtenir, nous guider dans
„ nos travaux. Quel heureux préſage pour
„ les ſuccès que vous en attendez, & que ſans
„ conſulter nos talens, notre zéle pour Vo-
„ TRE MAJESTÉ, a d'abord oſé vous en
„ promettre!

„ Rien n'eſt plus capable de ſoutenir ce
„ zéle, que les bontés que vous daignez nous
„ témoigner. Puiſſent-elles vous être un ga-
„ rant éternel de notre attention à répondre
„ à vos déſirs, de notre émulation à nous ſur-
„ paſſer nous-mêmes dans la carriére où vous
„ nous avez appellés.

„ Chargé, en qualité de Directeur de la
„ Société, de rendre à VOTRE MAJESTÉ
„ nos très-humbles actions de graces, je re-
„ connois combien ce Miniſtére eſt glorieux ;

„ mais

„ mais je ſens combien il eſt difficile. Le cœur
„ ſeul ne peut y ſuffire ; & mon cœur fait tous
„ mes talens. Auſſi la Société eût-elle trouvé
„ des Sujets plus capables de ſoûtenir l'hon-
„ neur du choix qu'elle a fait. Il auroit dû
„ tomber naturellement ſur ceux de ſes Mem-
„ bres, dont les Diſcours nouvellement pro-
„ noncés, vont être comme le fondement de
„ la gloire qu'elle ſe propoſe d'acquérir.

„ Permettez, MESSIEURS, que ſans rien
„ diminuer de ma juſte reconnoiſſance, je
„ publie ici que je ne puis être redevable de
„ la place que vous m'avez déférée, qu'à celle
„ que j'ai l'honneur d'occuper auprès du Roi.
„ Cet aveu, bien loin d'affoiblir la grace que
„ vous m'avez faite, en rehauſſe le prix à mes
„ yeux ; & j'en ſuis d'autant plus flatté, qu'elle
„ a pour principe des bontés qui mettent le
„ comble à ma gloire.

„ Il me reſte un moyen de remplir ma place
„ avec dignité; c'eſt, MESSIEURS, en ne
„ ceſſant de concourir avec vous aux ſages &
„ utiles deſſeins de notre Illuſtre Fondateur,
„ & en le ſuppliant dans toutes les occaſions,
„ d'honorer de ſa protection une Société, qui
„ peut aſpirer à tout, dès qu'elle eſt ſon Ou-
„ vrage.

„ Elle ne déſire rien tant, SIRE, que de
„ tranſmettre à la poſtérité la plus reculée, les
„ qualités éminentes & les vertus héroïques
„ de VOTRE MAJESTÉ. Il eſt vrai qu'elles
„ ſeront éterniſées par une infinité de Monu-
„ mens de Piété & de Charité; mais ce qui
„ eſt plus flatteur pour un bon Roi, c'eſt que
„ ces vertus, ces qualités, ces ſentimens au-
„ guſtes, tous vos Bienfaits ſont déja gravés
„ dans les cœurs de vos Sujets, avec des ca-
„ ractéres d'autant plus durables, que c'eſt

„ l'amour & la reconnoiſſance qui les y ont
„ tracés.

Ce Diſcours fini, le Roi dit ces mots remarquables, & qui méritoient bien d'être inſérés le même jour dans nos Régiſtres : Mr, dit-il, au Primat, *Vous m'ouvrez le cœur ; mais vous me fermez la bouche.* Le P. Demenoux lut enſuite le Diſcours qu'on va trouver à la ſuite de nos Mémoires.

Il n'étoit pas poſſible que l'établiſſement que le Roi venoit de faire en faveur des Arts, n'augmentât dans le cœur de tous ceux qui les aiment, les ſentimens d'admiration & d'eſtime que ce Monarque y avoit fait naître depuis long-tems.

M. de Monteſquieu, qui durant un ſéjour de quelques mois à la Cour de Lunéville, avoit parfaitement ſaiſi le caractére de SA MAJESTÉ : Caractére d'autant plus noble,

qu'il eſt plus humain ; mais caractére uni, ſimple, toûjours égal, & d'autant plus aiſé à pénétrer à des yeux philoſophes, qu'il l'eſt même à ceux qui ne le ſont pas : M. de Monteſquieu, dis-je, n'eût pas plutôt appris ce que SA MAJESTÉ Polonoiſe venoit de faire pour l'avancement des beaux Arts, qu'il ſentit toute la ſageſſe des motifs qui l'avoient engagée à les ranimer dans ſes Etats. Ravi de retrouver dans le Roi ce fonds de bienfaiſance & de magnanimité qui avoit toûjours mérité ſes hommages, il crut par cela même lui en devoir de nouveaux, & ne pouvoir mieux s'en acquitter, qu'en s'offrant de concourir à ſes vûës. Il écrivit à SA MAJESTÉ le 20. Mars & lui demanda une place dans ſon Académie.

Ce Génie heureux, qui reçoit autant d'éclat des Lettres, qu'il en répand ſur elles par l'éminence de ſes talens, & dont les ſuccès qui

nous étonnent, apprendront éternellement aux hommes quelque choſe de plus merveilleux que l'art de bien écrire, celui de vivre en Citoyens paiſibles ſous l'empire des Loix : M. de Monteſquieu, qui ne trahit jamais la vérité qu'en parlant de lui-même, eût la modeſtie de dire au Roi : „ Il faudra que VOTRE „ MAJESTÉ ait la bonté de répondre Elle-„ même à ſon Académie du mérite que je puis „ avoir. Sur ſon témoignage, il n'y aura per-„ ſonne qui ne m'en croye beaucoup. “ Il ajoûtoit enſuite ces mots : „ VOTRE MAJESTÉ „ voit que je ne perds aucune des occaſions „ qui peuvent un peu m'approcher d'Elle ; & „ quand je penſe aux grandes qualités de „ VOTRE MAJESTÉ, mon admiration de-„ mande toûjours de moi ce que le reſpect „ veut me défendre.

Le Roi, touché de cette Lettre, y répondit en ces termes:

„ Mr. je ne puis que bien augurer de ma „ Société Littéraire, du moment qu'elle vous „ inſpire le déſir d'y être reçu. Un nom auſſi „ diſtingué que le vôtre dans la République „ des Lettres, un mérite plus grand encore „ que votre nom, doivent la flatter ſans „ doute; & tout ce qui la flatte me touche „ ſenſiblement. Je viens d'aſſiſter à une de ſes „ Séances particuliéres. Votre Lettre que j'ai „ fait lire, y a excité une joye, qu'elle s'eſt „ chargée elle-même de vous exprimer. Elle „ ſeroit bien plus grande, cette joye, ſi la „ Société pouvoit ſe promettre de vous poſ- „ ſéder de tems en tems. Ce bonheur, dont „ elle connoîtroit le prix, en ſeroit un pour „ moi qui ſerois véritablement ravi de vous re- „ voir à ma Cour. Mes ſentimens pour vous

„ ſont toûjours les mêmes, & jamais je ne
„ ceſſerai d'être bien ſincérement, Mr, votre
„ bien affectionné, STANISLAS ROY.

Cette Lettre fut envoyée à Mr. de Monteſquieu en même tems que celle du Sécrétaire perpétuel, écrite au nom de l'Académie. Le Sécrétaire lui marquoit que la Société avoit vû avec joye la Lettre qu'il avoit écrite à SA MAJESTÉ: „ Vous lui demandez, Mr, diſoit-
„ il, une grace que nous aurions été empreſ-
„ ſés de vous demander à vous-même, ſi l'u-
„ ſage nous l'avoit permis. Nous nous eſti-
„ mons heureux que vous préveniez nos dé-
„ ſirs. Vous pouvez, plus qu'un autre, nous
„ faire entrer dans l'eſprit de nos Loix, &
„ nous apprendre à remplir les vûës d'un
„ Monarque que vous aimez & que nous vou-
„ lons tâcher de ſatisfaire. C'en eſt déja un
„ moyen, que de vous donner une place par-

„ mi nous ; & nous vous l'accordons avec
„ d'autant plus de plaiſir, que nous pouvons
„ par là nous acquitter envers SA MAJESTÉ
„ d'une partie de notre reconnoiſſance, &c.

La ſatisfaction qu'avoit l'Académie de répondre aux déſirs de M. de Monteſquieu, fut bien-tôt augmentée par l'envoi que ce nouveau Cenſeur lui fit d'un écrit qui va faire un des morceaux les plus précieux de nos Mémoires. Ce Diſcours qui a pour titre : *Lyſimaque*, étoit accompagné de la Lettre ſuivante, adreſſée au Sécrétaire de la Société. On y verra quelle étoit la raiſon qui engageoit M. de Monteſquieu à préférer à tout autre ſujet celui qu'il traite dans cet Ouvrage.

„ Mr. je crois ne pouvoir mieux faire mes
„ remercîmens à la Société Littéraire, qu'en
„ payant le tribut que je lui dois, avant même
„ qu'elle me le demande, & en faiſant mon
„ devoir

„ devoir d'Académicien au moment de ma no-
„ mination; & comme je fais parler un Mo-
„ narque, que ſes grandes qualités élevérent
„ au Trône de l'Aſie, & à qui ces mêmes
„ qualités firent éprouver de grands revers,
„ que je le peins comme le Pere de la Patrie,
„ l'amour & les délices de ſes Sujets; j'ai cru
„ que cet Ouvrage convenoit mieux à votre
„ Société qu'à toute autre. Je vous ſupplie
„ d'ailleurs, de vouloir bien lui marquer mon
„ extrême reconnoiſſance, &c. A Paris, le 4.
„ Avril 1751.

Tout ſembloit conſpirer de nouveau contre le premier deſſein du Roi dans l'établiſſement de la Société Littéraire. Elle prenoit de jour en jour un plus grand eſſor. On n'y reconnoiſſoit déja plus les bornes preſcrites. M. le Comte de Treſſan, toûjours paſſionné pour la gloire du Roi, ſe propoſa de la voir célé-

brer par autant de bouches, qu'il connoiſſoit [illegible] savans propres à l'immortaliſer. Il n'oublia rien pour les engager à venir ſeconder ſon zéle dans le nouveau Sanctuaire des Muſes, où il ſe faiſoit un devoir de le faire éclater. Plein de ce projet, il écrivit une Lettre à MESSIEURS de la Société Royale des Sciences de Montpellier. Nous allons montrer par l'extrait ſuivant quel fut le ſuccès de l'invitation gracieuſe, que SA MAJESTÉ voulut bien lui permettre de faire en ſon nom.

Extrait des Régiſtres de la Société Royale des Sciences de Montpellier, du Jeudi 22. Avril 1751.

„ Le Roi de Pologne, Duc de Lorraine &
„ de Bar, qui joint aux vertus les plus ſubli-
„ mes, le goût le plus vif pour les Sciences,
„ & le déſir le plus ardent d'en hâter les pro-

„ grès par ſes bienfaits, a fait l'honneur à la
„ Société Royale de vouloir qu'elle ſoit dans
„ une étroite correſpondance avec la Société
„ Littéraire que cet Auguſte Monarque vient
„ de fonder à Nancy. Dans cette vûë SA
„ MAJESTÉ Polonoiſe a chargé M. le Comte
„ de Treſſan, Lieutenant Général des Armées
„ du Roi, & Commandant dans le Toulois,
„ Membre de l'Académie des Sciences de Pa-
„ ris & des Sociétés Royales de Londres, de
„ Berlin & de Nancy, d'écrire à ce ſujet à M.
„ de Ratte, Directeur & Sécrétaire perpétuel
„ de la Société Royale des Sciences. M. de
„ Treſſan s'eſt acquitté de cette commiſſion
„ de la maniére la plus flatteuſe pour la Com-
„ pagnie, qui regardera toûjours comme un
„ monument bien précieux pour elle, la let-
„ tre que cet illuſtre Académicien a écrite à
„ Mr. de Ratte au nom de SA MAJESTÉ

„ Polonoiſe : Il a été unanimement délibéré,
„ que l'original de cette Lettre ſeroit mis dans
„ la boëte où ſont les Lettres-Patentes, après
„ qu'on en auroit préalablement tiré la copie
„ qui ſuit..... M. le Comte de Treſſan ayant
„ marqué dans ſa Lettre, que ſi M. de Ratte
„ adreſſoit directement au Roi la réponſe de la
„ Société, SA MAJESTÉ recevroit cette ré-
„ ponſe avec bonté, il a été délibéré unani-
„ mement, que M. de Ratte écriroit au Roi
„ de Pologne au nom de la Compagnie, pour
„ remercier ce Monarque dans les termes les
„ plus reſpectueux, de la part qu'il veut bien
„ prendre aux ſuccès des travaux de la Société,
„ & pour l'aſſurer que ſes intentions ſeront
„ exactement remplies : De plus, il a été dé-
„ libéré, que M. de Ratte auroit l'honneur
„ d'envoyer à ce Prince les extraits des Aſ-
„ ſemblées publiques ; qu'il écriroit auſſi à

„ M. de Treſſan, pour le remercier au nom
„ de la Compagnie, & à M. le Chevalier de
„ Solignac, Sécrétaire perpétuel de la Société
„ Royale de Nancy, avec laquelle la Société
„ Royale ſera en correſpondance, conformé-
„ ment aux intentions de SA MAJESTÉ Po-
„ lonoiſe.

„ Cette Délibération a été ſignée par les
„ Académiciens préſens, dont voici les noms,
„ DE RATTE, Directeur & Sécrétaire per-
„ pétuel. BON, le Pere, Doyen. LAMURE,
„ Sous-Directeur. PITOT, de l'Académie
„ Royale des Sciences. LAURÈS. HAGUE-
„ NOT. DANYEZY. GUILLEMINET. SERANE.
„ DE SAUVAGES. TIOCH. MONTET.
„ DAVISARD. ROMIEU. LOYS. BRUN.
„ PEYRE.

L'envoi de cet extrait fut accompagné de la Lettre ſuivante, adreſſée à SA MAJESTÉ par M. de Ratte le 29. Mai 1751.

SIRE,

„ La Société Royale des Sciences eſt infini-
„ ment honorée de la Lettre que VOTRE
„ MAJESTÉ lui a fait écrire par M. le Comte
„ de Treſſan, dans laquelle elle a vu les preu-
„ ves les plus marquées de la part que vous
„ voulés bien prendre au ſuccès de ſes travaux.
„ Elle a quelque tems héſité à vous en rendre
„ elle-même de très-humbles actions de gra-
„ ces, dans l'incertitude où elle étoit, ſi elle
„ ne devoit point plutôt ſe renfermer dans le
„ ſilence; mais raſſurée par l'extrême bonté
„ de VOTRE MAJESTÉ, & par la protec-
„ tion que vous avez toûjours accordée aux
„ Sciences & aux Lettres, elle a cru pouvoir
„ porter juſqu'aux pieds de votre Trône,
„ l'hommage du plus profond reſpect, & ſi
„ elle oſe dire, de la plus vive reconnoiſſance.

„ Chargé de parler au nom de tous mes

„ Confréres, j'aurai l'honneur, SIRE, d'aſ-
„ ſurer VOTRE MAJESTÉ, du zéle, de l'ar-
„ deur, de la promptitude avec laquelle toute
„ la Compagnie s'eſt conformée à vos inten-
„ tions, en commençant dès aujourd'hui à
„ lier une étroite correſpondance avec la So-
„ ciété Littéraire que vous avez fondée dans
„ vos Etats, & en ſe propoſant de continuer
„ à l'avenir ce commerce ſçavant avec la plus
„ exacte régularité.

„ J'ai l'honneur, SIRE, de préſenter en
„ même tems à VOTRE MAJESTÉ quel-
„ ques-unes des piéces qui ont été lûës dans
„ nos Aſſemblées publiques. Les Académi-
„ ciens qui les ont compoſées, ſeront au com-
„ ble de leurs vœux, s'ils peuvent ſe flatter
„ que vous aurés quelque indulgence pour
„ leurs foibles efforts.

„ La Société Royale marchant ſur les tra-

„ ces de l'Académie des Sciences de Paris, avec
„ qui elle ne fait qu'un ſeul & même Corps,
„ ne cultive, comme elle, que la Phiſique & les
„ Mathématiques. Elle laiſſe à d'autres Aca-
„ démies les connoiſſances agréables, l'Elo-
„ quence, la Poëſie, les Belles-Lettres; mais,
„ SIRE, pourroit-elle ne pas ſentir en cette
„ occaſion, combien l'Art de l'Eloquence lui
„ ſeroit néceſſaire pour loüer dans VOTRE
„ MAJESTÉ ces qualités rares qui vous ren-
„ dent le modéle des Rois, cette piété qui eſt
„ au deſſus de tous les éloges, cette inclina-
„ tion bienfaiſante qui ne cherche qu'à faire
„ des heureux, ce goût des Lettres & des
„ beaux Arts, que vous alliés ſi bien avec la
„ ſcience de gouverner les hommes.

„ Puiſſiés-vous, SIRE, faire long-tems
„ le bonheur des Peuples à qui le Ciel vous a
„ donné pour Souverain. Puiſſiés-vous faire

„ long-tems admirer à l'Univers l'aſſembla-
„ ge le plus parfait de toutes les vertus. Ce
„ ſont les vœux de la Compagnie dont je ſuis
„ l'Interprête, auſquels j'oſe ſupplier VOTRE
„ MAJESTÉ de me permettre de joindre ici
„ les miens.

Je ſuis avec un très profond reſpect, SIRE, de VOTRE MAJESTÉ, &c. A Montpellier le 29. Mai 1751.

Le Roi répondit à cette Lettre de la maniére qui ſuit :

„ Mr. je ne puis vous dire ce qui me flatte
„ le plus, ou l'envoi que vous me faites de
„ pluſieurs piéces qui ont été lûës dans vos
„ Aſſemblées publiques, ou l'étroite correſ-
„ pondance que votre Société conſent d'en-
„ tretenir avec celle que je viens de former
„ dans la Capitale de mes Etats. Quoique
„ votre amour pour l'avancement des Lettres,

„ quelque part qu'on les cultive, me fut un
„ garant de votre empreſſement à répondre
„ à la propoſition que le Comte de Treſſan
„ étoit chargé de vous faire : Je ne laiſſe pas
„ d'en reſſentir autant de joye, que ſi je n'avois
„ point eu raiſon de l'eſpérer. Je remarque
„ avec un ſenſible plaiſir dans la Lettre que
„ vous m'avés écrite, les graces de cette ur-
„ banité toûjours ſûre de plaire, & toûjours
„ inséparable du vrai ſçavoir. Il eſt bien juſte
„ auſſi, que par l'intérêt que vous allés pren-
„ d.e à mon Académie naiſſante, je m'inté-
„ reſſe plus que jamais à la gloire que la vô-
„ tre s'eſt acquiſe & que vous ne ceſsés d'aug-
„ menter tous les jours. Il y a long-tems que
„ j'applaudis à vos ſuccès. Puiſſe la Société
„ Littéraire de Nancy marcher ſur vos traces :
„ Mais puiſſiés-vous auſſi dans la part que je
„ prends à tout ce qui vous regarde, recon-

„ noître tous les ſentimens d'eſtime que j'ai
„ pour votre Académie en général, & pour
„ chacun de ceux qui la compoſent. Il n'eſt
„ point d'occaſions où je ne me faſſe un plai-
„ ſir de les leur marquer, & ſur-tout à vous,
„ Mr. à qui je ſerai toûjours ravi de faire con-
„ noître, que je ſuis véritablement votre très-
„ affectionné, STANISLAS ROY.

Il parut bien-tôt que cette Lettre avoit été reçuë avec un plaiſir mêlé de la plus vive reconnoiſſance. Les vrais Sçavans humanisés par les Lettres, manquent rarement d'être ſenſibles aux marques d'eſtime qu'on leur donne, aux moindres graces qu'on leur fait. Modéles des belles ames, ils ſont peut-être ceux qui ſoutiennent le plus la gloire & le mérite des ſentimens, qu'ils furent les premiers à inſpirer aux hommes. Auſſi rien n'égale ceux que Mr. de Ratte s'efforça d'exprimer au nom de

ſa Compagnie dans une Lettre au Sécrétaire de la Société. Il ſe plaint de ne pouvoir aſsés marquer combien ſes Confréres ſe ſentoient honorés de la réponſe de SA MAJESTÉ. Dans ce qu'il dit, on apperçoit une eſpéce de déſeſpoir de ne pouvoir tout dire; mais qu'on eſt éloquent quand on ſe ſent dans l'impuiſſance de l'être autant qu'on le ſouhaite, & qu'on l'eſt peu d'ordinaire quand on ſe flatte de l'être autant qu'il le faut !

Au reſte, dit Mr. de Ratte au Sécrétaire de la Société „ vous comprenés bien, que ſi „ la Compagnie a déja une fois osé prendre „ la liberté de témoigner à SA MAJESTÉ „ ſa juſte reconnoiſſance, c'eſt en conséquence „ de la permiſſion que ce Monarque avoit bien „ voulu lui en donner. Il ne nous conviendroit „ plus aujourd'hui de lui adreſſer de nouveau „ nos remercîmens. Nous eſpérons, Mr.

„ continuë-t-il, que vous voudrés bien y
„ ſuppléer, & que vous ſerés en cette occa-
„ ſion l'Interprête des ſentimens de la Com-
„ pagnie & des vœux ardens qu'elle fera toû-
„ jours pour la conſervation d'un Prince, en
„ qui l'amour des Sciences & des Arts égale
„ les qualités précieuſes qui font les Héros.

La correſpondance avec la Société Royale de Montpellier étoit à peine établie, que Mr. de Caraman, Lieutenant-Général des Armées de France, ſe trouvant à la Cour du Roi, lui demanda d'être reçu dans l'Académie. Preſque auſſi-tôt Mr. de St. Lambert, Capitaine dans le Régiment des Gardes-Lorraines, témoigna le même déſir. Le premier s'étoit toûjours fait un mérite de l'étude des Lettres; le ſecond, connu par ſes Ouvrages, pouvoit aiſément fournir des modéles, où ſa modeſtie ne cherchoit que des leçons.

Un empreſſement ſi marqué de la part de ceux, qui par la célébrité de leurs talens, ou par leur ſeul amour pour les Sciences, avoient eu le bonheur de mériter l'eſtime du Roi, devoit naturellement engager de plus en plus ce Prince à leur laiſſer aggrandir la carriére qu'il venoit d'ouvrir aux beaux Arts.

Quelque loüable que fut le projet de la Société qu'il avoit établie, ce projet n'avoit paru que comme l'ébauche d'un deſſein plus brillant & plus étendu. Ce n'étoit d'abord, pour ainſi dire, qu'un germe, qui venant à répondre aux ſoins que le Roi lui donnoit lui même, avoit déja produit une tige d'un préſage aſſez heureux; mais SA MAJESTE' ne pouvoit refuſer d'enter ſur cette tige des branches dès long-tems connuës par l'excellence des fruits qu'elles avoient portés; & cette tige, en conſervant toûjours la force qu'elle tiroit de

ſa culture, autant que de la bonté de ſon terroir, devoit changer inſenſiblement de nature, & riſquer de perdre juſqu'au nom même qu'elle avoit eu juſqu'alors.

Il eſt vrai en effet, & il n'eſt peut-être pas inutile de le répéter ici, que malgré l'éloignement que le Roi de Pologne avoit toûjours marqué pour l'établiſſement d'une Académie dans ſes Etats, de jour en jour il s'y en formoit une, & qu'il ne pouvoit même ne pas conſentir à la laiſſer former.

Parmi ceux qui l'érigeoient en quelque ſorte par les ſeuls déſirs qu'ils témoignoient d'y être reçus, parurent preſque tout à la fois M. de Secondat, M. le Préſident Hénault, M. de Fontenelle, M. de Ste Palaye, & M. Tercier. La plûpart avoient ſouvent eu occaſion d'offrir leurs hommages à SA MAJESTÉ ; plus ſouvent encore SA MAJESTÉ, dans le ſecret de ſon Cabinet,

leur avoit rendu le tribut d'éloges, oſons même dire, les hommages dûs à leurs talens.

Nous voudrions rapporter ici, ſans en retrancher aucune, les Lettres que ces nouveaux Aſſociés ſe firent chacun un devoir d'écrire au Roi, pour le remercier de ſon conſentement à leur reception dans l'Académie. On y verroit autant de modéles de cette noble ſimplicité ſi propre à peindre le ſentiment, & qui, dans le genre épiſtolaire ſur-tout, n'a de graces qu'autant qu'elle eſt élégante ſans correction & preſque ſans arrangement & ſans méthode. Nous nous contenterons de produire la Lettre de M. de Secondat & celle de M. de Fontenelle. On remarquera dans l'une la tendre effuſion d'un cœur, qui plein de ſentimens d'eſtime & de vénération pour un grand Roi, les laiſſe plutôt échapper, qu'il n'a deſſein de les faire paroître. Dans l'autre, on ne verra à la

vérité

vérité qu'un premier trait de pinceau ; mais c'eſt le trait d'un génie heureux à qui les ans n'ont pu rien ôter de ſon brillant ni de ſa force. Nous allons donner ici ces deux Lettres avec les réponſes de SA MAJESTE'.

Lettre de M. de Secondat au Roi.

SIRE,

„ Pénétré de la plus vive reconnoiſſance, il „ m'eſt donc permis d'expoſer à VOTRE MA- „ JESTE' les ſentimens que m'ont inſpiré ſes „ bienfaits. Quel bonheur pour moi d'avoir „ obtenu par de ſi foibles talens, l'honneur d'ê- „ tre admis dans une Société qui ſera un des „ monumens les plus auguſtes de l'amour de „ VOTRE MAJESTE' pour le genre humain. „ Qu'il eſt doux de vivre ſous la protection „ d'un Roi, qui parvenu au Trône par ſon „ courage, par ſa patience dans les travaux & „ par la réünion de toutes les qualités héroï-

„ ques, a été le modéle des Souverains par
„ la ſageſſe & la douceur de ſon gouverne-
„ ment, l'admiration & l'exemple des plus
„ grandes ames par ſa conſtance dans les re-
„ vers: D'un Roi, qui bien sûr de régner dans
„ les cœurs de ſa Nation, a répandu ſur elle
„ des bienfaits immortels en l'inſtruiſant des
„ vrais principes de ſon Gouvernement, des
„ défauts de ce Gouvernement & de leurs re-
„ médes: D'un Roi qui ayant triomphé de
„ l'adverſité, voudroit la bannir du cœur de
„ tous les hommes & de la face de la terre,
„ & qui devenu par un fonds inépuiſable d'hu-
„ manité & de bienfaiſance, & par une infini-
„ té d'établiſſemens utiles, l'amour & les dé-
„ lices des Peuples qu'il gouverne, éclaire les
„ autres Nations de la terre par ſes propres
„ ouvrages & par le puiſſant ſecours qu'il ac-
„ corde aux Lettres. Jouïſſés long-tems, SIRE,

„ d'un bonheur ſi cher aux grandes ames, de
„ la douceur de faire des heureux.

Non propiùs fas eſt mortali attingere divos.

„ Je ſerai toute ma vie avec les ſentimens
„ d'admiration, de reſpect & de reconnoiſ-
„ ſance que m'inſpirent tant de grandes qua-
„ lités, SIRE, de VOTRE MAJESTE', le
„ très-humble, &c. A BORDEAUX le 5. Mai
1751.

Réponſe du Roi à M. de Secondat.

„ Mr. votre Lettre vient d'achever le por-
„ trait qu'on m'avoit fait de vous. Elle me don-
„ ne un nouveau ſujet de m'applaudir du con-
„ ſentement que j'ai donné au choix de mon
„ Académie. Cette Société aura de quoi ſe
„ ſoutenir, ſi elle a toûjours des Sujets qui
„ vous reſſemblent, autant que vous reſſem-
„ blés à M. le Préſident de Monteſquieu, pour
„ qui j'ai toûjours eu la plus parfaite eſtime.

„ Je ſouhaite avoir des occaſions de vous mar-
„ quer celle que j'ai pour vous, & de vous
„ bien faire connoître que je ſuis véritable-
„ ment, Mr. votre bien affectionné.

Lettre de M. de Fontenelle au Roi.

SIRE,

„ Jugés de ma reconnoiſſance de la grace
„ que VOTRE MAJESTÉ m'a faite, en m'ac-
„ cordant une place dans ſon Académie de
„ Nancy, par l'idée que j'en ai. Je me crois
„ dans le même cas que ſi l'Empereur Marc-
„ Auréle m'avoit admis dans une Compagnie
„ qu'il eut pris ſoin d'établir & de former lui-
„ même. Je ſuis avec le plus profond reſpect,
„ SIRE, de VOTRE MAJESTÉ, le très-humble, &c.

Réponſe du Roi à M. de Fontenelle.

„ Mr. Il n'eſt aucune Académie qui ne s'eſ-
„ timât honorée de vous poſſéder. La mienne
„ ſent parfaitement l'avantage qu'elle a de

„ vous compter parmi ſes Membres. Ses dé-
„ ſirs ſe rapportent aux miens. Elle ſouhaite
„ de pouvoir profiter long-tems de vos lumié-
„ res, & de voir accomplir à votre égard ce
„ que dit Horace: *Dignum laude virum Muſa*
„ *vetat mori.* Je ſuis très-véritablement, Mr.
„ votre bien affectionné.

Les Séances publiques, où furent reçus les Aſſociés, dont nous venons de parler, devoient naturellemenr achever de développer l'ambition de la plûpart des Sujets du Roi, qui par choix, ou par état, étoient dévoüés à la culture des Lettres. Pluſieurs d'entr'eux demandérent d'entrer dans la carriére, où ils voyoient tant de Maîtres de l'Art, qui du ſein des Académies les plus fameuſes, étoient venus ranimer leur goût pour les Sciences, & les convaincre par leur exemple de la gloire qu'on acquiert en les cultivant.

Perſonne d'ailleurs après tant d'adoptions déja faites, ne pouvoit ignorer que SA MAJESTE' agréeroit encore avec plaiſir toutes celles qui pourroient ſervir à étendre le commerce de lumiéres & de talens qu'il méditoit d'établir pour l'avantage de ſes Peuples. On ſçavoit que ce Prince n'aimoit rien tant que devoir des hommes uniquement appliqués à rappeller tous les autres au ſentiment de leur propre excellence, des hommes qui ne s'occuperoient que du ſoin d'agrandir en quelque ſorte l'eſprit & le cœur de leurs ſemblables, de redreſſer, d'éclairer, d'épurer leur raiſon, de leur applanir les routes de la gloire & de la vertu, & de leur inſpirer un goût ſi juſte & ſi délicat, qu'ils fuſſent autant choqués du faux des ſentimens dans les mœurs & dans la conduite ordinaire de la vie, que du faux des penſées & des expreſſions dans les ouvrages d'eſprit.

Les désirs du Roi furent bien-tôt accomplis. De proche en proche la Société fit d'heureuses acquisitions; & se voyant de plus en plus en liberté d'en faire encore de nouvelles, elle prit enfin le ton & la forme d'une Académie, sans pourtant renoncer à son nom de Société.

Ce seroit ici le lieu de rappeller chacun de ceux à qui leurs talens méritérent l'entrée de ce Sanctuaire, dès qu'il fut devenu plus auguste par le nombre & le mérite des hommes de Lettres qui les y avoient précédés. Nous nous contenterons, pour abréger, de donner à la fin de cette Histoire la Liste de tous les Académiciens qu'on y a reçus jusqu'à ce jour, & qui par un redoublement d'étude & de travail ne cessent de justifier les droits qu'ils avoient d'y prétendre.

Il étoit cependant aussi utile qu'indispensa-

STATUTS
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES, ET BELLES-LETTRES DE NANCY.

LE Roi de Pologne, voulant donner des marques ultérieures de ſon affection à la Société des Sciences & Belles-Lettres, qu'il a établie à Nancy par ſon Edit du 28. Décembre 1750. SA MAJESTE' a réſolu le préſent Réglement, qu'Elle veut & entend être exactement obſervé.

ARTICLE PREMIER.

La Société Littéraire ſera composée de cinq Académiciens Penſionnaires, de douze Honoraires, de quinze Aſſociés Titulaires réſidans à Nancy, & de huit Aſſociés étrangers. Le

nombre de ces diverſes Claſſes ne pourra être augmenté ſous quelque prétexte que ce ſoit.

II.

La Société aura pour Patron S. STANISLAS, Evêque de Cracovie. Le jour de la Fête, il ſera célébré une Grand'Meſſe dans l'Egliſe des Cordeliers de Nancy, où le Panégyrique du Saint ſera prononcé, par le Prédicateur qui ſera nommé par l'Académie. L'après midi du même jour, il ſera tenu une Séance publique dans la Bibliothéque.

III.

Il n'y aura dans la Société que trois Officiers, ſçavoir : Un Directeur, un ſous-Directeur & un Sécrétaire. Celui-ci ſera en même tems Bibliothécaire ; & ces deux dernières Charges ſeront perpétuelles.

IV.

Le Directeur & le ſous-Directeur ſeront

élus tous les ans le Jeudi d'après la Séance publique, qui ſe tiendra d'abord après la Fête des Rois. Il ſera procédé à leur élection par billets ſecrets. On pourra le choiſir indifféremment entre les Honoraires, les Penſionnaires & les Aſſociés. En l'abſence du Directeur, ſa place ſera remplie par le ſous-Directeur, & en l'abſence du ſous-Directeur, le Sécrétaire fera les fonctions de l'un & de l'autre.

V.

La fonction du Directeur ſera de préſider aux Aſſemblées, d'en convoquer d'extraordinaires en cas de beſoin, d'y faire obſerver la décence & le bon ordre, d'y recueillir les voix l'une après l'autre, ſans permettre qu'aucun Académicien parle avant ſon rang; de prononcer les réſolutions à la pluralité des ſuffrages, de porter la parole dans les députations, de propoſer les Sujets à recevoir, de veiller à

l'obſervation des Statuts de l'Académie.

VI.

Le Sécrétaire perpétuel gardera le Sceau de la Société. Il ſignera & ſcellera tous les Actes qu'elle fera expédier. Il tiendra un Journal exact du réſultat des Aſſemblées. Il gardera les Titres & Papiers concernans l'Académie, entretiendra les correſpondances avec les Académies étrangéres, écrira les lettres au nom de la Compagnie; & en qualité de Bibliothécaire, veillera à la conſervation des Livres de la Bibliothéque publique, achetera tous les ans ceux dont il faudra l'augmenter, de l'avis de la Compagnie. Il fera auſſi la recette & la dépenſe des revenus, dont il rendra compte tous les ans aux Commiſſaires nommés par la Compagnie.

VII.

Lorſque par maladie, ou par autre raiſon

considérable, le Sécrétaire perpétuel ne pourra venir à l'Assemblée, il y commettra tel d'entre les Académiciens qu'il jugera à propos pour tenir le Régistre en sa place.

VIII.

Les Assemblées ordinaires de la Société se tiendront dans la Salle qui est jointe à la Bibliothéque, & les Séances publiques dans la Bibliothéque même.

IX.

Lorsque quelque place viendra à vaquer dans la Société, elle sera remplie à la pluralité des voix & par la voye du scrutin. Il faudra, pour être reçu, avoir les deux tiers des suffrages, & que l'Assemblée dans laquelle se fera ce choix, soit au moins, ainsi que pour toute Délibération considérable, composée de quinze Académiciens. Il faudra en outre que le Sujet élu ait donné des preuves de capacité, & qu'il

ait des mœurs & une probité ſans reproche.

X.

Lorſqu'un Académicien aura été élu, il ne ſera reçu qu'à l'Aſſemblée publique qui ſuivra ſon élection. Dans cette Aſſemblée, il lira un Ouvrage de ſa façon, qu'il aura ſoin auparavant de communiquer au Directeur, ou à celui qui devra tenir ſa place, & dans lequel il fera entrer ſon remercîment à l'Académie, auquel le Directeur répondra, ou celui qui ſera chargé de ſes fonctions.

X I.

Il n'y aura dans les Aſſemblées publiques, ou particuliéres, aucune place marquée que pour le Directeur, le ſous-Directeur & le Sécrétaire. Le ſous-Directeur ſera à la droite du Directeur, & le Sécrétaire à la gauche. Après le ſous-Directeur, viendront les Honoraires, & après le Sécrétaire les Penſionnaires. Les

Aſſociés ſe placeront des deux côtés après ceux-ci & les Honoraires. Mais les uns & les autres ſans aucune diſtinction entre eux.

XII.

Les ſeuls Aſſociés Titulaires pourront prétendre à la penſion de cinq cent livres après la mort d'un des cinq Penſionnaires ; & ce ſera la Société qui l'aſſignera à celui des Aſſociés qu'elle croira l'avoir mieux mérité par ſes travaux & par ſon aſſiduité.

XIII.

Lorſqu'il arrivera que quelqu'un des Penſionnaires, ou des Aſſociés Titulaires, ſera appellé à quelque charge, ou Commiſſion, demandant une réſidence habituelle hors de Nancy, il ſera pourvû à ſa place, de même que ſi elle avoit vaqué par mort ; bien entendu néanmoins qu'il ſera toûjours regardé comme Membre de la Société, ſous le titre de Penſionnaire, ou Aſſocié vétéran.

XIV.

La Société Royale examinera les Ouvrages en tout genre que les Académiciens lui propoſeront de faire imprimer. Elle n'y donnera ſon Approbation, qu'après l'examen & le rapport qui en ſera fait par trois Commiſſaires députés, ou qu'après une lecture entiére faite dans les Séances ordinaires. Aucun des Académiciens ne pourra rien faire imprimer, ſous le Privilége de la Société, ni ſous le titre d'Académicien, dans les matiéres concernant les Sciences, ſi ſon Ouvrage n'a été approuvé par la Compagnie; & il ne ſera loiſible à aucun Académicien de rien changer, dans le cours de l'impreſſion, aux Ouvrages une fois approuvés. Les Approbations données par la Société aux Ouvrages des Académiciens, ſeront ſignées, de l'ordre de la Compagnie, par le Sécrétaire.

XV.

On pourra faire imprimer tous les ans les extraits des Assemblées publiques & les Ouvrages composés par les Membres de la Société, ainsi que les piéces qui auront remporté le Prix, & celles qui auront concouru.

XVI.

La Société distribuera tous les ans les deux Prix de six cent livres chacun, à ceux qu'elle aura jugé avoir fait le meilleur Ouvrage sur un sujet propre aux Sciences & aux Belles-Lettres. Il n'y aura que les Lorrains & ceux qui sont Régnicoles domiciliés en Lorraine depuis dix ans, ou attachés à la Province par un Emploi censé permanent, qui pourront concourir pour ces Prix.

XVII.

Les Auteurs ne signeront point leurs Ouvrages. Ils y mettront seulement une sentence

& leur nom cacheté, & ils en fourniront trois Copies bien liſibles, qu'ils auront ſoin d'affranchir s'ils les envoyent par la Poſte.

XVIII.

Tous ces Ouvrages ſeront remis au Sécrétaire perpétuel de la Société, dans tout le cours du mois de Septembre. On n'en recevra aucun au-delà de ce terme.

XIX.

Le Sécrétaire écrira ſur un Régiſtre particulier la reception des Ouvrages qui lui auront été remis, & il en donnera un récépiſé, ſi l'on ſouhaite. Il cottera chaque Ouvrage par 1. 2. 3. 4. &c. enſorte que les Copies du même Ouvrage ayent toutes trois le même numéro.

XX.

Le premier Jeudi du mois d'Octobre, le Sécrétaire préſentera à l'Aſſemblée ſon Régiſ-

tre, pour être vérifié, clos & ſigné par le Directeur. Dans cette même Séance, on commencera la lecture des Ouvrages reçus, & l'on rejettera ceux qui ne paroîtront point dignes d'occuper l'attention de la Compagnie.

XXI.

Cette lecture ſera continuée dans les Aſſemblées ſuivantes; après quoi les Ouvrages reçus à l'examen, ſeront partagés entre les Membres de la Société. On remettra aux Géométres les piéces qui concernent la Géométrie; aux Phyſiciens celles qui regardent la Phyſique, & ainſi des autres Arts & facultés. Les trois Copies de chaque piéce ſeront diſtribuées en même tems, afin que trois Académiciens au moins puiſſent examiner, en leur particulier, le même Ouvrage, ſans être obligés d'attendre pour le lire qu'un autre l'ait déja lû.

XXII.

Chaque Académicien, ſans rien communiquer aux autres, mettra par écrit le jugement qu'il aura porté de chaque Ouvrage; & ſur la lecture qui ſera faite à la Société du jugement des Académiciens qui auront lû les mêmes piéces, la Société admettra celles qui doivent concourir, & rejettera les autres. Les Académiciens ne pourront communiquer à aucun étranger les Ouvrages confiés à leur examen, ni leur avis ſur ces Ouvrages.

XXIII.

Les piéces deſtinées à concourir, étant miſes à part, on les lira dans les Séances ſuivantes d'un bout à l'autre. Elles n'y ſubiront qu'un examen de comparaiſon, & l'on adjugera le Prix à celles qui auront les deux tiers des ſuffrages.

XXIV.

Dans les Ouvrages concernant les Sciences

& les Arts, on donnera la préférence à ceux qui ſeront jugés les plus utiles par la nouveauté des idées & par le génie de l'invention.

XXV.

Dans les piéces de pure Littérature ſur-tout, on aura égard à la pureté de langage, & l'on rejettera toutes celles qui ne ſeront pas écrites correctement.

XXVI.

Les Ouvrages, dont les Auteurs ſe ſeront fait connoître, ou ceux pour leſquels on aura ſollicité, ſeront exclus du concours.

XXVII.

Ceux qui auront déja paru imprimés ou manuſcrits, en tout ou en partie, ne pourront point prétendre aux Prix.

XXVIII.

Dès que l'Académie aura prononcé ſon jugement ſur les Ouvrages dignes du Prix, le

Sécrétaire ouvrira, en préſence de l'Aſſemblée, le papier cacheté, où ſera le nom des Auteurs, uniquement pour voir s'ils ſont véritablement Lorrains, ou Regnicoles domiciliés depuis dix ans en Lorraine, ou attachés à la Province par un emploi censé permanent. Cependant nul Académicien ne divulguera le jugement qu'aura porté la Société ſur les Ouvrages qui devront être couronnés dans l'Aſſemblée publique du premier Jeudi d'après la Fête des Rois. Dans cette Aſſemblée, le Sécrétaire, après la lecture faite de chaque Diſcours, appellera les Auteurs à haute voix, en cette forme : *Vous, Monſieur, * * * qui avés mis une telle Sentence à l'Ouvrage qu'on vient de lire, venez recevoir le Prix qui vous a été adjugé.*

XXIX.

Aucun des Membres de la Société ne pourra

écrire pour les Prix, non-pas même ſous un autre nom que le ſien ; & tout Académicien qui ſeroit convaincu d'avoir prétendu aux Prix ſous un nom emprunté, ſera exclu pour jamais de la Société.

XXX.

Ceux qui auront remporté l'un des Prix, ſeront tenus chacun de donner leur Portrait, au bas duquel ſeront mis leur nom, le ſujet qu'ils auront traité & l'année où leur Ouvrage aura été couronné. Ces Portraits ſeront placés dans la Bibliothéque Publique, pour ſervir de monument à leur gloire, & comme un des moyens le plus propre à exciter dans la Nation l'émulation que SA MAJESTÉ veut y faire naître.

XXXI.

Les Aſſemblées ordinaires de la Société ſe tiendront le Jeudi de chaque ſemaine, depuis

deux heures après midi juſqu'à cinq, excepté pendant les Vacances, qui commenceront le quinze Août & finiront le dernier Septembre. L'Académie vaquera en outre pendant la quinzaine de Pâques, la ſemaine de la Pentecôte, & depuis Noël juſqu'aux Rois. Si le Jeudi où l'on doit s'aſſembler ſe trouve un jour de Fête, la Séance ſe tiendra la veille, ou le jour d'après, au choix du Directeur.

XXXII.

Tous les Académiciens ſeront aſſidus aux Aſſemblées particuliéres, & perſonne n'y ſera admis qui ne ſoit de la Compagnie, à moins qu'il ne ſoit préſenté par le Directeur ou par le Sécrétaire, pour y lire quelque Ouvrage intéreſſant, pour y faire quelque expérience de Phyſique, ſur laquelle on voudroit avoir l'avis de la Société.

XXXIII.

XXXIII.

On ne s'occupera dans les Assemblées que de choses purement Littéraires, sans entrer dans des matiéres de Religion, ou d'Etat, ni souffrir aucun Discours qui puisse blesser la pudeur & l'honnêteté publique.

XXXIV.

Indépendemment de la premiére Assemblée publique, dont il est parlé aux Articles IV. & XXVIII. il y aura encore celle du huitiéme Mai, fête de St. STANISLAS, dont il est fait mention Article II. & celle du vingt Octobre, jour de la naissance du Fondateur. Dans ces Assemblées, s'il n'y a point de Sujets à recevoir, trois ou quatre Académiciens, nommés & choisis par la Société, prononceront des Discours, ou liront des Dissertations dignes d'occuper utilement l'Assemblée; pourvu toutefois que ces Discours ayent été lûs & ap-

prouvés auparavant dans une Séance particuliére. Les Aſſemblées publiques ne dureront jamais plus de deux heures.

XXXV.

Il ſera travaillé à une Hiſtoire Générale de Lorraine; cet Ouvrage ſe fera par la Société en commun, ſur les Mémoires qui ſeront raſſemblés par les Académiciens.

XXXVI.

Outre l'Ouvrage auquel la Société travaillera en commun, chaque Académicien choiſira quelque objet particulier de ſes études, & en rendra compte de tems en tems à l'Académie, ſoit pour l'enrichir de ſes lumiéres, ſoit pour profiter des remarques de ſes Confréres.

XXXVII.

Dans chaque Aſſemblée particuliére, il y aura quelques Académiciens obligés, à tour de rolle, d'apporter des écrits de leur compo-

ſition ; & il ſera permis à ceux qui ſeront préſens, de faire des remarques ſur ces Ouvrages.

XXXVIII.

Tous les écrits que les Membres de la Société apporteront à l'Aſſemblée, & qu'ils ſouhaiteront être inſérés dans le Régiſtre, ſeront par eux laiſſés le jour même entre les mains du Sécrétaire.

XXXIX.

Quoique le Sécrétaire ſoit ſpécialement chargé de la correſpondance avec les autres Académies, tous les Membres de la Société ſont invités d'entretenir des relations particuliéres avec les Sçavans & Gens de Lettres, tant dans les principales Villes de la Lorraine, que dans les Pays étrangers ; & ils feront part à l'Académie des nouvelles Littéraires qu'ils auront reçuës de leurs Correſpondans.

XL.

L'Université de Pont-à-Mousson demeurera associée à l'Académie, & pourront en conséquence les Professeurs actuels, assister aux Séances particulières, & non à d'autres, pour y lire les Ouvrages de Sciences ou Belles-Lettres qu'ils auront faits; & pourront lesdits Ouvrages, s'ils sont approuvés par la Société, être insérés dans ses Recueils. Les Professeurs actuels de Pont-à-Mousson n'auront cependant aucune voix délibérative dans l'Académie, non-pas même dans le jugement des Prix, & n'entreront aucunement dans ce qui peut regarder son œconomie.

XLI.

S'il arrivoit qu'un des Membres de la Société commit quelque faute grave & indigne d'un homme d'honneur, ou se déshonorât par des Ouvrages contre la Religion, ou contre

l'Etat, ou par des Libelles qu'il eût faits ou répandus dans le Public, il ſera deſtitué par une délibération expreſſe faite par la voye du ſcrutin, & inſcrite enſuite ſur le Régiſtre. Il faudra les deux tiers des ſuffrages dans une pareille Aſſemblée, & que ſelon l'Article IX. elle ſoit composée au moins de quinze Académiciens.

XLII.

Le Sceau de la Société ſera un Apollon avec ſes attributs, montrant d'une main des Livres de Bibliothéque, & préſentant de l'autre une Couronne de Lauriers, avec ces mots: *Leges & Præmia Muſis.* Et au bas: *Societas Nanceïana Litteraria, fundata à STANISLAO Rege Poloniæ, Duce Lotharingiæ & Barri, anno* 1750.

XLIII.

Il ſera libre à la Société Royale de ſe choi-

ſir tel Imprimeur qu'elle voudra, en lui cédant ſon Privilége, & de mettre à cette ceſſion telles conditions qu'elle jugera à propos.

XLIV.

Veut SA MAJESTÉ, que le préſent Réglement ſoit lû dans la prochaine Aſſemblée, & inſéré dans les Régiſtres, pour être exactement obſervé ſuivant ſa forme & teneur.

FAIT à Lunéville le 27. Décembre 1751.

Signé, STANISLAS ROY.

Et plus bas, SOLIGNAC, *Sécrétaire du Cabinet & des Commandemens de Sa Majeſté.*

En liſant ces Statuts, on aura ſans doute été ſurpris de voir les ſeuls Lorrains appellés aux Prix de l'Académie, & dans une pleine liberté de prendre indifféremment pour ſujet de leurs Ouvrages tout ce qu'ils ſe ſentent capables de diſcuter avec plus d'intelligence, & par conſéquent avec plus de ſuccès.

Nous ne diſſimulerons point, que cette liberté de choix captive entiérement la même eſpéce de liberté qui devroit ſe trouver dans l'Académie. Quel moyen en effet de ſe fixer dans le jugement de pluſieurs Ouvrages qu'on ne ſçauroit rapprocher, ni pour l'objet que leurs Auteurs s'y propoſent, ni pour la maniére dont ils l'enviſagent pour le mettre au jour. N'a-t-on jamais éprouvé combien il eſt mal-aiſé d'amener les hommes, même les plus raiſonnables & les plus éclairés, à un ſentiment juſte & précis ſur des diſcours qui traitant le même ſujet, ne différent entre eux que par le plus ou le moins d'ornemens & de méthode? Si cela eſt, combien ne doit-il pas être encore plus difficile de réünir les eſprits, quels qu'ils ſoient, ſur des productions, dont aucune ne peut être préférée aux autres, parcequ'entre les genres qui leur ſont propres, il n'eſt aucun

trait de convenance qui puiſſe aider à les comparer.

De là vient auſſi, que l'Académie auroit ſouhaité que SA MAJESTÉ Polonoiſe eût bien voulu lui laiſſer ſuivre à cet égard l'uſage ordinaire des autres Académies, & lui permettre, d'après une autre de leurs Coûtumes, de propoſer les Palmes dont elle eſt dépoſitaire, à tous ceux indiſtinctement qui ſont capables de les mériter. Eſt-il en effet aucune Académie qui doive regarder comme étranger tout homme qui s'applique à augmenter le fonds précieux des talens & des connoiſſances qui font la gloire & le bonheur de l'humanité?

Nous dirions volontiers, ſi nous nous ſentions capables d'exprimer aſſés naturellement une idée qui paroîtra d'abord un peu ſinguliére à quelques-uns de nos Lecteurs, nous

dirions

dirions qu'il exiſte réellement dans l'Univers une eſpéce de Parnaſſe, qui eſt comme le centre commun de tout l'eſprit répandu parmi les hommes, & comme le foyer où ſe réüniſſent tous les rayons de lumiére qui partent des génies les plus éclairés.

Nous ajoûterions, que toute Académie eſt comptable à ce Parnaſſe de ſes progrès; qu'il n'en eſt point qui ne doive y apporter les fruits de ſes études, & de tems en tems y réformer ſon goût ſur celui qui s'y maintient toûjours dans une pureté parfaite.

Nous conclurrions enfin par faire remarquer, peut-être trop ingénûment, que ce ne ſont point les hommes de Lettres d'un ſeul Pays qui forment ce Parnaſſe toûjours ſubſiſtant & toûjours utile; que les tréſors inépuiſables qu'il renferme lui viennent de tous les lieux de la terre, où l'on s'efforce d'amaſſer les richeſſes

qu'on y va dépoſer, & qu'il eſt juſte que ceux-là puiſſent prétendre aux Prix des Sociétés Littéraires, qui contribuent tous enſemble au bien général qu'elles ont à cœur ; & ſans qu'elles s'en doutent peut-être, ou qu'eux-mêmes puiſſent s'en douter, les mênent ou les ſoutiennent au point de perfection que l'on a droit de s'en promettre.

Quelque vraye cependant que ſoit l'idée que nous venons de mettre au jour, nous ſommes forcés de convenir de la ſageſſe des Loix que notre auguſte Fondateur nous oblige de ſuivre dans le jugement des couronnes dont il a bien voulu nous confier la diſtribution. Rien en effet n'eſt plus loüable que le motif de ces Loix.

Il s'agiſſoit de réchauffer dans les Lorrains une émulation trop long-tems refroidie; & ce projet, le fruit d'un amour auſſi juſte qu'é-

clairé, permettoit-il à SA MAJESTÉ de leur oppoſer ſans diſtinction une foule de concurrens, ſinon plus habiles, du moins plus aguerris, & qu'ils n'auroient pû vaincre qu'avec des efforts plus propres à glacer leur courage, que les couronnes proposées n'euſſent été capables d'enflammer leur ambition ? D'un autre côté, le Roi voulant connoître toutes les reſſources du génie de ſes Peuples, pouvoit-il permettre qu'on les bornât à des Sujets, dont la plûpart auroient été, ou trop au-deſſus de la force des uns, ou trop au-deſſous de la portée des autres, & qui tout au plus n'auroient pû que développer les talens de quelques-uns d'entre eux, tandis que l'expérience & le ſçavoir de tous les autres ſeroient reſtés comme éteints, toûjours enfouïs & toûjours inutiles au bien commun de la Nation & à l'avancement général des Arts & des Sciences.

Occupé de ces deux objets, le Roi de Pologne ſe les eſt proposés juſques dans les ſomptueux édifices, dont il embellit actuellement la Capitale de ſes Etats. Croiroit-on que dans ces ouvrages, que la poſtérité confondra peut-être un jour dans leurs débris même, avec ce qui nous reſte des monumens les plus ſuperbes de l'antiquité; ce Prince, jaloux de la gloire de la Lorraine, n'employe d'autres mains que celles de ſes Sujets? Ce qu'il fait à cet égard, il veut que l'Académie l'obſerve également dans toutes les productions d'eſprit, dont elle doit reconnoître & récompenſer le mérite; & que ne peut-il pas eſpérer d'une préférence ſi flatteuſe pour ſes Peuples, & ſur-tout encore de la liberté qu'il laiſſe à tous leurs talens de ſe produire, puiſque cette même liberté qui peut les faire éclorre, eſt même ſouvent capable de les créer.

Il n'y a donc plus lieu d'être ſurpris de l'Article de nos Statuts, qui regarde la diſpenſation des Prix de l'Académie ; mais ſi l'on vient à jetter les yeux ſur la Liſte générale de nos Aſſociés, qui va bien-tôt paroître, & où l'on verra preſque autant de Membres étrangers que de Titulaires, ne ſera-t-on pas étonné de l'inobſervation d'un autre Article de ces mêmes Statuts, qui fixe le nombre des uns & des autres, juſqu'à défendre de l'augmenter, ſous quelque prétexte que ce ſoit?

Il importe ſans doute de juſtifier la Société ſur le violement d'une Loi, qui du ton ſeul dont elle eſt énoncée, paroiſſoit devoir être à l'abri de toute contravention. Nous n'avons pour cela qu'à faire obſerver, que ce Réglement étant un de ceux que l'Académie avoit eu la permiſſion de s'impoſer elle-même, jamais elle n'auroit osé l'enfraindre, s'il lui eut toû-

jours été poſſible de s'y conformer.

Pouvoit-elle prévoir qu'ayant déja fermé ſur elle la Lice où elle venoit d'entrer, que ſes poſtes, ſes rangs une fois réglés, toutes ſes places remplies, de nouveaux Emulateurs de la gloire où elle ſe propoſe d'atteindre, demanderoient à la partager ; & que ce ſeroit même pour elle un commencement de gloire, de ſatisfaire leur généreuſe ambition ?

Qu'on daigne donc maintenant ſans plus attendre, parcourir les noms des Aſſociés étrangers de l'Académie, qui excédent le nombre de ceux auſquels elle avoit prétendu ſe borner. Ces noms, preſque tous fameux par de brillans ſuccès dans les Lettres, montreront aſſés qu'elle ne pouvoit ſe diſpenſer de les joindre aux premiers, autant pour l'honneur qu'elle en eſpéroit, que pour celui qu'ils s'en promettoient eux-mêmes.

Parmi ces noms, il en eſt que le Roi de Pologne, de tems à autre, s'empreſſa lui-même de nous faire adopter; & s'il ne prévint les regrets que nous avions de nous être aſſujettis à un Réglement qui gênoit ſi fort les égards, l'eſtime, l'amitié que nous devons à des Littérateurs illuſtres, il conſentit du moins que les portes de la Société fuſſent déſormais ouvertes à tous les étrangers qui s'offriroient à la ſeconder dans ſes travaux, ou ſeulement à l'aider de leurs conſeils, à l'encourager par leurs exemples, à confondre avec ſes lauriers ceux qu'ils auroient déja mérités par leur conſtante application à faire fleurir les Arts & les Sciences.

Ce que nos Statuts ſembloient avoir perdu de leur vigueur par une dérogation ſi expreſſe à l'un de leurs Articles, fut bien-tôt compenſé, ſi nous pouvons le dire ainſi, par une plus

exacte ſoûmiſſion à tous les autres, & particuliérement au plus pénible de tous, celui qui nous enjoint de travailler à une Hiſtoire Générale de la Lorraine.

Dans une Séance du 2. Mars 1752. chacun à l'envi ſe chargea des parties de ce grand ouvrage qu'il eſtima les plus convenables à ſes lumiéres & à ſes talens. Mr. Thibault prit pour lui l'Hiſtoire Bénéficiale & Canonique, comprenant les démêlés entre les Papes & les Ducs de Lorraine, entre les Ducs & les Evêques voiſins, les recherches ſur les fondations des Chapitres & des Abbayes, l'examen de ce que les Loix Eccléſiaſtiques du Duché pouvoient avoir de relatif aux anciennes Loix du Royaume d'Auſtraſie, la diſcuſſion des Droits du Clergé Lorrain, & de la prétention qu'il peut avoir de jouïr des libertés de l'Egliſe Gallicane. M. l'Abbé de Tervenus ſe propoſa de travailler à

l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de ce Pays. Quelques-uns s'obligérent d'en entreprendre l'Hiſtoire Littéraire ; quelques autres de s'appliquer à ſon Hiſtoire Civile. Pluſieurs de concert avec M. le Comte de Treſſan, ſe choiſirent pour leur tâche les Eaux Thermales de la Province, ſes Mines, ſes Salines, ſes Foſſiles, ſes Fontaines, ſes Plantes rares ou inconnuës, tous les Phénoménes en un mot, par leſquels la nature ſe décéle elle-même quelquefois plus volontiers dans un climat que dans un autre ; tous enſemble s'engagérent à raſſembler les autres Matériaux abſolument néceſſaires à l'entrepriſe réſoluë par la Société.

Elle ne tarda point à voir le fruit de ces diverſes études ; depuis ce jour, il eſt peu de Séances particuliéres où elle n'ait ſujet d'applaudir au zéle de ceux qui s'y appliquent. Le dépôt de leurs recherches laborieuſes croît in-

ſenſiblement entre ſes mains. Elle n'attend pour les mettre au jour que leur aſſemblage parfait avec tout ce qui reſte à recuëillir pour l'entier accompliſſement du deſſein qu'elle ſe propoſe.

Ce fut ſans doute l'application que l'Académie donnoit à ce travail, qui fit naître au Roi l'idée d'un Diſcours qu'il lui adreſſa, & que l'on va trouver à la ſuite de ces Mémoires. Perſuadé que l'amour du devoir fait peu de progrès quand il eſt néceſſaire qu'on l'inſpire, le Roi le ſuppoſe dans la Société auſſi vif qu'il le déſiroit. Il la louë de ſon zéle à combattre l'ignorance & l'oiſiveté ; & lui fait entrevoir qu'il y a réellement plus de gloire à étendre l'empire des Sciences, qu'à reculer les bornes d'un Etat.

Les éloges répandus dans ce Diſcours furent d'autant plus agréables à l'Académie, qu'ils renfermoient des leçons utiles, & qu'ils ve-

noient d'un Prince ennemi de toute flatterie, & convaincu, que les ſentimens même, que le ſeul mérite inſpire, flattent beaucoup moins quand on affecte de les produire, que lorſqu'on ſe contente de les laiſſer deviner.

Peu de Monarques, faute d'étude, ou de goût, auroient été capables de donner des inſtructions à des Gens de Lettres; beaucoup moins, quoique habiles, ſe ſeroient abaiſſés à leur en donner; preſque aucun pour les faire mieux goûter, n'auroit daigné les aſſaiſonner de marques d'eſtime; mais en eſt-il qui ayant pris la peine de les tracer de leur propre main, auroient formé le deſſein de les dégrader, pour ainſi dire, en les donnant ſous tout autre nom que le leur; & au haſard de leur faire perdre de leur autorité, auroient voulu riſquer d'en perdre eux-mêmes toute la gloire? Ce fut pourtant le projet du Roi de Pologne.

Une heure avant la Séance Publique du 10. Janvier 1753, SA MAJESTÉ fit remettre au Sécrétaire de la Compagnie le Diſcours dont il s'agit ici. Il étoit accompagné d'une lettre anonyme, qui prioit le Sécrétaire d'en faire part à la Société. Elle avoit à peine aſsés de tems pour le lire; mais quelques traits lui ſuffirent pour en juger; ainſi un Peintre habile ſaiſit d'un coup d'œil toute l'ordonnance d'un tableau, & juſqu'à ces lointains qui s'enfuyent dans un horiſon où l'on diroit que la vûë ne peut atteindre.

L'examen de cet Ouvrage fini, il fut réſolu qu'on en feroit la lecture dans l'Aſſemblée qui étoit prête à s'ouvrir. Véritablement il portoit l'empreinte du Génie qui l'avoit produit. C'étoit une diction pure & dégagée qui faiſoit plus ſentir que penſer. On y voyoit l'ame d'un Roi, qui par amour pour les Arts, autant

que par des vûës de politique, cherchoit à multiplier les talens pour augmenter le nombre de ſes Sujets, car ce n'eſt que par les talens qu'on peut compter les hommes. On y remarquoit, ſur-tout, une ſorte de politeſſe fort au-deſſus de celle que donne le ſimple uſage du monde, je veux dire, cette politeſſe du cœur, préférable à celle des maniéres, qui ſans rien diminuer de l'élévation des ſentimens, y répand autant de douceur que de vérité; & ſans deſſein, ni effort, s'attire autant d'amour que de confiance.

Le P. Demenoux ayant été chargé de lire ce Diſcours à la Séance publique, ſurprit agréablement tous ceux qui y aſſiſtoient, lorſque l'ayant fini, il parla de cette ſorte:

„ Permettés-moi, MESSIEURS, de vous „ communiquer mes conjectures ſur l'écrit „ que je viens de lire. Quoique de ſon propre „ aveu, l'Anonyme ne ſoit, ni Académicien,

„ ni Artiſte, & qu'il n'aſpire ni à nos Prix,
„ ni à nos éloges, cependant à en juger par
„ les vûës profondes & les avis judicieux ré-
„ pandus dans ſon Ouvrage, je croirois vo-
„ lontiers que cet Auteur, juſtement applaudi,
„ a mérité plus d'une fois d'être couronné;
„ qu'au milieu même d'une Académie des
„ Sciences, il ſe feroit reſpecter par les plus
„ Sçavans, & pourroit leur parler en Maître.

„ Il ne m'eſt pas permis de le nommer;
„ mais qui peut le méconnoître ici? Qui dans
„ la Lorraine n'a pas éprouvé ſes bienfaits?
„ Qui dans l'Europe n'a pas entendu parler
„ de ſes vertus? A la tête des Armées, c'étoit
„ un Héros; dans les revers, c'étoit un Sage;
„ dans la proſpérité, c'eſt un Philoſophe; dans
„ le Chriſtianiſme, c'eſt un exemple; aux pieds
„ des Autels, c'eſt un ſpectacle; dans l'Etat,
„ c'eſt un Citoyen; dans le commerce de la
„ vie, c'eſt un Ami; pour le Peuple, c'eſt un

„ Pere; parmi les hommes, c'eſt un homme;
„ ſur le Trône, c'eſt un Roi. Il eſt beau, Mes-
„ sieurs, d'écrire comme Céſar, & de gou-
„ verner comme Auguſte.

Les applaudiſſemens que l'Aſſemblée avoit donnés au Diſcours du Roi, étoient d'autant plus ſincéres, qu'elle n'en connoiſſoit pas l'Auteur; mais s'ils n'augmentérent de force & de vivacité, dès qu'on l'eut fait connoître, ils furent accompagnés de plus de zéle & de chaleur. Les Aſſiſtans n'avoient plus rien à ſe dire, & ils avoient encore à ſe parler.

Le Roi lui-même fut témoin de ces acclamations. Ce n'étoit pas la ſeule fois, que voulant inſpirer du goût pour les Séances publiques de la Société, il étoit venu y entraîner à ſa ſuite juſqu'à ces hommes curieux par oiſiveté, qui ne pouvoient y être attirés que par ſa préſence. Le même deſſein l'avoit conduit

à celle-ci. Il ne ſe doutoit point qu'on y lut ſon Diſcours, bien moins encore qu'on pût l'y reconnoître au point de le lui attribuer. Il ſe propoſoit tout au plus de voir par lui-même l'impreſſion qu'auroient fait ſur les Membres de l'Académie les inſtructions qu'il n'avoit dreſsées que pour les intéreſſer à l'amour du travail.

Trop modeſte pour goûter les loüanges qu'on lui donnoit ; trop grand, ou trop humain pour s'en offenſer, il ne parut ni les recevoir avec complaiſance, ni les rebuter avec dédain. On vit ſeulement combien il eſt difficile d'apprendre aux grands hommes à s'eſtimer.

Le Diſcours du Roi méritoit ſans doute d'être rendu public. Il fut bien-tôt connu à Rome. Le Pere Cordara Jéſuite entreprit de le traduire en Italien, & ne lui fit rien perdre

dre de la juſteſſe des idées, ni du naturel des expreſſions. Il n'en changea point la délicateſſe en ſubtilité. Il connoiſſoit les graces qui viennent de la force de la raiſon, & il ne les voila point ſous les parures d'une langue, où il ne ſeroit pas étonnant que l'art put quelquefois remplacer la nature.

La traduction, dont nous parlons, fut trouvée ſi parfaite, qu'on la jugea digne d'être luë dans une Aſſemblée publique de l'Académie des Arcades. Le P. Cordara étoit un des Membres les plus diſtingués de cette brillante Société; mais le ſuccès même de ſon Ouvrage lui fit perdre une partie de la gloire qu'il avoit droit d'en eſpérer. C'eſt le ſort ordinaire des Traducteurs, & ce n'eſt même le ſort que des plus habiles. On oublia bien-tôt, en quelque ſorte, la copie, pour ne s'occuper que de l'original. On crut entendre le Roi lui-même,

donner des préceptes pour la perfection du goût. Chacun fut frappé de la nouveauté du ſpectacle. Des tranſports d'admiration éclatérent de toutes parts; & les acclamations de la multitude prévenant les ſuffrages que le reſpect ne retenoit plus qu'avec peine, l'Académie ne balança point d'aggréger le Roi de Pologne au nombre de ſes Paſteurs, ſous le nom que le Préſident de l'Aſſemblée lui donna ſur le champ d'EUTIMIO ALIFIREO.

Rien n'étoit plus honorable à ce Prince que ce qui venoit d'arriver dans la chaleur d'une émotion ſi ſubite. Elle eut même juſqu'au mérite de la réflexion & de la lenteur. En effet, contre l'uſage ordinaire de tout ce qu'enfante un mouvement précipité, les idées refroidies ne firent appercevoir que de la juſtice & de la reconnoiſſance dans l'empreſſement qu'avoient eu les Arcades de s'aſſocier le Roi ſans ſon aveu.

Toute l'Europe leur applaudit. Elle fut ravie de voir ce Prince entrer dans l'Aréne, où il ſe contentoit d'animer les combattans, conſentir d'avoir des Rivaux, où il ne pouvoit ſervir que de modéle, venger les Sciences du ridicule mépris de la plûpart des grands, retracer dans Rome l'eſprit des Ciceron & des Virgile; & y montrer une ame auſſi Romaine que celle des Camille & des Trajan.

Une Séance indiquée à deſſein, & conſéquemment plus ſolemnelle, ſuccéda bien-tôt à celle dont nous venons de parler. Le Portrait de SA MAJESTÉ fut placé dans la Salle des Arcades; & à ce ſujet plus de vingt Académiciens récitérent des piéces de Poëſie, dans leſquelles on ne ſçait ce qu'on doit admirer le plus, ou la douceur du pinceau, ou le brillant du coloris, ou les ſentimens de zéle & d'amour qu'on y trouve répandus & qui les a-

voient inſpirées. Tous ces ouvrages ſont imprimés, & feront toûjours autant d'honneur à l'Académie qui les a mis au jour, qu'au Monarque dont ils célebrent les talens & la gloire.

Le Pere Boſcovich, Jéſuite, ſe ſignala ſur tous les autres par un Poëme Latin, imprimé ſéparément, quoique récité dans la même Aſſemblée. Des traits lumineux, de mâles tranſports, des graces ſans étude y montrent du génie, & ſurprennent d'autant plus, que l'Auteur, l'un des plus grands Géométres de ce tems, manie plus ſouvent & plus volontiers l'équerre & le compas d'Uranie, que la lyre de Pindare, ou le luth d'Anacréon. L'ouvrage du P. Boſcovich eut à peine paru, qu'il fut traduit en Vers François par M. le Chevalier de Cogollin, l'un des hommes qui ſçait le mieux captiver ſon imagination ſans la contraindre, & lui donner l'eſſor ſans la forcer.

Eloigné de toute eſpéce d'oſtentation, le Roi de Pologne eut du regret de n'avoir pu prévenir ce qui venoit de ſe paſſer à Rome. Il ne penſoit pas qu'il s'en montroit d'autant plus digne, qu'il en paroiſſoit moins flatté. Il ne marqua pourtant point d'indifférence à cet égard. Il ſçavoit que l'indifférence n'exiſte plus dès qu'on l'affecte, & que la modeſtie n'eſt jamais plus ſincére, que lorſqu'en refuſant les honneurs qui la bleſſent, elle ſe plaît à les reconnoître avec bonté. Cette attention eſt même pour elle une vertu; & c'eſt la ſeule vertu dont elle puiſſe ſe faire honneur, ſans rien perdre de ſon mérite.

Les ſentimens qu'eut le Roi à cette occaſion, il les exprima bien-tôt après dans une de ſes lettres en répondant à l'un des Membres les plus fameux d'une des plus illuſtres Académies de l'Europe.

„ Je ſerois le premier, lui diſoit-il, à recher-
„ cher la place que vous me proposés d'ac-
„ cepter dans votre Académie, ſi je me ſen-
„ tois les talens néceſſaires pour la bien rem-
„ plir; mais je n'en ai d'autres que d'aimer les
„ Sciences que vous cultivés; c'eſt la ſeule
„ gloire que vous puiſſiés m'attribuer; & c'eſt
„ aſsés pour moi, ſi vous croyés que je la mé-
„ rite. Il faut autre choſe à une Société auſſi
„ diſtinguée que la vôtre, qu'un nom inutile
„ à ſes progrès. Encore ſi j'étois à même de
„ profiter de vos lumiéres, & de les recuëillir
„ à leur ſource; mais je ne puis jouïr de ce
„ bonheur. Il ne me reſte qu'à figurer dans la
„ liſte de ceux qui admirent vos ouvrages,
„ qui applaudiſſent à vos ſuccès, qui vous ai-
„ ment & qui vous eſtiment; c'eſt-là que je
„ me ferai toûjours honneur de paroître le
„ premier. Au reſte ce n'eſt point ici le lan-

„ gage d'une modeſtie équivoque, qui de-
„ mande ce qu'elle paroît refuſer. Je vous
„ parle très-naturellement, & vous m'oblige-
„ rés de renoncer à une idée, dont je vous
„ ſçais pourtant gré, parcequ'elle me marque
„ en vous des ſentimens dont je fais cas, &
„ qui m'engageront toûjours à vous faire con-
„ noître que je ſuis véritablement, &c.

Pendant que le Roi de Pologne marquoit tant d'éloignement à être initié dans les Temples des Muſes, malgré l'amour qu'il leur porta toûjours, l'Académie qu'il avoit fondée eut le précieux avantage de voir une autre Académie s'empreſſer de lier avec elle un commerce d'Etude & de ſçavoir. L'Aſſociation qu'elle déſiroit nous eſt trop glorieuſe, & aux Sciences même, pour la laiſſer ignorer au Public. Un pareil événement intéreſſe ſur-tout les Gens de Lettres. S'ils ne partagent notre reconnoiſſan-

ce, ils applaudiront du moins à notre bonheur.

A peine l'Académie de Beſançon fut établie, qu'elle ſouhaita d'être unie à notre Société, & de ne faire, pour ainſi dire, avec elle, qu'un même Sanctuaire des Muſes. Voici la lettre écrite à ce deſſein par M. de Courbouſon, Sécrétaire perpétuel de cette Académie. Elle fut adreſſée à M. le Chevalier de Solignac.

„ Mr. l'Académie des Sciences, des Belles-
„ Lettres & des Arts, nouvellement établie
„ en cette Ville, s'empreſſe de vous témoi-
„ gner par mon organe, l'eſtime dont elle eſt
„ pénétrée pour votre illuſtre Corps, & l'ex-
„ trême envie qu'elle a de former avec vous
„ la correſpondance la plus étroite.

„ Voiſins de la Lorraine, pourrions-nous,
„ Mr. ignorer & la rapidité de vos progrès,
„ & l'étenduë des bienfaits que cette heureuſe
„ Province reçoit à chaque inſtant du Grand

„ Roi

„ Roi qui a formé votre établiſſement?

„ Qu'il eſt digne d'amour & de reconnoiſ-
„ ſance! Mais que pourrions-nous ajoûter à
„ ce que vous en avés dit dans votre premiére
„ Aſſemblée? Vos Diſcours ſeront un monu-
„ ment éternel de la gloire du Monarque qui
„ en a été l'objet. Je ſuis avec reſpect, &c.

L'Académie ayant reçu cette honorable invitation avec tout le plaiſir que cauſe ordinairement un bonheur qu'on n'eut osé prétendre, & qu'on veut s'efforcer de juſtifier, le Sécrétaire de la Compagnie fit la réponſe ſuivante à M. de Courbouſon.

„ Mr. nous avions déja appris par les nou-
„ velles publiques l'établiſſement de votre
„ Académie; & nous nous réjouïſſions de
„ voir dans notre voiſinage des perſonnes auſſi
„ diſtinguées par leurs talens que par leur naiſ-
„ ſance, nous animer à la culture des beaux
„ Arts.

„ Vous penſés bien ſans doute, Mr. que
„ notre joye n'a pu qu'augmenter, lorſque par
„ votre Lettre du 8. de ce mois, vous nous
„ avés marqué le déſir que vous avés de for-
„ mer avec nous la correſpondance la plus par-
„ faite. Ce projet nous fait honneur, & j'ai
„ ordre de vous témoigner de la part de notre
„ Société, que nous l'acceptons avec joye.

„ Le Roi notre auguſte Fondateur, partage
„ nos ſentimens. Il n'a rien tant à cœur que
„ nos progrès; & il ſent parfaitement ce que
„ les vôtres doivent nous inſpirer d'émulation
„ dans la carriére où il veut bien nous ſoute-
„ nir lui-même par ſes exemples.

„ Votre Lettre, Mr. & notre Délibération
„ ont été couchées ſur nos Régiſtres. Elles
„ ſerviront à nos Succeſſeurs d'un témoigna-
„ ge éternel de l'union de notre Académie
„ avec la vôtre. Puiſſe également cette Lettre

„ vous être une preuve auſſi durable de notre
„ parfait attachement, & à vous, Mr. en par-
„ ticulier, du déſir que j'aurai toute ma vie
„ de vous bien marquer le reſpect avec lequel
„ je ſuis, Mr. &c.

Il n'en a pas été de l'union que l'Académie de Beſançon a déſiré de contracter avec la nôtre, comme de ces liaiſons ordinaires, que forment des beſoins mutuels, & qui d'abord recherchées avec ardeur, ne durent qu'autant de tems que ſubſiſte l'intérêt qui les a fait naître. En s'ouvrant les routes de la gloire, cette Académie ſe cherchoit plutôt des exemples que des ſoutiens. Son zéle ſuppléoit à ceux-ci, elle eût même pû ſe paſſer des autres; mais ſes propres exemples ne pouvant manquer de faire naître, ou de renforcer, pour ainſi dire, ceux qu'elle eſpére trouver dans notre Société; quelle ne doit pas être la durée des engagemens

qu'elle a bien voulu prendre avec nous ? Ses Régiſtres & les nôtres renferment déja de précieux monumens de notre Alliance réciproque, Nous n'en citerons qu'un ſeul, comme le préſage le plus certain de tous ceux qui peuvent la mieux conſtater dans la ſuite.

M. l'Abbé Dagay, l'un des Membres de l'Académie de Beſançon, ſe trouvant à Nancy, fut invité à venir prendre place parmi nous le jour de notre premiére Séance particuliére. Il étoit naturel de penſer que notre Aſſociation avec ſa Compagnie lui donnoit droit d'entrée dans nos Aſſemblées, & que lui-même ſe feroit un plaiſir, s'il ne prétendoit même ſe faire un honneur, d'être le premier pour qui l'on eût mis ce droit en uſage. La Séance ſe tint le 4. Juillet 1754. M. Dagay y parut, & nous étonna tous par un Diſcours qu'il n'avoit pû préparer, ſi l'on peut le dire ainſi, qu'en

auſſi peu de tems qu'il en faut ici pour le tranſcrire.

„ MESSIEURS, nous dit-il, je ſens tout „ le prix de la faveur que vous me faites en „ me permettant de prendre place parmi „ vous. C'eſt ici un de ces momens flatteurs, „ qui font une époque mémorable dans la „ vie.

„ Je le ſçais, MESSIEURS, je ne dois cet „ honneur qu'à celui que j'ai d'appartenir à „ une Académie que vous avez aſſociée à vo- „ tre gloire. Que ne puis-je me parer ici du „ mérite des Perſonnes diſtinguées qui la com- „ poſent, vous peindre leurs ſentimens & „ acquitter leur reconnoiſſance! Mais cette „ entrepriſe ſeroit au-deſſus de mes forces, „ je compromettrois l'honneur de mes Con- „ fréres, & je ne pourrois qu'affoiblir l'opi- „ nion avantageuſe que vous en avés. Il me

„ ſuffit de vous rappeller, MESSIEURS,
„ qu'ils vous ont donné en différens tems les
„ témoignages les plus vrais de leur attache-
„ ment pour votre Compagnie. Ils s'applau-
„ diſſent hautement d'une Aſſociation qui
„ leur eſt ſi honorable.

„ C'eſt avec tranſport que j'en recueille les
„ premiers fruits dans ce Lycée. La Fable
„ ſemble s'y réaliſer à mes yeux; j'y vois un
„ Apollon qui inſpire des Muſes, un Grand
„ Roi qui raſſemble des Sçavans, qui les pro-
„ tége, les éclaire, les anime, qui les rem-
„ plit de ſon feu, de ſon génie, de ſes gran-
„ des vûës, de ſon goût pour les Sciences &
„ pour les Arts.

„ Je ne m'étonne plus, MESSIEURS, qu'à
„ la lecture de ce Diſcours célébre, qui de
„ votre Société a retenti dans toutes les So-
„ ciétés de l'Europe, on reconnut d'abord

„ l'Homme né pour commander aux autres,
„ & que dans la Capitale du monde, une
„ Académie ait proclamé d'une voix unani-
„ me STANISLAS. Ce trait fait le triom-
„ phe de la liberté Littéraire, la gloire des
„ Lettres & du Monarque qui les cultive.

„ Puissiés-vous, MESSIEURS, jouïr long-
„ tems du bonheur de vivre sous les loix d'un
„ si grand Prince ! Pour moi, après avoir
„ trouvé parmi vous mes Maîtres & mes Mo-
„ déles, après avoir éprouvé des bontés tou-
„ tes particuliéres de la part de votre auguste
„ Fondateur, après avoir vû les monumens
„ divers, que sa piété, son goût, sa magni-
„ ficence ont élevés à la gloire de LOUIS,
„ aux Sciences & aux Vertus, je retournerai
„ dans ma Patrie, l'esprit aussi satisfait que le
„ cœur, l'ame remplie d'admiration & de re-
„ connoissance."

Arrivé dans ſa Province, M. l'Abbé Dagay ſe crut obligé de rendre compte à ſon Académie de la maniére dont il avoit été reçu dans notre Société. Sa Compagnie daigna nous remercier de l'accuëil que nous lui avions fait. Ce qui n'étoit pour nous qu'un devoir, elle voulut bien nous en faire un mérite. Elle nous fit part en même tems de la relation de M. Dagay, après avoir arrêté qu'elle ſeroit inſérée tout au long dans ſes Régiſtres.

Nous voudrions pouvoir la donner ici telle que nous l'avons reçuë, d'autant mieux qu'on n'y trouve ni longueurs, ni répétitions, ni ce ton ſec & monotone ſi commun aux relations d'événemens particuliers. On n'y voit au contraire que fineſſe & ſentiment, qu'une touche facile, une liberté élégante, que des graces jointes à la plus exacte préciſion; mais cet ouvrage n'appartient pas proprement à notre Acadé-

mie ; & la bienſéance ne nous permettroit pas de rapporter les loüanges que l'illuſtre Académicien y donne à quelques-uns de nos Aſſociés. Leur modeſtie nous fait trop d'honneur pour vouloir contribuer nous-mêmes à la bleſſer par l'exposé trop fidéle des talens qu'on leur reconnoît, & que nous devons nous contenter d'admirer, ſans nous en faire un ſujet de gloire.

Ce que nous regrettons le plus en ſupprimant cet ouvrage, c'eſt l'éloge qu'on y fait de notre auguſte Fondateur. Quel plaiſir n'aurions-nous pas de mettre ici au jour ce qu'un amour pareil au nôtre inſpire par-tout ailleurs de ſentimens auſſi tendres ? M. Dagay dit de ce Prince ce qu'on n'en a point dit encore, & ſa relation eſt comme le premier crayon de ce que ce Monarque prépare à l'admiration de tout l'Univers.

„ A peine, dit-il, pouvois-je croire ce que „ la Renommée avoit publié des ouvrages „ de ſa ſageſſe & de ſa magnificence. Depuis „ long-tems j'avois conçu le projet d'aller en „ être moi-même le témoin. J'en ai trouvé „ le moment, & je l'ai ſaiſi. " Il décrit enſuite les deux places contiguës que le Roi de Pologne fait conſtruire à Nancy, dans l'une deſquelles il doit faire dreſſer la Statuë du Roi ſon Gendre. Surpris de ce qu'il a vû, il en fait un tableau ſi vivant, qu'on croit voir avec lui la choſe même. Quelle idée ne donne-t-il pas de ces deux chef-d'œuvres d'Architecture, de la grandeur & de la régularité des Bâtimens qui les décorent, de la richeſſe des Statuës qui les embelliſſent, de la ſomptuoſité des Grilles & des Fontaines qui les terminent. „ Ce ſont, „ dit-il, des monumens dignes des Maîtres du „ monde, & les Villes les plus ſuperbes ne-

„ poſsédent rien en ce genre qui puiſſe les
„ effacer.

„ Une circonſtance qui m'a frappé, conti-
„ nuë-t-il, c'eſt que les Ouvriers qui ont exé-
„ cuté avec la plus grande préciſion ces ſu-
„ perbes deſſeins, n'ont point été tirés d'ail-
„ leurs que des Duchés de Lorraine & de Bar.
„ Ainſi les Souverains qui aiment les Arts &
„ les protégent, inſpirent en quelque ſorte
„ les talens, & font naître en un moment les
„ plus parfaits Artiſtes.

„ Ne diroit-on pas, ajoûte-t-il, que l'or ſe
„ multiplie dans les mains de ce Prince. De
„ combien de Particuliers n'a-t-il pas acquis
„ les maiſons pour percer des ruës qui abou-
„ tiſſent à cette Place? Et que de Perſpectives
„ agréables n'offrent-elles point à la vûë?
„ L'irrégularité & l'élévation du terrein des
„ anciennes ruës exigeoient des excavations de

„ 14. à 15. pieds dans toute leur longueur ;
„ ils ont été faits. Des foſsés profonds ont
„ été comblés par des travaux immenſes. On
„ ne peut trop admirer d'auſſi grandes entre-
„ priſes. L'Art & le Génie joints à l'activité,
„ ont ſurmonté tous les obſtacles que la
„ nature oppoſoit à la perfection de ces mo-
„ numens. . . . La dépenſe exceſſive qui en
„ étoit inſéparable n'a pu en retarder l'exé-
„ cution.

C'eſt ainſi que M. l'Abbé Dagay, ſi ſouvent témoin, comme il le dit lui-même, du zéle reſpectueux de ſa Compagnie pour notre auguſte Fondateur, lui met ſous les yeux les merveilles, dont il a été le plus frappé durant ſon ſéjour en Lorraine.

Toûjours sûr d'augmenter l'intérêt qu'elle prend à la gloire de ce Prince, il lui rappelle enſuite les divers établiſſemens que ce Mo-

narque a faits dans ſes Etats, & qui ſont dûs, les uns à ſon reſpect pour la Religion, les autres à ſon goût pour les Arts, tous enſemble à ſon amour pour ſes Peuples. Il eſt vrai que dans le récit qu'il en fait, on ſent une chaleur qui ſemble tenir encore des tranſports d'une imagination ravie, mais rien n'y paroît flatté, que parceque tout eſt ſincére; & l'on voit que c'eſt moins le reſpect, ou l'amour, aisés à s'aveugler, qui conduiſent la main du Peintre, que la juſtice & la vérité, qui aiment à loüer le mérite, mais qui ſemblent auſſi ne lui rien accorder qu'à regret.

En rapportant aſsés au long ce qu'il a remarqué dans notre Société, M. Dagay ne dit rien des Jettons qu'on y diſtribuë, ainſi que dans les Académies de Paris. Cet uſage eſt nouveau parmi nous, & nous ne pouvons nous diſpenſer d'en faire ici une mention expreſſe.

Ce fut le 14. Août 1753. que le Roi de Pologne, par des motifs qu'il n'a point exprimés dans ſon Ordonnance du même jour, mais qui ſont un nouvel éloge de ſon cœur magnanime, réſolut qu'à commencer du premier Janvier ſuivant, il ſeroit remis dans chaque Séance un Jetton d'argent de la valeur de trois livres tournois à chacun des Membres Titulaires de la Société; que pour y procéder avec ordre, il ſeroit tenu par le Sécrétaire perpétuel un Régiſtre particulier, où il inſéreroit, Séance par Séance, ceux des Académiciens Titulaires qui s'y trouveroient; & que ce Régiſtre ſeroit ſigné à la fin de chaque Aſſemblée par le Directeur, ou ſous-Directeur, & par le Sécrétaire. Le fonds de cette dépenſe a été aſſigné; & ces Jettons excellemment gravés, portent d'un côté l'effigie de SA MAJESTÉ, & de l'autre, les Armes qu'elle a données à l'Académie & qui ſont les Armes de Lorraine, ſurmontées de celles

du Roi, avec ces mots autour : Soc. Royale des Sci. et Bell. Lettr. de Nancy 1753.

Par ce détail, que nous ne pouvions obmettre, & par tous ceux que nous avons déja faits, on aura vû que l'Hiſtoire de l'Académie n'eſt que l'Hiſtoire des bienfaits du Monarque, qui par un amour décidé pour les Sciences, a bien voulu la fonder.

Les Mémoires qui vont ſuivre, feront connoître, ſi elle a répondu à ſes ſoins avec autant de ſuccès qu'il avoit droit d'en attendre. Sans doute nous devrions craindre de les mettre ſi-tôt au jour ; c'eſt au tems à meurir les fruits du génie. Mais nous avons à juſtifier notre application à nos diverſes études, & nous aimons mieux paſſer pour moins habiles, que pour moins attentifs à nos devoirs. La même indulgence que le Roi veut bien avoir pour nos efforts, nous l'eſpérons de tous les Gens de Lettres. A l'ombre d'un nom auſſi reſpecta-

ble que celui de ce Prince, & en faveur de la gloire que méritent quelques Ouvrages qu'on va trouver dans ce Recuëil, & qui d'eux-mêmes décéleront leur Auteur ſans qu'on le nomme. Nous oſons ne point appréhender cette critique judicieuſe, qui n'employe ſes lumiéres qu'à la perfection des Arts. En tout cas, elle nous inſtruira ; & la priant d'oublier nos foibles commencemens, nous tâcherons déſormais de ne lui rien offrir qui ne ſoit capable de la ſatisfaire.

Nous ajoûterons ſeulement ici, que ſelon l'uſage conſtamment ſuivi dans tous les Corps Littéraires, l'Académie ne prétend, point adopter les ſyſtêmes contenus dans les Ouvrages qu'elle va donner. Contente d'en approuver le tour & la maniére, elle n'oſe en garantir le fonds. C'eſt au Public qu'il appartient d'en porter un jugement auquel nous nous ferons toûjours un devoir de ſouſcrire.

LISTE
DES MEMBRES
DE L'ACADÉMIE,

Selon l'ordre de leur reception, depuis ſon établiſſement juſqu'à la fin de la préſente année 1754.

HONORAIRES.

M. LE COMTE DE TRESSAN, Lieutenant-Général des Armées de France, Grand Maréchal-des-Logis de SA MAJESTÉ Polonoiſe, Commandant dans le Toulois, Barrois & Lorraine-Françoiſe, Membre des Académies Royales des Sciences de Paris & de Berlin, des Sociétés Royales de Londres, d'Edimbourg & de Montpellier, & de l'Académie des Belles-Lettres de Caën.

M. PONCET DE LA RIVIERE, Evêque

de Troyes, Maître de la Chapelle du Roi de Pologne, Membre de l'Académie Royale d'Angers.

M. DE CHOISEUL, Primat de Lorraine, Grand Aumônier de SA MAJESTÉ Polonoiſe.

M. D'HEGUERTY, Ancien Directeur Général du Commerce, Préſident du Conſeil ſupérieur, & Commandant pour le Roi dans l'Iſle de Bourbon.

M. LE COMTE DE CARAMAN, Lieutenant-Général des Armées du Roi.

M. D'E ST. LAMBERT, Capitaine au Régiment des Gardes-Lorraines.

M. LE COMTE DE CUSTINE D'OXFLANCE.

M. LE MARQUIS DE CARAMAN, Maître-de-Camp d'un Régiment de Dragons de ſon nom.

M. LE COMTE DE BRESSEY.

M. DROUAS DE BOUSSEY, Evêque & Comte de Toul.

TITULAIRES.

M. THIBAULT, Ancien Lieutenant-Général du Bailliage Royal de Nancy, Lieutenant-Général de Police, & Procureur-Général du Bureau Souverain de Fénestrange.

M. LE CHEVALIER DE SOLIGNAC, Sécrétaire du Cabinet & des Commandemens du Roi de Pologne, Sécrétaire Général de la Lorraine & du Barrois, Membre de l'Académie de Rome, des Académies Royales de la Rochelle & de Berlin, Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, Bibliothécaire & Sécrétaire perpétuel de la Société.

M. DE TERVENUS, Chanoine de l'Insigne Eglise Primatiale.

Le R. P. DE MENOUX, de la Compagnie de JESUS, Supérieur des Missions Royales, de l'Académie Royale de la Rochelle & de celle de Rome.

M. GAUTIER, Chanoine Régulier de la Congrégation de Notre-Sauveur.

Le R. P. LESLIE, de la Compagnie de JESUS.

M. DE BEAUCHAMP, Colonel d'Infanterie, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, Lieutenant pour le Roi des Villes & Citadelle de Nancy.

M. HARMANT, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, Conſeiller-Médecin du Roi & de l'Hôpital Royal de S. Staniſlas, Penſionnaire de la Ville de Nancy.

M. BAGARD, Conſeiller premier Médecin Ordinaire de SA MAJESTÉ, Médecin des Hôpitaux de S. M. T. C. Conſeiller Honoraire & Médecin Penſionnaire de Nancy, Préſident du Collége Royal des Médecins de la Ville.

M. MATHIEU DE MOULON, Ancien Maître des Requêtes des Ducs LEOPOLD &

FRANÇOIS, Bâtonnier de l'Ordre des Avocats, Banquier-Expéditionnaire en Cour de Rome.

M. LAUGIER, premier Juré du Corps des Apothicaires de Nancy.

M. CUPERS, Médecin Ordinaire du Roi, Docteur en l'Université de Montpellier & en celle de Pont-à-Mousson.

M. l'Abbé MONTIGNOT, Docteur en Théologie, Chanoine de l'Eglise de Toul.

M. DEVAUX, Lecteur du Roi.

M. l'Abbé CLEMENT, Abbé de Marcheroux, Docteur en Théologie, Prédicateur & Aumônier de SA MAJESTÉ, Doyen du Chapitre de Ligny.

M. CREDO, Avocat à la Cour Souveraine.

M. PALLAS, Lieutenant-Général du Bailliage & Siége Présidial de Toul.

ASSOCIES ETRANGERS.

M. DE MONTESQUIEU, ci-devant Préſident à Mortier au Parlement de Guyenne, de l'Académie Françoiſe, de celle de Bourdeaux, de la Société Royale de Londres & de celle de Berlin.

M. DE SECONDAT, de l'Académie de Bourdeaux, & de la Société Royale de Londres.

M. HENAULT, Préſident Honoraire du Parlement de Paris, de l'Académie Françoiſe & de l'Académie Royale de Berlin, Sur-Intendant de la Maiſon de la Reine de France.

M. DE FONTENELLE, des Académies de Paris, &c.

M. DE LA CURNE-SAINTE-PALAYE, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.

M. TERGIER, premier Commis des Affaires étrangéres, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.

M. DE SENAC, Conſeiller d'Etat, premier Médecin de S. M. T. C.

M. l'Abbé SIGORGNE, Licencié en Théologie de la Faculté de Paris, de la Maiſon & Société de Sorbonne, Chanoine de l'Egliſe de Macon.

M. l'Abbé COMTE DE GUASCO, Chanoine de Tournay, des Académies de Paris, Londres, Berlin & Cortone.

M. DE MONCRIF, Lecteur de la Reine, de l'Académie Françoiſe & de celle de Berlin.

M. PALISSOT DE MONTENOY.

M. LE CHEVALIER DE COGOLIN, de l'Académie de Pruſſe.

M. FRERON, des Académies d'Angers & de Montauban.

M. DE MONET, Général-Major au Service de Saxe.

M. GUÉRIN, Ex-Recteur de l'Univerſité de

Paris, & l'un des Professeurs de Réthorique du Collége Mazarin.

M. DE MAUPERTUIS, de l'Académie des Sciences de Paris, l'un des quarante de l'Académie Françoise, & Préſident de l'Académie Royale de Pruſſe.

M. DE LA CONDAMINE, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, des Sociétés Royales de Londres & de Berlin.

M. LE COMTE DE MAILLEBOIS.

M. LE CORVAISIER, Sécrétaire perpétuel de l'Académie d'Angers.

M. l'Abbé DAGAY DE MYON, Abbé de Soreze, de l'Académie de Beſançon.

MÉMOIRES

MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ROYALE
DES SCIENCES,
ET BELLES-LETTRES
DE NANCY.

Discours prononcé à l'ouverture de la Société, par M. le Chevalier DE SOLIGNAC.

MESSIEURS,

JE craindrois de ne point réüssir dans le miniſtére dont on m'a fait l'honneur de me charger, ſi je n'eſpérois de tirer de vous-mêmes les ſecours que je ne puis me promettre de mes talens.

Je ſçai, MESSIEURS, que pénétrés des biens que le Roi ne ceſſe de répandre ſur vous, vous venés tous enſemble apporter ici le tribut d'amour & de reconnoiſſance qu'ils exigent. Vos ſentimens éclatent dans vos yeux; on les voit dans votre empreſſement à m'entendre; votre ſilence même les annonce: Que puis-je faire de mieux, que de les démêler dans vos cœurs, & de les mettre au jour avec tout le zéle qui les a produits, ſi je ne puis les rendre avec toutes les graces que vous y prêteriés vous-mêmes?

Quel jour avés-vous remarqué dans vos Annales plus glorieux pour les Lettres, plus heureux pour vous, que l'eſt celui-ci? Ce jour va faire déſormais une des époques les plus brillantes de la Lorraine, & vos derniers deſcendans, jouïſſans comme vous du bonheur qu'il vous prépare, en célébreront avec joye le ſouvenir.

Vous le connoiſſez ce bonheur, MESSIEURS; Il conſiſte dans la culture de vos talens, excités par l'émulation & plus encore par le goût que le Roi vous connoît pour les Sciences, & qu'il veut augmenter par ſes bienfaits.

Aul. Gel. noct. attic. Lib. VI. Cap. 17.

Ce bonheur eſt le même que la ſçavante Athénes dût autrefois à Piſiſtrate; & bien-tôt après, l'Egypte à Ptolemée, & à quelques-uns de ſes ſucceſſeurs. Ces Princes, amateurs éclai-

rés des beaux Arts, avoient raſſemblés tous les Livres qui pouvoient ſervir à les perfectionner; & comme dit Pline, en loüant le même ſoin dans un Romain de ſon tems, ils furent les premiers qui s'aviſérent de rendre publics les génies des hommes. Vaillant *Hiſt. Ptolemæor. pag.* 1. *Amſtelæ.* 1701. *Il. pag.* 31. 35. 108. 110.

Que ne firent pas, ſur-tout les Ptolemées, ſur le modéle que Piſiſtrate leur avoit donné? Déja dès ſon établiſſement même, la Bibliothéque qu'ils avoient fondée à Aléxandrie, étoit de deux cent mille Volumes, au rapport de Joſephe; & alors même, Démétrius de Phalère, qui en étoit Sur-Intendant, ſe flattoit de la porter juſqu'à cinq cent mille. Athenæi *Lib.* 1. *c.* 2. Plin. *lib. XXXV. cap.* 2. Fla. Joſ. ant. Jud. *lib. XII. cap.* 2.

Près de ce dépôt, le fruit du bon goût & des ſoins généreux de ces Princes, étoit un Muſée, eſpéce d'Académie, qui tiroit ſon nom des Muſes, Divinités Tutélaires des beaux Arts; & dans ce lieu, des Sçavans nourris & entretenus aux dépens du Souverain, pouvoient ſe livrer tout entiers à l'Etude, & par leurs Ouvrages exciter l'amour des Lettres, qu'il eſt preſque impoſſible de connoître ſans les aimer. Vaillant *Hiſt. Ptolem. pag.* 20. Strab. *Geograp. lib. XVII. p.* 546 *edit.* 1587.

Vous me prévenés, MESSIEURS. Vous avés déja ſaiſi le paralléle que je me propoſois de faire. Ajoûtez-y du moins ce que vous ne pouvés ignorer, que Ptolemée Soter & Philadelphe ſon fils étoient également diſtingués par les Armes & par les Lettres. Rappellez-

Vaillant *Hist. Ptolem. pag.* 1. 2. vous que le premier, un des plus chers favoris d'Alexandre, avoit eu part à tous ſes exploits; Que le ſecond fut vainqueur d'Antigonus, *Id. p.* 28. Roi de Macédoine: Que celui-là écrivit la vie *Id. p.* 23. d'Alexandre avec autant de grace que de dignité; & que celui-ci, l'Emule & le Protecteur des Sçavans, ſe fit une gloire de venger Homére des inſultes de Zoïle.

Le rapport, MESSIEURS, que nous reconnoiſſons ici, principalement dans le premier de ces Princes, ſera plus juſte encore, ſi nous nous ſouvenons qu'un de leurs Succeſ- *Id. pag.* 108. & *ſeqq.* ſeurs, après s'être fait admirer par des Commentaires Hiſtoriques, inſtitua des Jeux en l'honneur des Muſes & d'Apollon, & propoſa des Prix à tout Homme de Lettres, que ſept Juges établis pour décider du mérite des Ouvrages, auroient jugé digne d'être couronné.

N'eſt-ce pas là, MESSIEURS, ce que je viens vous expoſer aujourd'hui? Ne voyez-vous pas ſe renouveller dans votre Capitale, ce que la Gréce & l'Egypte admirérent autrefois? L'ancien Palais de vos Ducs ſe change tout d'un coup en un Temple des Muſes. Il s'y forme pour vous une Bibliothéque publique, qui doit augmenter tous les ans par les libéralités du Roi; & deux Prix ſont fondés en même tems, l'un pour les Sciences, & l'autre pour les Arts, dont ſeront Juges, des hom-

mes tirés de votre Province même, & engagés par leur propre gloire à faire éclater dans toute l'Europe celle que vous tâcherez de vous acquérir.

Ce n'eſt donc pas aſſés pour le Roi de Pologne, que les Lettres l'ayent toûjours accompagné dans ſes campagnes avec Charles XII. l'Alexandre du Nord; ce n'eſt point aſſés qu'elles faſſent encore à préſent ſes plus chéres délices; il veut, ce Grand Prince, il veut répandre le même goût dans ſes Etats.

Perſuadé que rien n'eſt plus capable que les Lettres d'adoucir les mœurs, d'éteindre l'amour des plaiſirs frivoles, de faire ſentir le beſoin de la vertu & de jetter un ridicule ſur l'ignorance & ſur l'oiſiveté, les deux cauſes les plus ordinaires de la décadence des Empires: Il s'efforce par ſes regards bienfaiſans d'animer tous les Arts, d'étendre les idées de ſes Sujets, d'augmenter les reſſorts de leur eſprit, de leur faire aimer la vraie volupté de l'ame, & de leur apprendre à ne faire uſage de leurs talens, que pour vaincre leurs paſſions, ou pour détruire leurs préjugés, quelquefois plus dangereux que les paſſions mêmes.

Quel malheur pour les Lettres, MESSIEURS! Ceux qui leur font le plus d'honneur par l'étenduë, la vivacité, la délicateſſe de leur génie, ne les dèshonorent que trop ſouvent par

Senec. Ep ſt. 95. l'irrégularité de leurs mœurs. Sénéque s'en plaignoit autrefois, juſqu'à dire: Que depuis qu'il avoit paru des beaux eſprits dans le monde, on n'y voyoit preſque plus de gens de bien.

Eſt-ce donc la faute des beaux Arts? Non, ſans doute: Mais ainſi que le ſuc de la terre, toûjours précieux & toûjours le même, produit dans certains arbres des fruits délicats & ſavoureux; & en d'autres arbres des fruits groſſiers & inſipides, ſouvent inſupportables par leur âpreté: Les Arts qui ne ſont faits que pour éclairer la raiſon, l'épurent dans des eſprits diſpoſés à la connoître, & ſervent malheureuſement à l'obſcurcir dans d'autres qui n'en peuvent ſouffrir l'éclat.

Votre Province, MESSIEURS, vient de nous fournir un exemple bien éclatant, que les Sciences n'ont jamais que d'heureux effets dans les ames bien nées. Permettez à l'amitié un éloge où mon ſujet me conduit naturellement, que je ne puis refuſer à la juſtice que je dois à votre gloire, & qui eſt ſi propre à exciter en vous une noble émulation.

Vous connoiſſez Cenie; & où ne la connoît-on pas au moment que je parle? Quelle piéce de théâtre a-t-on fait de nos jours qui marque plus de fineſſe & d'agrément dans l'eſprit, plus d'élévation & de délicateſſe dans les

ſentimens, où la vertu ſe montre avec tant de charmes, & qui faſſe paſſer ſi rapidement de l'admiration de l'ouvrage à l'amour de l'Auteur ? Ouvrez les Lettres Péruviennes, vous y verrez des traits lumineux d'une Philoſophie juſqu'à préſent inconnuë dans nos Romans ; & vous conviendrez de ce que j'ai voulu prouver d'après un ſi bel exemple, que c'eſt uniquement des germes d'un mauvais cœur que viennent les fruits amers, qu'on oſe attribuer aux belles Lettres.

Il eſt vrai qu'elles répriment quelquefois les vices de l'ame ; mais ce qui les regarde plus particuliérement, c'eſt de corriger les défauts de l'eſprit. Il eſt deux ſortes de ces défauts. L'un a diſparu depuis près d'un ſiécle ; mais combien de tems a-t-il duré depuis le renouvellement des Lettres dans l'Europe ?

Quels furent d'abord les Ouvrages de nos Sçavans ? De lourdes compilations, des diſcuſſions ſéches & ennuyeuſes, des recherches frivoles ſur des mots, des critiques, où ſous une groſſiére impoliteſſe on découvroit à peine quelques lueurs d'eſprit & de bon ſens. Accablés ſous le poids de leurs immenſes volumes, nos Peres n'oſoient penſer que d'après les Grecs & les Romains, ou d'après les Arabes leurs premiers Maîtres. Copiſtes ſerviles, ils abuſoient du nouvel Art de l'Impreſſion ; &

ceux-là paſſoient pour plus habiles, qui avoient fait plus de dégât dans de vieux Livres, & en avoient arraché plus d'inutiles lambeaux.

Ce n'eſt qu'à l'établiſſement des Académies du Royaume, qu'on peut fixer l'époque du bon goût, qui revint enfin parmi nous. Ce fut alors que reparut cette juſteſſe néceſſaire dans les idées ; cet ordre qui les arrange, les développe, les aggrandit en même tems ; cette chaleur qui en les faiſant éclorre, les rapproche, les réünit & les fait paroître par une gradation imperceptible comme le germe les unes des autres. Ce fut alors qu'on vit des Ouvrages, où ſe trouvoit avec la régularité du deſſein, toute la vigueur d'un génie créateur; où l'on étoit forcé d'admirer cette ſimplicité majeſtueuſe qui embellit la raiſon même; cette ſage délicateſſe qui ne diſant jamais tout, en dit pourtant toûjours aſſés; en un mot, cette aménité d'expreſſion que les graces inſpirent, mais qu'elles n'avoüent qu'autant que l'eſprit n'y mêle rien d'inutile ou de forcé.

Il eſt encore des hommes parmi nous, MESSIEURS, qui par leurs écrits ſoutiennent la gloire de ces tems heureux ; mais n'avons-nous pas à craindre de voir bien-tôt s'éteindre les derniéres étincelles de ce feu qui répandoit un ſi grand éclat dans l'Europe ?

J'avouë que les Lettres ne furent jamais plus

cultivées qu'elles le ſont de nos jours. Chacun ſe fait honneur de mêler à la ſcience de ſa profeſſion des connoiſſances toûjours utiles, quoiqu'étrangéres. L'Hiſtoire, la Phyſique, la Géométrie, la Muſique même & la Peinture, tout ce qui orne l'eſprit, ou qui peut en étendre les lumiéres, fait partie de l'éducation des jeunes gens; & l'on n'oſe preſque plus ſe produire dans les compagnies, ſans quelque teinture d'un ſçavoir agréable & délicat.

Mais quel eſt en général le ſçavoir de notre ſiécle? Voyez quelles en ſont les mœurs; elles ont coûtume d'influer ſur l'eſprit même. Des cœurs volages annoncent naturellement des eſprits légers. Ainſi dans nos idées, comme dans nos ſentimens, rien ne nous fixe, nous voltigeons d'objet en objet, & nous ne prenons que la fleur de ceux qui nous arrêtent.

De-là cette foule d'écrits ſuperficiels, plus propres à nourrir l'oiſiveté qu'à la diſſiper. De-là ces Romans, débauches d'un eſprit frivole qui craint la peine & le travail, & qui veut faire paſſer pour un pénible effort de génie, l'eſſor aiſé d'une imagination qu'il auroit dû réprimer.

Pour définir en un ſeul mot notre ſiécle, ne pourrions-nous pas l'appeller le ſiécle de l'eſprit? Le brillant ne l'emporte-t-il pas aujourd'hui dans toutes ſortes d'Ouvrages ſur

la richeſſe de la compoſition? Et dans nos Livres ne préfére-t-on pas les traits ſaillans, les ornemens affectés, les graces du langage, à la profondeur, à la juſteſſe, à la fineſſe même des réflexions?

C'eſt le ſecond défaut, dont je voulois parler, & qui plus encore que le premier, doit être corrigé par une ſage culture des belles Lettres. Les Compilateurs, dont j'ai fait mention, Peintres durs & groſſiers, ne ſe donnoient pas la peine de broyer leurs couleurs. Ils ne connoiſſoient point l'Art d'en former des nuances. Ils les plaquoient au haſard & ſans choix, & faiſoient des tableaux ſemblables à ceux de Pauſias, dont parle Horace, qui ne peignoit qu'à la craye, ou au charbon.

Horat. Liv. XI. Satyr. VII. ver. 98.

Les Ecrivains de nos jours, plus habiles, & trop habiles même, ne manquent le but, que parcequ'ils le paſſent. Ils gâtent la belle nature par les preſtiges de l'Art; ils mettent des éclairs où il ne faut que de la lumiére, & du tranſport où il ne faut que de la chaleur.

Quelle eſpérance ne nous donnez-vous pas, MESSIEURS, de voir bien-tôt éclorre dans votre Province des productions exemptes de ces défauts.

Je vois encore répandu dans ce Pays l'eſprit des Maldonat, des Grégoire, des Charpentier, des Barclai, qui rendirent autrefois l'Univerſité

Hiſt. de Lorr. par D. Calmet, T.

de Pont-à-Mouſſon ſi célébre. Il me ſemble entendre un Maimbourg, un Abram, l'un Hiſtorien rapide & ſéduiſant; l'autre critique exact & ſensé, qui tous deux nés dans votre Province, vous exhortent à cultiver vos talens. Les Calmet, les Cellier, malgré leur modeſtie, plus loüable encore que leur profond ſçavoir, vous montrent eux-mêmes les traces de leurs pas dans la carriére où ils vous appellent. Quel avantage pour vous! Tous les chemins qui conduiſent à la gloire Littéraire vous ſont déja préparés. II. page 1377. édition de 1728. *Ib. pag.* 1459.

Eſt-il aucune Science, eſt-il aucun Art, dont vous ne trouviez des modéles dans votre Patrie? Et quels modéles, MESSIEURS! Dans la Juriſprudence, je vois les Bourcier, les le Febvre, les Matthieu; dans les Mathématiques, les Jean Lhoſte & les Rivard; dans le Génie, les Erard, Ingénieur de Henri IV, le premier qui ait écrit des Fortifications; dans la Science des Médailles, les Antoine le Poix; dans la Méchanique, les Deſcamus; dans l'Art de la Gravûre, les Callot, les Sylveſtre, les Racle, les Spiere, les Saint-Urbain; dans la Peinture, les Lallemand, les Bellange; les Jean Leclerc, les Melin, les Gelée, les Bermand; dans la Sculpture, les Bagard, les trois Adam freres, actuellement vivans; & dans l'Art de la Fonderie, les Chaligny & les deux Cuny. *Ib. pag.* 1458.

Combien d'autres exemples domeſtiques n'aurois-je pas à vous citer, MESSIEURS, pour vous porter à ſeconder les deſſeins du Roi, & pour vous engager à juſtifier l'idée avantageuſe qu'il a conçuë de vos talens.

Ne craignez rien des Cenſeurs établis pour juger du mérite de vos Ouvrages; aucun d'eux ne prétend s'arroger une dictature ſur le Parnaſſe. S'ils cherchent à éclaircir, à épurer les eaux du fleuve qui l'arroſe, ce ne ſera que pour les rendre plus propres à l'accroiſſement des plantes qu'ils ſe propoſent de cultiver.

La ſeule peine à redouter dans le ſage examen qu'on fera de vos Ouvrages; c'eſt que ceux qui n'auront point ce dégré de juſteſſe & de ſolidité qui enléve les ſuffrages, ne ſeront point mis au jour; & que l'Auteur demeurant inconnu, n'aura d'autre regret que de n'avoir pas aſsés approché du point de perfection où il s'étoit propoſé d'atteindre.

Ce n'eſt pourtant pas que nous ayons deſſein de rebuter tous les Ouvrages qui n'auront point concouru pour les Prix. Il n'eſt guéres de productions travaillées avec ſoin, dont les défauts ne ſoient rachetés par des beautés, comme il n'en eſt point dont les beautés ne ſoient mêlées de quelques défauts. Ce ſera à nous, & l'ordre nous en eſt impoſé, ce ſera à nous à recueillir dans ces minéraux brûtes

tous les grains d'or qui s'y trouveront, & à les mettre en œuvre, autant pour l'avantage des beaux Arts, que pour en faire honneur à celui à qui nous en ſerons redevables. La critique qui proſcrit tout, n'enſeigne rien & déconcerte; celle qui démêle & choiſit, inſtruit autant qu'elle encourage; & c'eſt celle que nous adoptons.

Que vous reſte-t-il donc à préſent, MESSIEURS, qu'à orner votre Patrie par vos talens, ne fut-ce que pour vous donner plus de relation & de rapport avec la France, dont vous devez faire un jour une des plus illuſtres portions? Quelle Nation fut jamais plus capable que la vôtre de réüſſir dans tous les Arts, que la France chérit? Votre langue, vos mœurs, vos penchans, votre origine ſont les mêmes. Vous l'égalés déja dans la tendre affection qu'elle a pour ſon Prince; il ne tient qu'à vous de l'égaler bien-tôt par la culture de l'eſprit.

Quelle idée réveillai-je ici dans vos cœurs? Quel nouveau motif vous offrai-je encore de vous appliquer à l'étude! Admirateurs zélés du Prince à qui vous devez appartenir, quels efforts n'êtes-vous pas capables de faire pour être déſormais plus propres à célébrer ſes vertus? Nous avons vu, nous voyons encore tous les jours parmi nous une eſpéce de prodige. Quels Peuples ont jamais oſé loüer d'autres

Princes ſous les yeux de leurs Rois? Et quels Rois entendirent jamais avec plus de plaiſir, que le nôtre, les éloges que vous ne ceſſés de donner au Prince qui doit vous gouverner après lui?

Je ne m'étonne plus, MESSIEURS, que LOUIS ſoit ſi chéri de ſes Sujets. Il eſt dès-à-préſent l'objet de votre amour; & de quels Peuples ſi éloignés ne l'eſt-il point, ſi ces Peuples ont le bonheur de le connoître? Beaucoup de Princes ont brillé dans le monde par cette hardieſſe de cœur qui fait les Héros; combien peu ſe ſont diſtingués par la hardieſſe de l'eſprit qui fait les grands hommes? L'une ſe fait admirer ſous le nom de valeur, & elle eſt aſſés rare; l'autre, plus rare encore, eſt cette immuable fermeté, qui ſans audace & ſans orgueil, ſans préſomption & ſans opiniâtreté, ſe roidit dans les diſgraces, ne s'amollit point dans les ſuccès; & ne confondant jamais l'extraordinaire avec l'impoſſible, ſuit conſtamment les deſſeins que la raiſon a conçus & que les circonſtances des tems ordonnent.

C'eſt cette vigueur de l'ame, MESSIEURS, qu'admirent dans LOUIS tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher de plus près; c'eſt le caractére diſtinctif de ce Monarque; mais, caractére qui paroît à peine ſous ce dehors ſimple & naturel qui lui eſt ſi propre, & qui ſem-

ble fuïr les regards de ceux qui en ſont frappés.

Quelle douce eſpérance pour vous, MESSIEURS! Les grandes qualités de ce Prince ſe reproduiſent tous les jours dans ſon auguſte Fils. J'ai vu, j'ai vu en lui cette précieuſe tranquilité d'une ame qui ne ſe permet de paſſions qu'autant qu'il en faut pour être heureux, & qui par cela même exempte de préoccupation, penſe toûjours avec juſteſſe & ne s'exprime qu'avec autant de douceur qu'elle en reſſent. J'ai été témoin auſſi de ſon goût pour les Lettres : précieux augure des flatteuſes diſtinctions qu'elles doivent en attendre, & de la vive reconnoiſſance qu'il a droit d'en eſpérer.

DISCOURS

De M. THIBAULT, *prononcé dans la même Séance.*

MESSIEURS,

PÉNÉTRÉ de reſpect à la vûë de ce qu'il y a de plus diſtingué dans les trois ordres de la Nation, réünis dans ce Palais, le ſéjour de nos anciens Maîtres ; frappé plus que jamais de l'idée de mon inſuffiſance, aurai-je aſſés de force & de liberté d'eſprit pour me rendre

l'Interprête de vos ſentimens ; trouverai-je des termes qui répondent à la magnificence du Prince qui ouvre une carriére ſi vaſte à l'exercice de tous vos talens?

Une réfléxion me raſſure, MESSIEURS; le cœur, cette noble portion de nous-mêmes, n'a pas beſoin du ſecours de l'éloquence pour payer le tribut de ſes hommages. La plus éminente qualité de l'Etre Souverain, c'eſt d'être bon par excellence ; & ſa bonté n'exige de nous dans nos actions de graces, ni le choix des penſées, ni le faſte des expreſſions. Tel eſt le propre de la Grandeur, elle fait le bien pour le bien, ſans aucun retour ſur elle-même.

N'attendez-donc pas, MESSIEURS, que pour acquitter votre reconnoiſſance, je m'efforce dans un long diſcours de faire l'éloge d'un Roi, qui par ſes vertus eſt au-deſſus des deux couronnes qu'elles lui ont ſucceſſivement méritées. Lors même qu'à l'exemple des Céſars & des Auguſtes, ſa main nous trace des Ouvrages dignes de l'immortalité, ſa modeſtie, loin de nous permettre les loüanges, nous défend en quelque ſorte l'admiration.

Quel Prince cependant mérita mieux d'être célébré? Il devient en ce jour le Reſtaurateur des Sciences & des Arts. Les différens bienfaits dont il nous a déja comblés, ſembloient avoir épuiſé toutes les reſſources de ſa tendreſſe

dreſſe pour ſes Peuples. La Religion accréditée, la Juſtice protégée, la diſette prévenuë, les Malades ſecourus, les Pauvres ſoulagés, les Orphelins, qui par lui ceſſent de l'être, la Jeuneſſe illuſtre, mais indigente, renduë à la nobleſſe de ſa deſtination, le Commerce floriſſant, la Chicane expirante, ſont autant de voix, qui au défaut de la mienne, publieront à jamais la gloire du meilleur des Rois.

Non content d'avoir répandu ſes dons dans nos Villes & dans nos Campagnes, ſur nos Enfans & ſur nos Familles, il veut les répandre aujourd'hui ſur nos eſprits & ſur nos cœurs; il vient éclairer notre raiſon, multiplier nos connoiſſances, régler nos mœurs, épurer nos goûts, occuper notre loiſir, nous faire connoître le prix du tems, les charmes du travail & la honte de l'oiſiveté.

Vous donc qui brillez de quelque étincelle de génie, apportez à ce Tribunal Littéraire les fruits de vos veilles & les productions de votre induſtrie. Ici il eſt permis à tout le monde de donner l'eſſor à ſon eſprit, & de développer ces précieux germes auſquels il ne manquoit que la chaleur pour les mettre en action.

Vous le ſçavez, MESSIEURS, pluſieurs de nos Ancêtres s'illuſtrérent autrefois dans les Sciences & dans les Arts, les uns par leur éloquence & la ſolidité de leurs écrits, les autres

par les graces & la hardieſſe de leur pinceau, la délicateſſe de leur ciſeau, la force de leur burin; & à quel point de perfection ne ſeroient-ils pas tous parvenus, ſi dans les commencemens de leur travail, ils euſſent eu comme nous le tréſor toûjours ouvert d'une Bibliothéque publique, dans leurs progrès une foule d'Emule & de Concurrens, & pour terme un honneur non moins flatteur que dans ce nouveau Lycée que celui du triomphe dans l'ancienne Rome.

Conſacrons dans nos faſtes, MESSIEURS, cet établiſſement ſi digne d'un Souverain qui ne s'occupe qu'à faire des heureux. Après la perte que nous avions faite par l'élévation du Prince magnanime que ſes grandes deſtinées appelloient à l'Empire, que pouvoit-il arriver de plus glorieux & de plus avantageux pour nous que de vivre ſous les Loix d'un Héros qui commença par ſacrifier au bien de la paix tous ſes droits ſur la Pologne; pour nous aſſocier à la France ſous ſa propre domination, & enſuite ſous celle d'un Monarque, dont le ſurnom de BIEN-AIME' nous rappelle tous nos Maîtres.

Un titre non moins honorable ne caractériſe-t-il pas le Prince qui régne ſur nous? Hâtons-nous de le tranſmettre à la poſtérité. Fortunés Compatriotes, joignés, uniſ-

ſés vos voix à la mienne. Que le ſurnom de STANISLAS LE BIENFAISANT, gravé ſur le marbre & inſcrit ſur le frontiſpice de ce Temple conſacré aux Muſes, faſſe paſſer à nos derniers Neveux dans un ſeul mot, la mémoire de ſes bienfaits ſignalés, avec les ſentimens de tendreſſe & de reconnoiſſance, qu'il a lui-même imprimés dans nos cœurs en traits ineffaçables.

DISCOURS

De M. LE COMTE DE TRESSAN, *prononcé dans la même Séance.*

MESSIEURS,

QU'IL m'eſt honorable d'acquérir aujourd'hui parmi vous le titre de Citoyen ! Qu'un titre ſi cher à mon cœur m'inſpire d'émula-

Ce Diſcours comprenoit originairement la plûpart des découvertes utiles qui ont été faites de nos jours en toutes ſortes d'Arts & de Sciences. Rien ne convenoit mieux dans un jour conſacré à l'ouverture d'une Société, qui devoit déſormais ne s'occuper qu'à étendre, ou à perfectionner ces découvertes ; mais M. de Treſſan a ſouhaité qu'on partageât ici ſon Diſcours, & qu'à la ſuite de ces Mémoires, on donnât à part le détail des ſavantes Obſervations de notre ſiécle. Elles ne peuvent que frapper d'avantage ſéparées de tout ce qui avoit rapport à la cérémonie du jour.

tion ! Quels efforts ne dois-je pas faire pour me rendre digne du choix dont notre auguſte Fondateur m'a honoré ?

L'indulgence de trois célébres Académies qui m'ont adopté, ne m'aveugle point, MESSIEURS, & la reconnoiſſance que je leur dois, m'oblige à déclarer moi-même le peu de droits que j'avois à leur élection : J'ai paru déſirer avec ardeur de profiter de la profondeur de leurs connoiſſances ; la lecture de leurs Ouvrages a embelli tous les momens que me laiſſent les fonctions de mon état ; j'ai oſé ſoûmettre quelques foibles Mémoires à leur Tribunal ; elles ont voulu me mettre à portée de recevoir leurs inſtructions ; c'eſt ainſi, MESSIEURS, que les Compagnies les plus utiles aux Etats floriſſans & paiſibles, ont honoré la profeſſion la plus néceſſaire pour la défenſe & pour la gloire des Empires.

Le Temple, que la Majeſté éleve aux Muſes, vient d'être conſacré par nos acclamations :

Puiſſe cet établiſſement contribuer à rendre ſa gloire immortelle ! Hâtons-nous, MESSIEURS, de ſuivre l'eſprit & les vûës de notre auguſte Fondateur : Et permettez-moi de commencer à remplir les fonctions du titre dont SA MAJESTÉ m'a décoré, en expoſant une partie des moyens de profiter de ſes bienfaits.

LA Morale a des principes certains dans les Loix que la Religion nous impoſe; ces Loix ne ſont point arbitraires.

Nous avons reçu des Grecs & des Romains, celles qui doivent régner dans les Belles Lettres; & ces Loix ont été ſuivies & conſtatées dans tous les Ouvrages dignes d'eſtime.

Qu'il ſeroit heureux pour les Sciences, qu'elles euſſent des principes auſſi univerſellement reconnus ! Mais lorſque nous étudions les Ouvrages qui nous reſtent des Anciens, malgré les beautés qu'ils renferment, ils nous inſpirent une juſte défiance; ſouvent nous y trouvons plus d'imagination & d'hypothéſes que de fondemens ſolides, plus de ſubtilité & de ſophiſmes que d'évidence; toûjours aſſés forts pour détruire les ſyſtêmes qui les ont précédés, ils ne prouvent que leur foibleſſe dans ceux qu'ils eſſayent d'établir.

Un jour plus pur commença à luire dans les premiéres années du XVIe. ſiécle: Un Polonois (1) . . . . il eſt ſans doute deſtiné,

(1) Un Polonois. . Copernic, nâquit à Thorn, il fut Chanoine dans l'Égliſe principale de cette Ville; rebuté du ſyſtême de Ptolomée, qu'il trouvoit ſans ordre, ſans proportion; il chercha dans les Ouvrages des anciens Philoſophes quelque que idée plus vrai-ſemblable ſur le mouvement des Corps Céleſtes. Il ſaiſit la premiére dans Cicéron, qui rapporte dans ſes queſtions Académiques, que Nicetas de Siracuſe avoit enſeigné que la terre tournoit autour de ſon axe. Il tira la ſe-

MESSIEURS, à cette nation courageuſe & ſpirituelle de produire des Héros & de grands Hommes dans tous les genres : Un Polonois oſa imaginer de nouvelles Loix pour les Corps Céleſtes ; le ſyſtême de Copernic fut appuyé par les travaux & les calculs de Képler, (2) & par les obſervations Téleſcopiques que fit le grand Galilée (3) des phaſes de Venus & des Satellites de Jupiter.

conde de Plutarque, qui rapporte que Philolaüs le Pytagoricien, avoit enſeigné que la terre tournoit annuellement autour du Soleil ; le livre de Copernic fut imprimé en 1543 ; on lui apporta les premiéres épreuves peu d'heures avant ſa mort. Ce ſyſtême peut remonter à une antiquité très-reculée ; on voit que c'eſt le même que celui de Pythagore, & on ſçait que ce Philoſophe ſublime avoit acquis des connoiſſances nouvelles & très-étenduës dans les longs voyages qu'il avoit fait, & dans le commerce qu'il avoit lié avec des Philoſophes Chaldéens & Hyperboréens. Ce ſyſtême le plus raiſonnable de tous, & le ſeul qui puiſſe être prouvé, avoit été attaqué avec fureur toutes les fois que quelque eſprit méthodique & obſervateur en avoit oſé expoſer les principes ; l'Évêque Vigilius en fut la victime ; depuis Copernic il a été traité long-tems dans les Écoles, de ſyſtême téméraire ; à la fin, ſon évidence l'a emporté, & ces mêmes Écoles le ſuivent aujourd'hui.

(2) Kepler. Il trouva par ſes calculs, que toutes les planetes décrivoient des aires proportionnelles aux tems, & que leurs diſtances moyennes entre elles, étoient comme les racines cubiques des quarrés des tems de leurs révolutions.

(3) Galilée. Il fut le premier qui ſe ſervit des Teleſcopes nouvellement inventés pour les obſervations Aſtronomiques ; ce fut ſur la tour de Saint Marc à Veniſe, qu'il obſerva & démontra en préſence du Doge, que Venus avoit des phaſes comme la Lune, & qu'il obſerva les ſatellites de Jupiter, ce qui confirma la ſolidité du ſyſtême de Copernic, & les ſuppoſitions de cet Aſtronome qui avoit annoncé les phaſes de Venus, comme exiſtans & comme poſſibles à obſerver ſi les inſtrumens étoient perfectionnés.

Les deux plus grands Philoſophes que la France & l'Angleterre ayent élevé dans leur ſein ſuivirent le même ſyſtême ; mais les explications qu'ils en donnérent furent abſolument différentes. Deſcartes, doüé d'une imagination forte & audacieuſe, & déja vainqueur des obſcurités du Péripatétiſme (4) oſa tout haſarder, & s'écarta trop ſouvent des Loix Géométriques qu'il avoit établies lui-même. Le Chevalier Newton, plus ferme dans ſes principes, n'oſa faire un pas ſans être appuyé par des démonſtrations, & ſans être éclairé par l'expérience ; c'eſt ainſi qu'il mérite d'être ſuivi, & il n'eſt plus d'Académie en Europe, qui ne reconnoiſſe la ſageſſe & la vérité de ſes propoſitions.

Cependant, MESSIEURS, quoique les travaux du Chevalier Newton nous ayent éclairé ſur le ſyſtême du Ciel, nous ne le ſommes point encore aſſés ſur les différens phénoménes de la nature, pour oſer les rapporter tous à un même principe. Nous imaginons ce principe comme unique, comme univerſel, parce que l'unité dans les cauſes nous paroît la

(4) Deſcartes attaqua les obſcures définitions d'Ariſtote, & prouva qu'elles étoient vuides d'un ſens réel, & ne faiſoient qu'embarraſſer la raiſon ſans l'éclairer ; il ſubſtitua les calculs & les expériences aux hypotheſes & aux ſuppoſitions. Heureux, ſi ſon eſprit inventeur ne l'eût pas entraîné à ſortir des principes qu'il avoit établis lui-même !

plus digne de la Toute-Puiſſance du Créateur; mais ce n'eſt que du tems & des travaux multipliés des Académies, que nous pouvons eſpérer de raſſembler une ſuite de faits aſſés nombreuſe pour en former une chaîne indiſſoluble.

Vous êtes aujourd'hui, MESSIEURS, appellés à ce grand travail.

Quoique l'eſprit des Académies ſoit de n'admettre aucun ſyſtême; elles ne déſapprouvent point ceux qui lient un grand nombre d'expériences & d'obſervations dans un ordre philoſophique, & tendant à établir des généralités, pourvu que leurs conjectures, même les plus probables, ne ſoient pas expoſées comme des aſſertions.

C'eſt dans cet eſprit que les Académies ſe prêtent des ſecours, & ſe rendent compte de leurs travaux, ſur leſquels elles ont des droits mutuels. C'eſt ce lien, ſi reſpecté des Nations, & ſi cher aux Souverains, qui a entretenu la correſpondance la plus intime entre l'Académie des Sciences de Paris & la Société Royale de Londres, même pendant la durée d'une guerre vive & ſanglante, qui n'a pu d'ailleurs qu'augmenter l'eſtime réciproque des deux Nations.

Suivons donc, MESSIEURS, la carriére que notre Fondateur vient de nous ouvrir. Répondons

pondons à la haute idée qu'il s'eſt faite des talens & de l'amour des Sciences, dont les Lorrains donnent ſi ſouvent des preuves. Nos premiers pas ſont marqués par ſes bienfaits, qu'ils le ſoient par un travail digne de lui plaire.

Les Sciences ne ſont plus voilées aujourd'hui par ces nuages qui flattoient l'orgueïl des anciens Philoſophes; leurs tréſors ſont ouverts, & n'ont de prix qu'autant qu'ils ſont utiles.

La raiſon, l'expérience & l'amour que l'on doit à la ſociété, ont banni de l'Etude de la Nature ces puiſſances occultes, toutes ces Sciences ſecrétes, ou plutôt ces preſtiges odieux qui dèshonoroient les Chefs de Sectes, & qui aveugloient leurs diſciples.

L'eſprit de toutes les Académies eſt de ſe rapprocher de ceux qui aiment à partager leurs travaux. Loin d'abattre le courage de ceux qui font quelques efforts, loin de ſe ſervir de toute leur ſupériorité, elles plaiſent à l'eſprit, l'inſtruiſent, l'éclairent, & le mênent par des routes auſſi sûres qu'agréables à la connoiſſance de la vérité.

Il eſt bien rare, MESSIEURS, que le même homme poſſéde tous les talens. La nature eſt avare de ces hommes ſupérieurs, qui, tels que le Général qui commande ſur nos frontéres, joignent toutes les lumiéres que donnent les grands détails, l'expérience qui naît

des grands événemens, & la reſſource, & tous les dons du plus beau génie.

Ce n'eſt que par l'examen le plus ſévére de ſoi-même qu'on peut déterminer quel eſt le genre qui nous eſt propre. Il faut eſſayer ſes forces, il faut ſur-tout écouter le génie. Il ne nous trompe preſque jamais, lorſque nous profitons de ſes premiers eſſors, & que nous ſuivons les routes qu'il nous indique.

Les Muſes, quoique ſœurs, quoique égales entre elles, ont des caractéres particuliers qui les diſtinguent. Toûjours prêtes à ſe prêter de la force, des graces & des ſecours mutuels, leurs dons, leur langage, leurs travaux ſont différens: il faut éviter de les confondre.

L'Eloquence & la Poëſie doivent leurs plus grandes beautés à la juſteſſe de la penſée, à la force & à l'énergie de l'expreſſion; mais des détails trop longs, trop exacts, altéreroient la vivacité d'un feu qui s'éteint, s'il n'eſt toûjours ſoutenu.

Quoique le ſentiment doive être toûjours d'accord avec la raiſon, ce n'eſt point dans le moment où nous jouïſſons du trouble agréable qu'il excite, que l'on doit s'aſſujettir ſcrupuleuſement à l'ordre méthodique de l'analiſe & du raiſonnement. Evitons, ſur tout dans ces ſortes d'ouvrages, des expreſſions trop recherchées, des diſtinctions frivoles, & des

réflexions qui n'annoncent ſouvent que le déſir de briller. Elles détruiſent le vrai ſublime, qui n'eſt touchant qu'autant qu'il eſt naïf, qui n'eſt grand que par lui-même, qui ne doit être enfin que l'expreſſion du premier eſſor de l'ame.

Il faut éviter avec le même ſoin de confondre l'exactitude, toûjours néceſſaire dans la conſtruction, avec une tournure trop recherchée. Le déſir d'expoſer une penſée, & de peindre les nuances d'un ſentiment d'une façon nouvelle, nous expoſe ſouvent à tomber dans l'obſcurité, ou dans une affectation qu'un des plus beaux eſprits de l'antiquité, que Sénéque lui-même eut à ſe reprocher. La juſteſſe de l'eſprit doit écarter ce que les Diſſertations ont d'inutile; & les définitions les plus vrayes ſont ordinairement les plus courtes & les moins compliquées.

Ne nous ſervons même, qu'avec une extrême réſerve, de ces figures trop brillantes, que la Réthorique définit ſans les conſeiller; ſouvent elles altérent la juſteſſe de la penſée, quelquefois elles énervent la ſource du ſentiment, & elles retardent toûjours la vivacité des traits qui doivent frapper le cœur & la raiſon.

Mais, MESSIEURS, je ne connois point aſſez l'art ſublime du Poëte & de l'Orateur,

pour oſer m'étendre davantage ſur ſes régles: c'eſt de mes Confréres que vous pouvez en eſpérer des préceptes, que je me ferai toûjours honneur de partager avec vous.

Les Muſes qui préſident à la Science des faits & à l'Etude de la nature, ne doivent point ſe parer des fleurs de leurs compagnes; animées par le déſir de faire ſans ceſſe de nouveaux préſens à la Société, ce n'eſt point à ces Muſes à les célébrer.

Simples dans leurs expoſitions, fidelles dans leurs rapports, patientes & ſcrupuleuſes dans leurs expériences, occupées à ſimplifier leurs calculs, exactes & méthodiques dans la chaîne de leurs propoſitions, timides dans leurs conjectures, ces Muſes exigent de ceux qu'elles inſtruiſent, plus de méthode & de ſageſſe que d'imagination, plus de candeur que de déſir de briller; c'eſt ainſi que la recherche & l'amour de la vérité ſoutiennent & animent leurs travaux; c'eſt ainſi que l'utilité publique devient leur récompenſe.

Tels ſont leurs ouvrages, leurs loix & leurs motifs. Qui pouvoit mieux les connoître qu'un Souverain qui les éclaire & qui les enrichit ſans ceſſe: C'eſt des mains victorieuſes du compagnon de l'Alcide du Nord que nous recevons l'équerre & le compas, qu'il a ſi ſouvent annoblis par ſes travaux.

L'Edit que ſa bonté paternelle & prévoyante a dicté, vous annonce, MESSIEURS, quel doit être l'eſprit de vos Mémoires & de vos recherches; nul ouvrage ne pourra concourir aux Prix, & vous acquérir le droit de préſider à la diſtribution des Couronnes, s'il n'annonce par une utilité reconnuë, le caractére reſpectable d'un Citoyen occupé du bonheur de ſa Patrie.

C'eſt dans le tréſor immenſe, que la magnificence du Roi raſſemble dans ſon Palais, que vous allés puiſer dans des ſources fécondes, & recevoir en même tems le précepte & l'exemple.

C'eſt dans ce dépôt ſacré, que vos Neveux verront augmenter ſans ceſſe, que vous pourrez raſſembler les obſervations des Sçavans, les comparer enſemble, & vous former une idée préciſe & éclairée de l'eſprit qui doit régner dans les Sciences.

Vous y trouverés, ſur-tout, MESSIEURS, quelle doit être l'exactitude dans les rapports; combien il eſt téméraire d'en tirer trop promptement des conséquences; quelles conditions ſont néceſſaires pour que les détails en ſoient ſuffiſans; & combien une négligence, qui quelquefois paroît légére, peut en altérer la deſcription.

Nous ne ſommes plus dans le tems où l'i-

magination ſuffiſoit pour ſuppléer à ces négligences, & où la crédulité recevoit des rapports dictés par l'amour du merveilleux. Preſque tous les faits qui parurent des phénoménes aux Anciens, ont perdu ce nom myſtérieux. Preſque tous ceux qui n'eurent que des explications forcées, ſont rentrés dans l'ordre des effets naturels. Nous le devons à la ſagacité & au travail conſtant des Obſervateurs de nos jours.

Rien ne ſeroit ſans doute plus digne, MESSIEURS, d'occuper une partie du tems de notre premiére Séance, que l'hommage public que j'eſſayerois de rendre à des hommes illuſtres, qui font tant d'honneur à leurs Patries : les loüanges qui leur ſont dûës nous raméneroient néceſſairement à celles d'un Bienfaiteur qui partage leurs travaux ; & l'idée que leurs Ouvrages nous donneroient de la perfection dans le travail, ne pourroit déſeſpérer qu'une ame commune. Mais je réſerve à une autre occaſion à vous montrer qu'aucun ſiécle ne fut jamais plus fécond que le nôtre en découvertes utiles, & en obſervations conſtatées par l'aveu de l'Univers !

Nos tréſors Littéraires ſont communs à toutes les Nations, à tout homme qui penſe, à tout génie laborieux & élevé ; c'eſt la ſeule image réelle qui nous reſte de ce ſiécle de

Rhée, de ce siécle trop fabuleux, où l'amour de la propriété n'avoit point encore rendu les passions nuisibles.

C'est un lien qui réünit les Nations les plus éloignées, & qui établit les droits de la fraternité entre les habitans des deux zônes différentes. C'est ce lien, MESSIEURS, qui par tous les avantages dont il nous fait jouïr, doit nous rendre toûjours empressés à recevoir la vérité, même des mains les plus foibles. Il doit sur-tout détruire un vain amour propre, le plus cruel ennemi des graces, de la raison & du progrès des Sciences.

Quoique l'établissement que SA MAJESTÉ fait aujourd'hui, MESSIEURS, ne porte point le nom d'Académie, nous allons jouïr des mêmes avantages; il n'en est aucune qui ait une origine plus illustre. Fondés par un grand Roi, éclairés par ses regards, enrichis par ses dons: quels reproches n'aurions-nous pas à nous faire, si nous ne nous élevions jusqu'à surpasser ses espérances, & jusqu'à la réputation des Sociétés les plus célébres?

Soyez sûrs, MESSIEURS, que toutes ces Sociétés, frappées de la Majesté de votre Fondateur, vont également aimer & respecter son ouvrage; elles se rappelleront avec ce plaisir, qui n'est sensible qu'aux ames élevées, ceux de votre Nation qui les ont déja égalés, sans

avoir d'autre ſecours que la force du génie & la conſtance au travail.

Quels efforts ne devons-nous pas faire, puiſque rien ne manque aujourd'hui à la Lorraine pour ſon bonheur & pour ſa gloire ? Tout eſt prévu, tout eſt aſſuré. Les ſecours Divins pour les ames, l'éducation de la jeuneſſe, la paix dans les familles, les aziles pour la pauvreté & l'innocence, des Ecoles Militaires pour la fleur de cette Nobleſſe Lorraine, auſſi illuſtrée dans l'Europe par ſes grandes actions, que par ſa haute antiquité; Ecoles honorées ſans ceſſe des regards du Maître, & où des Chefs éprouvés l'exercent aux armes & à la pratique de la vertu.

Tels ſont, MESSIEURS, les objets qui occupent notre auguſte Fondateur; tels ſont les monumens ſacrés de ſon amour.

Le Grand Monarque, deſtiné à vous réünir un jour dans le ſein d'une même famille, a prouvé ſans ceſſe qu'il eſt pénétré des mêmes principes.

Les dépenſes exceſſives d'une guerre, qui n'a pas moins ſignalé ſa puiſſance & ſa modération, que les reſſources inépuiſables de ſes Etats; ces dépenſes n'ont point diminué ſes bienfaits, ni rallenti ſa bonté prévoyante pour toutes les Fondations utiles.

Cette Place, cette Statuë demandée avec

tant d'acclamations par un Peuple qui déſire voir fixer ſous ſes yeux l'image de ſon Roi victorieux ; ces monumens ne ſubſiſtent point encore, & déja les magaſins publics, les routes, les édifices qui entretiennent le commerce entre les Provinces, s'élévent de toutes parts.

Ce Prince, digne petit-fils de Philippe-Auguſte, fait revivre les anciens priviléges d'une nation guerriére ; & les enfans de ceux qui combattirent à Fontenoy, vont jouïr des mêmes honneurs que les enfans de ceux qui s'illuſtrérent à Bouvines.

Ces mêmes enfans, élevés ſous les yeux de leur Souverain, ſont comblés preſque en naiſſant de ſes bienfaits : Ils nous rappellent l'éducation que recevoit la jeuneſſe de Lacédémone. Ces diſciples de Licurgue, ces enfans de la Patrie, exercés ſans ceſſe aux armes & à la diſcipline Militaire & Civile, oublioient toute autre affection particuliére ; le même eſprit qui les inſpiroit ne formoit qu'une ſeule famille de tous ceux qui devoient ſervir la République.

Heureux le Miniſtre qui reçoit les ordres de ſon Maître pour publier de pareils décrets, & qui voit renaître pour les anciens Militaires qu'il protége, la ſource pure de la haute Nobleſſe qu'il a reçuë de ſes Ancêtres! Telles ſont les récompenſes dont un Grand Roi ſçait

honorer le miniſtére & les ſervices d'un Homme d'Etat qui connoît le génie de la Nation, & qui n'eſt occupé qu'à en élever les ſentimens & à les rendre utiles à la gloire de ſon Maître.

Les bienfaits, les priviléges accordés aux Nations, inſpirent la reconnoiſſance; mais ſouvent les graces qui ſont perſonnelles animent encore plus vivement l'émulation; le François cherche ſans ceſſe les regards de ſon Maître; un mot de la bouche d'un Souverain adoré, eſt pour lui la plus chére, la plus honorable de toutes les récompenſes. Quel eſt le François digne d'eſtime, qui n'a pas éprouvé ce pouvoir enchanteur, lorſque ſes actions ou ſes ouvrages l'ont rendu digne de paroître aux yeux de ſon Souverain?

Combien de fois l'Académie des Sciences n'a-t-elle pas été honorée par les loüanges de ſon Protecteur? Qu'il eſt facile de diſcerner alors qu'il queſtionne chaque Académicien dans le genre qui lui eſt propre, & qu'il ne le queſtionne que pour lui procurer l'honneur d'une réponſe juſte & préciſe; mais toûjours prévûë par les connoiſſances & les lumiéres de ce même Protecteur: Queſtions toûjours honorables & flatteuſes de la part d'un Souverain, puiſqu'elles ſont la preuve de ſa confiance dans les lumiéres de celui qui doit lui répondre.

Avec quelle bonté, quel plaiſir toûjours nouveau ne voit-il pas ces hommes chéris & reſpectables à la Nation, & ſur-tout cet illuſtre Académicien que trois âges voyent préſider à l'empire de la République des Lettres, & les fils du Compatriote & du digne ſucceſſeur du grand Galilée. (5)

Soyez ſûrs, MESSIEURS, que dès ce jour les yeux de ce Monarque ſeront attachés ſur vous; les liens du ſang & ceux qui uniſſent toûjours les grandes ames, l'intéreſſent également aux ſuccès des deſſeins & des ouvrages de notre Bienfaiteur.

Ce même jour, le plus beau de notre vie, nous donne des droits ſacrés à la protection d'une auguſte Reine: Avec quelle bonté, quel plaiſir même, ne verra-t-elle pas les Sujets d'un Roi & d'un Pere, qui lui eſt ſi reſpectable & ſi cher, lorſqu'ils iront porter à ſes pieds & leurs reſpects & le tribut de leurs Ouvrages?

Que ces Ouvrages reſpirent donc toûjours l'amour du bien public & de la vertu. Rien ne peut échaper à ſon ame ſenſible & éclairée; rien n'eſt digne de lui plaire que ce qui porte le ſceau de la candeur & de la Religion! Quelle gloire! quel bonheur pour nous, MESSIEURS, d'oſer la contempler ſans crainte dans toute la

(5) Mr. de Fontenelle & Mrs. Caſſiny.

majesté qui environne le plus beau trône de l'Univers!

Près d'Elle, & fidéle imitateur de toutes ses vertus, nous admirerons ce Prince, digne des Héros que la Seine & la Vistule ont vû naître; ce Prince qui combattit à côté du Roi son Pere dans ce grand jour où nos ennemis mêmes frémirent du péril où s'exposoient des têtes si chéres; & frémirent une seconde fois en voyant les Bourbons se couronner des mêmes lauriers que les champs de Poitiers avoient vû perdre aux Valois.

Puissent nos Ouvrages lui paroître dignes de son estime! Il aime à l'accorder & à en donner des marques honorables & publiques. Mais quels efforts ne devons nous pas faire pour les mériter de sa justice? Ce Prince, amateur de toutes les Sciences, de tous les Arts, les connoît, les cultive avec un génie supérieur, & les protége en Maître. Doüé d'une intelligence rapide, forte & brillante, les traits les plus sublimes, les jugemens les plus précis, caractérisent tout ce qu'une modestie & une simplicité avoüées par les graces, s'efforcent en vain de cacher.

Tel est le sang auguste, MESSIEURS, qui régne aujourd'hui sur vous; tel est celui qui doit y regner un jour. Quelle Nation fut plus heureuse en Maîtres que la Lorraine? Quelle

Nation mérita mieux auſſi par ſon attachement & par ſes vertus de les poſſéder ?

Puiſſe l'Eternel, qui conduit & protége les deſſeins de celui dont nous célébrons les bienfaits, le laiſſer jouir longtems de leur réüſſite. De tous les biens dont il nous comble, aucun n'eſt auſſi doux, auſſi cher, auſſi utile pour nous, que de le voir, de l'entendre & de lui obéir. Que ce ne ſoit qu'après avoir vû les jours de Neſtor, qu'il remette l'héritage qu'il a ſans ceſſe cultivé & enrichi. Que ces vœux, ſi purs & ſi agréables à la Divinité, qu'une Auguſte Reine offre ſans ceſſe aux pieds des Autels, ne ſoient de long-tems troublés par les larmes. Que ſon ame, & ſi belle & ſi ſoumiſe aux décrets de la Providence, en reçoive conſtamment des faveurs.

Mais, MESSIEURS, banniſſons l'idée funeſte & éloignée du plus grand des malheurs. Jouïſſons avec nos tranſports ordinaires de la préſence de notre Bienfaiteur. Hâtons-nous de remplir l'objet de ſon inſtitution ; & que ce jour qui va devenir célébre dans les faſtes de la République des Lettres, ſoit le premier d'un travail qui peut lui plaire & nous illuſtrer.

DISCOURS

De M. l'Evêque de Troyes, prononcé dans la même Séance.

MESSIEURS,

L'EMPLOI dont je commence à m'acquitter aujourd'hui, m'eſt auſſi nouveau qu'il m'eſt honorable. Appellé à cette Cour pour y exercer le miniſtére le plus ſaint, pouvois-je m'attendre à paſſer du Sanctuaire de la Religion dans le Temple des Arts? Pouvois-je croire qu'une voix conſacrée juſqu'ici à expoſer les vérités qui inſtruiſent, dût-être un jour appliquée à vous développer celles qui plaiſent; & qu'après n'avoir occupé l'attention que d'un Auditoire Chrétien, je fuſſe deſtiné à mettre encore à l'épreuve celle d'une aſſemblée purement Académique.

Mais le Grand Roi qui m'avoit confié le ſoin de prêcher aux Peuples qu'il gouverne la Morale Evangélique, déſire que je parle aux Sçavans qu'il raſſemble, des devoirs Littéraires; & il veut, qu'après avoir fini une miſſion, dont ſes exemples abrégeront toujours le travail, je paroiſſe à un établiſſement dont ſes bienfaits aſſurent la durée.

Le ſpectacle que nous formons aujourd'hui, vous le ſçavez, MESSIEURS, doit ſa naiſſance au projet d'un Prince digne de voir ſe réünir pour ſon éloge tous les talens que ſa libéralité diviſe. Inſtruit par lui-même, & plus capable que tout autre d'en juger ; inſtruit, dis-je, de la politeſſe, du génie, du goût & de l'élégance qui régne dans les Ouvrages ſortis de cette Province, il s'eſt perſuadé, avec raiſon, qu'il donneroit à vos travaux un nouveau luſtre & un nouveau dégré de force, en les couronnant par ſes dons, & en réüniſſant, ſous un même point de vûë, tout ce qu'il y a de plus propre à cultiver en même tems & l'eſprit & les mœurs de ſes Sujets. Quel honneur pour moi, MESSIEURS, de me trouver, quoiqu'étranger, un des dépoſitaires de vos intérêts & de votre gloire ! Mais, permettez-moi de le dire, quelque flatté que je ſois de la place que j'occupe ici, je renoncerois volontiers à la qualité de Juge, ſi j'avois celles qu'il faut pour être votre concurrent, & il me ſeroit bien plus glorieux d'occuper une place parmi vous, que de contribuer à marquer celle que vous devez occuper parmi les autres.

Ma gloire cependant dans ce moment, eſt d'entrer dans le plan des projets que le Roi vient de former, pour l'honneur & l'utilité

d'une Province qui lui eſt chere à bien des titres : Mais ſa gloire à lui-même eſt, qu'après avoir été le modéle à propoſer dans les Chaires de la Religion, il ſoit encore celui dont les Lettres ſe glorifient : Roi Chrétien, Roi Citoyen, Roi Sçavant, chacun de ces titres ſuffiroit pour rendre un Roi recommandable à la poſtérité ; & la poſtérité ne connoîtra pas encore ſous tous ces titres, tout le Roi qui fait votre bonheur.

Pour répondre aux vûës qu'il s'eſt propoſées d'établir dans les Arts le régne du goût, auſſi ſolidement que ſon propre régne l'eſt dans tous les cœurs, j'ai cru qu'il convenoit de faire quelques réflexions ſur la nature & la néceſſité du bon goût. J'en indiquerai les loix, j'en marquerai les avantages ; il vous eſt réſervé, MESSIEURS, d'en donner les exemples.

Qu'eſt-ce que le goût ? Une qualité qu'un génie médiocre regarde comme la ſienne, qu'un eſprit critique croit n'être celle de perſonne, dont tout le monde parle, que peu d'hommes connoiſſent, & qui, à force d'être définie, eſt devenuë peut-être indéfiniſſable.

Un Auteur moderne nous dira que le goût n'eſt qu'*une imitation de la belle nature* ; & à ce prétendu axiome, que l'on met au nombre des

des oracles, mais dont il n'a que l'obſcurité, ſeront rappellés tous les Arts comme à leur principe ; cependant n'eſt-ce pas l'objet & l'exercice du goût que l'Auteur nous définit, plutôt que le goût lui-même ? Le goût eſt régle, & l'imitation eſt étude.

Un autre le fera conſiſter dans une proportion exacte de toutes les parties entre elles-mêmes, & avec le tout qui réſulte de leur aſſemblage. C'eſt bien là l'effet du goût, ce n'en eſt pas la nature ; j'y vois ce qu'il produit, je n'y découvre pas ce qu'il eſt. Tâchons de le faire connoître, ſans entreprendre de le définir.

Ne pourroit-on pas dire, MESSIEURS, que le goût eſt pour les Lettres, ce qu'eſt la Loi pour les mœurs ? Le principe du bon, le modéle pour le repréſenter, & la régle pour en juger.

La Loi ne change point pour nous, mais nous changeons pour elle, & ce que nous lui ſuppoſons d'inégalité, n'eſt que dans nos mœurs qu'elle ne peut fixer : Le goût eſt toujours le même ; les variations que nous lui attribuons ſont dans les eſprits ; & il ne peut être méconnu que quand nous le rendons méconnoiſſable. On ſe fait de mauvaiſes loix par de fauſſes interprétations de la véritable ; on ſe fait un faux goût par une mauvaiſe imitation du

vrai. La Loi ne ſe laiſſe pas violer impunément, elle pourſuit les infracteurs qui la négligent, ou qui la dèshonorent, & la ſainteté des devoirs qu'elle enſeigne préſentée au coupable, eſt la premiére vengeance qu'elle tire de ſes revoltes : Le goût ſe vange à ſon tour de ceux qui le mépriſent ou qui l'altérent ; ſes principes ne peuvent être ignorés, lors même que ſes préceptes ſont négligés ; & la premiére peine dont il punit cette négligence, eſt dans la comparaiſon d'un ouvrage fait ſans ſon aveu, avec ceux des modéles ſur leſquels il devoit être compoſé, tels que pourroient être ceux que vous venez d'entendre.

Conſidérons à préſent le goût dans les hommes. Ce terme ne préſente à mon eſprit qu'une facilité à voir d'un coup d'œil, & à ſaiſir dans l'inſtant le point de beauté propre à chaque ſujet que l'on traite : Mais qu'eſt-ce que beauté dans les ouvrages? force & vivacité du génie, liaiſon exacte de toutes les parties, rapport immédiat des unes avec les autres, juſteſſe dans ces rapports & même dans les contraſtes, degré de nuance, ton de couleurs, aſſortiment & aſſemblage de tout ce qui enléve d'abord le ſuffrage & fixe l'admiration. Par exemple, dans les penſées, rien de beau ſans le noble & le vrai ; le faux & le rampant doivent en être bannis. Dans les ſentimens, rien

de beau ſans l'élévation & le touchant; le décent & le pathétique font leur mérite. Dans les expreſſions, rien de beau ſans le naturel & le gracieux; l'obſcur & l'affecté ſont leur défauts eſſentiels; la hardieſſe, mais ſans écarts dans les idées; les ornemens, mais ſans parure dans le ſtile; la variété, mais ſans bigarure dans les tours; une richeſſe, mais ſobre & ſans faſte; une ſageſſe, mais égayée ſans indiſcrétion; une abondance, mais meſurée ſans profuſion; une facilité qui ne ſoit point négligence; une fineſſe qui ne ſoit point affectation; une méthode qui ſoit ſans contrainte; l'art enfin, mais déguiſé, qui ſemble n'avoir étudié tout, que pour tout dire ſans étude, & ne travailler que pour diſſimuler les efforts du travail. Telles ſont, ſi je ne me trompe, MESSIEURS, les qualités avantageuſes qui nous ſaiſiſſent d'abord dans les ouvrages d'eſprit.

Le goût, conſidéré dans le cœur, ne ſe définit pas, parce qu'il eſt ſentiment; il ne s'acquiert pas, parce qu'il eſt qualité; la nature le donne. Regardé comme faculté d'eſprit & promptitude à bien juger, il ſe forme par la lecture, il s'épure par les comparaiſons; les réflexions l'aſſurent, les exemples l'étendent & l'imitation l'affermit. Sentiment du vrai, droiture de raiſon, ce ſont ſes principes: Juſteſſe de penſées, netteté d'expreſſions, ce ſont

ſes régles ; ſoupleſſe d'un eſprit qui ſçait obéir à la loi des bienſéances ; ſageſſe de détail qui ſçait adopter le néceſſaire & retrancher le ſuperflu ; économie des régles qui préſident à l'ordonnance, ce ſont ſes qualités : Tableaux naturels, images animées, peintures juſtes, ſaillies méſurées ; à leur ſuite, ſaiſiſſement d'admiration, ſuffrages auſſi-tôt obtenus que demandés, eſprits à peine attaqués & ſubjugués, ce ſont ſes effets.

C'eſt-là, MESSIEURS, ce que j'appelle goût ; toute autre idée lui eſt étrangére, la mienne ne le rend pas encore tout entier, mais elle réveille à ce moment toutes celles que vous en avez connuës vous-mêmes.

Pour prouver la néceſſité du goût, j'oſe avancer ce paradoxe, que ſans lui, le génie le plus ſublime eſt ſouvent plus dangereux pour les Arts qu'il ne leur eſt utile. Naturellement hardi, il s'éléve au deſſus du vrai comme au deſſus du commun : Sa paſſion eſt le nouveau ; toujours avide de diſtinctions, il prend ſon vol ; ce qui eſt naturel aux autres, eſt étranger pour lui ; une région ſupérieure d'où il puiſſe dominer, voilà ſon centre. L'imagination, guide inſenſé lorſqu'elle n'eſt pas guidée elle-même, lui prête ſes aîles ; nouvel Icare, il va dans la région du feu, & tandis qu'il ſe livre à un nouvel eſſor dans

des Plages inconnuës, les nuës qu'il a percées ſe rejoignent, leur ombre le dérobe aux regards des mortels, & il ne leur eſt rendu que par ſa chûte. L'eſprit qui ne peut atteindre à la hauteur du génie, le laiſſe s'élever, ſe contente de marcher, mais ſa marche irréguliére ne le conduit point à ſon but ; un goût frivole s'empare de lui ; il tourne ſans ceſſe dans le tourbillon de la mode ; c'eſt un papillon qui cherche une lueur favorable pour faire briller les couleurs dont ſes aîles ſont nuancées ; là ſe borne ſon ambition : Il plaît aux Lecteurs légers, comme le papillon aux enfans ; ſon éclat dure autant que la lueur autour de laquelle il voltige ; l'aîle ſe deſſéche, ſe brûle enſuite, & l'inſecte rampe.

C'eſt à vous, MESSIEURS, que j'en appelle ; ce portrait n'eſt que trop véritable, même dans la Littérature, & l'image n'eſt que d'après des modéles. En effet, parcourez les Ouvrages divers dont le déluge inonde, aujourd'hui plus que jamais, la République des Lettres. Un titre ſingulier, des avantures imaginées, un ſtile marqueté, une ſentence hardie, un tour de penſées bizarres, un aſſemblage d'expreſſions colorées, un jargon obſcur & précieux ; diſons tout, une barbarie de langage ornée & parée de faux brillans & de clinquans, où le vernis eſt ſubſtitué à la pein-

ture, la découpure au tableau, & au ſérieux du bon ſens, le frivole de l'affectation : N'eſt-ce pas là le fonds, ou du moins le courant de la Littérature moderne ? Que fait le goût ? Il ſoutient le génie dans ſon eſſor & le rappelle de ſes écarts, lui marque ſa route dans les airs & lui preſcrit ſes bornes ; ne l'affranchit du commerce des hommes, que pour l'aſſocier à celui des Dieux ; lui permet de s'élever quand il peut, l'oblige à marcher quand il le doit ; & en lui laiſſant toute la liberté que l'imagination déſire, le retient dans les limites que la raiſon a marquées. Il ouvre toutes les routes du labyrinthe, dans lequel l'eſprit frivole s'égare ; lui laiſſe la fineſſe du langage, mais en bannit l'obſcurité ; retranche la parure qui eſt étrangére, pour ne laiſſer que l'ornement qui eſt propre ; admet les graces, mais veut que les vertus les reconnoiſſent, que les Muſes les conduiſent, & ne ſouffre pas qu'un amour aveugle les égare ; à l'étincelle, enfin, qui ne répand qu'une lueur aſſez ſemblable à la nuit, le goût ſubſtituë le flambeau qui produit la lumiére & enfante ou remplace le jour.

C'eſt par lui, c'eſt par ce goût ſage & hardi que furent inſpirés ces génies puiſſans, qui, dans un ſiécle aſſez peu éloigné du nôtre, rallumérent dans le Temple des Arts ce feu ſa-

ré que la molleſſe avoit laiſſé éteindre, diſſipérent les ténébres dont l'ignorance avoit couvert tout le Parnaſſe, rappellérent l'antiquité, plus défigurée encore par le pinceau de la nouveauté que par ſes propres rides, ouvrirent à des Lecteurs, curieux d'apprendre, les tréſors Littéraires que les ſiécles nous ont conſervés comme l'héritage des eſprits, & nous montérent enfin à ce dégré d'intelligence qui a fixé les Lettres parmi nous. Juſques-là les Muſes errantes avoient en vain cherché un azile; elles avoient franchi quelques montagnes, parcouru quelques Provinces, éclairé quelques Nations; le hazard ou la curioſité leur ménagérent de tems en tems des Protecteurs aſſez zélés pour les défendre; mais il étoit réſervé au goût de leur ſuſciter des connoiſſeurs intelligens, capables de les accréditer en les cultivant, de profiter de leurs richeſſes & de leur en donner, de ſe pénétrer de leurs préceptes & de les tranſmettre aux autres.

C'eſt de ces Reſtaurateurs des Sciences, que nous avons reçu ce goût ſage & heureux qui les maintient encore, malgré la conſpiration des préjugés: Puiſſions-nous ſentir toujours le prix d'un tel avantage, & nous conſerver la poſſeſſion glorieuſe où nous ſommes depuis ſi long-tems, de ſervir dans ce genre, com-

me dans preſque tous les autres, de modéles aux autres Peuples.

Nous avons vu la Cour du dernier & du plus grand de nos Rois, devenuë le ſanctuaire des Lettres comme celui de la Majeſté ; tous les talens ſe reünir avec les vertus autour du même Trône, & le régne d'un ſeul Prince, être celui de tous les Arts. L'Auguſte de la France l'emportoit ſur celui de Rome par l'héroïſme de ſa valeur, la grandeur de ſon ame & l'étenduë de ſes bienfaits; la France ne vit plus rien dans Rome qui put exciter ſa jalouſie ; le nombre des grands hommes qui ſe ſignalerent dans tous les genres, paſſera ſeul pour un prodige; nous n'y penſons qu'avec une ſorte de reſpect, qui eſt l'hommage que nous rendons aux talens, ou plutôt au goût qui préſidoit à leurs travaux, & qui de leurs amuſemens-mêmes nous a fait des modéles. Les ſuivre eſt encore la gloire de notre ſiécle, les atteindre ſera le déſeſpoir des ſiécles ſuivans.

C'eſt par la célébrité des Tribunaux Littéraires, que s'opérérent tant de prodiges. Là des génies raſſemblés ſous les loix d'une ſociété également ſçavante & polie, ſe partagent entre eux tous les objets de la Littérature. Là des hommes ſortis de l'ordre commun, apportent tour à tour les fleurs de leur loiſir & les fruits de leur travail. Là enrichis du tribut

de

de toutes les Sciences, ils en répandent avec profusion les trésors sur un Public avide & connoisseur, qui, à son tour, les multiplie par l'usage même qu'il en fait.

Avantage précieux, dont cette Province va bien-tôt recueillir les fruits. Heureuse Province! Quelle foule de génies ne vois-je pas déja naître sous tes yeux? Quelles vives lumiéres préparées dans ces assemblées, vont se réfléchir sur les Villes! Terre fertile en talens, tu te plaignois de ce que le défaut d'occasion pour les cultiver ou les produire, rendoit ta fécondité inutile! Que la reconnoissance grave à jamais dans tes fastes, ce jour mémorable, où un Grand Roi, aussi zélé pour ta gloire, que tu l'es toi-même pour son service, éléve aux Arts un monument qui les fixera désormais dans ton sein. Puisse-t-il, ce monument, toujours présent à tes yeux, rappeller sans cesse le souvenir de la main qui l'a établi, & donner au bon goût sur tous les esprits, un empire aussi durable que le sera sur tous les cœurs celui de la reconoissance pour un Prince, dont le plaisir est de faire des heureux, & qui ne se croit heureux lui-même que par le plaisir d'en faire.

ÉPITRE AU ROI.

Préſentée par le R. P. LESLIE.

QUoi ! Grand Prince, l'ardeur de faire des heureux,
S'accroit avec tes dons, en ton cœur généreux !
A peine un bien eſt fait, qu'il cherche un bien à faire ;
Des grands Rois, des Héros, tel eſt le caractére ;
Leur ame, rayon pur de la Divinité,
Dans ſes vaſtes projets en a l'immenſité.
Tel jadis Alexandre, aux rives de l'aurore,
Cherchoit vainqueur de tout, un monde à vaincre encore.
Les Peuples éclairés, les vices combatus,
Et le zéle en triomphe amenant les vertus ;
L'Orphelin conſolé, l'oiſiveté proſcrite,
Les Pauvres ſecourus, & la Jeuneſſe inſtruite ;
La chicane contrainte à reſpecter la Loi ;
Tous ces bienfaits divers, immortels comme toi,
Ont prouvé ta grande ame, & n'ont pu lui ſuffire.
Les talens excités ſont l'honneur d'un Empire ;
Dignes de t'occuper, ils fixent tes regards ;
Voici le jour enfin du Génie & de Arts.
Peuple heureux dans tes murs, voi s'élever leur Temple ; (1)
Là puiſant à la fois le précepte & l'exemple,
Voi des Lettres, des Arts, tous les Héros fameux,
Des tréſors de l'eſprit enrichir nos Neveux.
De ces Arts qu'il poſſéde, un grand Roi ſur nos rives,
Ouvrant en ce beau jour les brillantes Archives,

(1) Bibliothéque publique, fondée par le Roi, dans une Salle du Palais Ducal de Nancy, avec un revenu de 3000. livres à perpétuité, pour l'entretenir & l'augmenter

Unit, digne rival d'Auguſte & de Titus, (2)
Le goût pour les talens, & le goût des vertus.
Le ſejour reſpecté des Dieux de la Patrie,
Qu'honora ſi long tems leur préſence chérie,
En Temple des neuf Sœurs ſe tranforme à ſa voix;
Où régnoient des Héros, les Arts donnent des loix.
Près des Auteurs fameux de la Gréce & de Rome,
Là je vois ſe placer tout ſage, tout grand homme,
Dont l'exacte recherche & les regards perçans
Ont ſondé la nature & dévoilé les tems.
Douce Société, ſeule exempte de brigues,
De fauſſeté, d'ennui, de contrainte & d'intrigues;
D'où le cœur ſort plus droit, l'eſprit plus éclairé;
Où de guides inſtruits, d'amis sûrs entouré,
Le vrai ſage avec eux ſe forme à l'Art ſuprême
De trouver ſon bonheur, ſa fortune en lui-méme.
De cet azile heureux des purs & vrais plaiſirs,
Il voit errer la foule en proye aux vains déſirs,
Du trouble à la langueur, des ennuis à l'ivreſſe,
Toujours loin du vrai bien, qu'elle pourſuit ſans ceſſe.
Aſtres brillans des Arts, à nos yeux éblouis,
Ramenez les beaux jours d'Auguſte & de LOUIS.
De ce foyer commun, vrai centre de lumiére,
Rayons purs, éclairés la Nation entiére.
De Maîtres adorés, ô vous, dans tous les tems,
Moins les Sujets craintifs, que les tendres enfans,
LORRAINS, à qui le Ciel, pour prix de votre zéle,
Les rend tous dans un Roi, formé ſur leur modéle;
Peuple, ami des Autels, des Vertus & des Arts,
Vers la gloire à ſa voix, élevés vos regards.
Les prix vous ſont offerts; on léve la barriére; (3)

(2) Auguſte fonda ſur le Mont Palatin une Bibliothéque publique dans l'enceinte de ſon Palais, & la donna à une Société de Sçavans pour leurs aſſemblées.

(3) Deux Prix de 500. livres chacun, pour être diſtribués par les Cenſeurs fondés par le Roi, à ceux de ſes Sujets qui ſe ſeront exercés avec le plus de ſuccès ſur quelque Science ou Art, à leur choix.

Pleins d'une noble ardeur, volés dans la cartiére ;
Portant au ſein des Arts, à l'envi le flambeau,
Saiſiſſez, en tout genre, & l'utile & le beau.
Dans ſes faſtes, quel Peuple en eut plus de modéles ?
J'y vois des Phidias, des Varrons, des Appelles.
La plume, le compas, le pinceau, le burin,
Ont brillé tour à tour dans votre heureuſe main :
Riche encore de vos biens, la France vous envie
Le ciſeau des ADAM, les chatmes de CE'NIE.
De vos travaux déja, les Arbitres ſçavans,
Modéles tout enſemble & Juges des talens,
Les lauriers à la main attendent vos Ouvrages.
Balançant leur critique, honorant leurs ſuffrages,
Puiſſent, heureux Vainqueurs, vos efforts, vos ſuccès,
Payer de votre Roi, les ſoins & les bienfaits.

DISCOURS

Prononcé à la Séance, tenuë à Lunéville devant le Roi, le 11e. *Mars* 1751.

Par le R. P. DE MENOUX.

PARMI tant de Rois, dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire, on eſt étonné d'en voir ſi peu qui ayent eu à cœur de faire fleurir les Sciences; l'étonnement ceſſe, dès que l'on examine de près la plupart de ceux qui ont régné. Il étoit de leur intérêt de laiſſer les Peuples dans l'ignorance, & d'impoſer ſilence aux Sçavans. Mais le Trône eſt-il occupé par un Sage? le Sceptre eſt-il entre les mains d'un bon Roi? il importe alors d'éclairer les eſprits, d'encourager les talens, de perfectionner les beaux Arts, de faire parler la Poëſie & l'éloquence. Les Muſes appellées au ſpectacle d'un régne fécond en grands événemens, forment un concert qui rétentit dans la poſtérité, & que tous les âges ſe tranſmettent, comme les échos ſe renvoyent les applaudiſſemens d'une multitude de ſpectateurs charmés & ſatisfaits.

Le Monarque qui nous gouverne, ne ſera

pas ſans doute le ſeul exemple que l'hiſtoire citera d'un Prince qui ait aimé les Sciences ; mais il ſera aſſurément un de ceux à qui elle donnera une place des plus diſtinguées parmi les Rois qui ont protégé les Sçavans, & qui en les protégeant n'ont ni appréhendé leurs regards, ni recherché leurs éloges. S'il forme un établiſſement qui leur ſoit favorable, c'eſt une ſuite de ſes heureux penchans, c'eſt l'effet de ſon amour pour le bien public, c'eſt l'eſſor d'une ame élevée, qui n'a en vuë que le bonheur des hommes & l'honneur de l'humanité.

L'Edit du 28. Décembre en eſt une preuve autentique ; il ſera une époque à jamais mémorable dans les faſtes de la Lorraine ; cet Acte émané du Souverain, eſt l'ouvrage de ſon eſprit & de ſon cœur. Mais quel en eſt, MESSIEURS, le véritable objet ? Eſt-ce ſimplement une Bibliothéque ouverte à la curioſité du public ? Eſt-ce ſimplement une fondation de Prix, pour les talens privilégiés ? N'eſt-ce qu'un Tribunal Littéraire, compoſé de Juges deſtinés à apprétier le mérite des ouvrages, & à décerner les palmes aux Concurrens ? Eſt-ce une Societé d'hommes choiſis pour être les Arbitres & les modéles du bon goût ? Eſt-ce enfin, une Académie ſagement établie, pour préſerver la Nation des uſurpations de l'ignorance & de l'erreur ?

C'eſt tout cela ; c'eſt plus que tout cela : Je m'explique. Pardonnez, MESSIEURS, ſi j'oſe retoucher encore un ſujet qui a été ſi heureuſement traité parmi vous. En reliſant les principaux articles de l'Edit important qui nous raſſemble, quelques réflexions ſe ſont préſentées à mon eſprit ; pendant le peu de tems que vous m'avez donné, je n'ai eu que le loiſir de les jetter rapidement ſur le papier. Je les ſoumets à vos lumiéres. Vous conſulter eſt un des plus précieux avantages que me procure l'honneur de vous être Aſſocié. Plus intéreſſé que tout autre à m'en prévaloir, je ſerai toujours extrêmement attentif à en profiter.

(1) L'établiſſement d'une Bibliothéque publique, a, dans l'ordre de la Littérature, une utilité qui me frappe : Je ne puis, MESSIEURS, vous rendre bien mon idée, que par une comparaiſon qui vous ſurprendra peut-être par ſa ſingularité.

En conſidérant tous les divers préparatifs qui ſe font par ordre du Roi, notre Fondateur, dans ſon Château Ducal de Nancy, il m'a ſemblé voir ce qui ſe paſſe ſur les côtes Maritimes, quand il eſt queſtion d'y conſtruire

(1) La Bibliothéque fondée à Nancy par le Roi de Pologne, eſt ouverte à tout le monde, depuis huit heures du matin juſqu'à onze, & depuis trois heures juſqu'à ſix heures du ſoir.

un nouveau Port de Mer. Dans le deſſein d'augmenter le nombre & les richeſſes des Commerçans, on éléve des barriéres contre l'impétuoſité des flots & le ravage des tempêtes; on prépare une retraite sûre aux Vaiſſeaux de la Nation; on permet un accès facile à ceux de l'Etranger; on offre des récompenſes à l'induſtrie; on accorde des avantages conſidérables aux entrepriſes des Navigateurs; on prodigue les priviléges aux ſociétés naiſſantes, qui s'engagent à entretenir de leurs fonds les differentes branches du Commerce, & à contribuer de leurs ſoins à le rendre floriſſant; chacun s'applique; chacun ſe met à l'ouvrage; on s'embarque, & ſi une étoile propice dirige heureuſement votre courſe, ſi un vent favorable pouſſe votre Navire au terme déſiré, quelle joie au retour d'une pénible Navigation! Bien-tôt tous les tréſors de la Terre ſont étalés ſur le rivage fortuné, où l'on vient de leur ouvrir un azile.

Voilà à mon ſens l'image, ou ſi vous voulez l'emblême d'une Bibliothéque publique. C'eſt une digue qu'on oppoſe d'abord aux efforts & au progrès de l'ignorance: C'eſt une retraite tranquille qu'on aſſure aux Sçavans, & qu'on ouvre à ceux qui veulent le devenir; c'eſt un azile à l'abri des orages, où toutes les richeſſes du monde Littéraire s'accumulent

avec ſoin, s'arrangent avec ordre, ſe dépoſent avec ſûreté. Les Auteurs de toute Nation, de toute langue peuvent y aborder; tous les ſiécles y apportent le tribut de leurs ingénieuſes productions; le Citoyen avide d'un gain flateur, s'y rend avec empreſſement pour y chercher une fortune qui l'enrichit ſans appauvrir perſonne; on vient y échanger des erreurs contre des vérités, de vains préjugés contre de vrais principes, de frivoles conjectures contre de ſolides raiſonnemens, des ſiſtêmes arbitraires & mal aſſortis contre des découvertes conſtatées par des faits, & juſtifiées par des expériences; on vient, en un mot, y négocier ſans riſque, & s'y ménager inſenſiblement un profit certain, celui de bien penſer & d'être vertueux.

De quelle utilité ne fut pas aux Romains la célébre Bibliothéque de Lucullus? Ce grand homme après avoir cédé trop facilement peut-être, pour le bonheur de la République, le commandement des Légions, conſacra le reſte de ſes jours aux douceurs ſéduiſantes d'un loiſir utile. Il fit ériger à grands frais un vaſte édifice, dans l'enceinte de ſon Palais; il entoura ce nouveau Lycée de promenades publiques; il l'enrichit des dépoüilles Littéraires de la Gréce & de l'Italie; il en permit l'entrée à tous les Sçavans; les Romains venoient

y converſer avec les Grecs, que divers motifs attiroient dans la Capitale du monde; Lucullus prenoit part à leurs doctes entretiens; l'équerre ou le compas, la plume ou le crayon à la main, il interrogeoit, il écoutoit, il diſputoit, il calculoit, il méſuroit, il peignoit, il compoſoit; tous les objets de l'éruditon de ſon ſiécle lui étoient familiers: Héros & Sçavant tout à la fois, on ne ſçavoit lequel de ces deux titres il méritoit le mieux: Rome lui fut redevable du ſuccès de ſes meilleurs Ecrivains. Je ne fais point ici d'application; mais ſuivant toujours ma comparaiſon, je ne crains pas de me trop avancer, en diſant, que du ſein d'une Bibliothéqne (quand elle eſt confiée à de bonnes mains) ſortent à grands flots des ſources pures, qui portent l'abondance & les lumiéres du bout d'une contrée à l'autre; les richeſſes qui en découlent circulent avec une rapidité qui efface bien-tôt juſqu'aux traces de l'oiſiveté & de l'ignorance. Puiſſions-nous, MESSIEURS, dans quelques années, voir cet augure ſe vérifier parmi nous! Puiſſe le nouvel établiſſement qui excite notre admiration, & qui mérite notre reconnoiſſance, ne nous laiſſer plus envier un jour aux autres Nations, une prééminence que nous nous ferons gloire de leur diſputer, & qu'elles nous diſputeront peut-être à leur tour.

Si je l'eſpére, MESSIEURS, de vos Compatriotes, c'eſt parceque je ſens ce que peuvent ſur des ames bien nées des palmes (2) diſtribuées par la main généreuſe d'un Maître chéri ; ces récompenſes émanées du Trône, c'eſt-à-dire, de la ſource de la gloire, ne donneront pas le génie, mais elles le feront éclorre. Ce ſecours puiſſant manquoit à la Lorraine. Elle avoit produit dans tous les tems, & dans tous les genres, des hommes de mérite ; il ne falloit que lui ménager les occaſions de mettre en œuvre les talens, & les moyens de les produire au grand jour. Les tems en ſont venus : Sous le régne heureux d'un nouveau Titus, des Prix, revêtus de tout l'appareil qui peut les faire ambitionner, vont déſormais exciter une émulation générale, & produiront chaque année des efforts toujours utiles, quand même ils ne ſeroient pas toujours couronnés. La belle Littérature, l'érudition ſacrée & prophane, toutes les Sciences, tous les Arts, vont être cultivés, les bons modéles étudiés, le ſçavoir acheté aux dépens du ſommeil, des jeux & des plaiſirs.

Permettez-moi, MESSIEURS, de vous faire ici une queſtion. Si la Gréce a enfanté

(2) Sa Majeſté Polonoiſe a fondé deux Prix de la valeur de douze cent livres, l'un de ſix cent pour les Sciences, & l'autre de ſix cent pour les Arts.

tant de Génies ſublimes, dont les ouvrages immortels ont fait l'admiration de tous les ſiécles; à quoi penſez-vous qu'il faille l'attribuer? Seroit-ce à la beauté du Pays, à la chaleur du climat, à la pureté de l'air, à la fécondité du terroir, au hazard des circonſtances? N'eſt-ce pas plutôt, n'eſt-ce pas uniquement au zéle avec lequel les Grecs accueillirent autrefois tous les Sçavans? Jamais peuple ne priſa davantage les talens & le génie, & ne les couronna avec plus de pompe & de plaiſir. Oüi, MESSIEURS, toute Nation, qui aura pour les Arts & les Sciences une pareille eſtime, eſt sûre de voir renaître dans ſon ſein un pareil nombre de grands hommes. Ce n'eſt point ici un paradoxe hazardé ſur des conjectures, c'eſt une vérité atteſtée par l'expérience. Pour en être convaincu, il ne faut que réflechir ſur ces différens états de la Gréce, dans des tems différens; elle n'a été ſupérieure à toutes les autres Nations, par ſes productions ſçavantes, que parce qu'elle les eſtimoit davantage, qu'elle les payoit plus cher, qu'elle y attachoit plus de gloire. La preuve que cette contrée n'étoit pas d'ailleurs plus riche de ſon fonds, ni plus fertile qu'une autre, ſe tire évidemment de l'affreuſe ſtérilité où elle fut bientôt réduite, depuis le mépris que ſes conquérans lui inſpirerent pour les Sciences; à peine eut-elle per-

du le goût des Arts, qu'elle retomba dans la barbarie.

Conſidérez, MESSIEURS, la ſituation préſente de ces Régions, ſi fameuſes autrefois, de la Turquie, de l'Arabie, de l'Egypte, de la Perſe; traverſés le vaſte Empire du Mogol; parcourés toute l'Affrique, y trouverez-vous parmi cette foule de Muſulmans & d'Idolâtres, quelques Sociétés Littéraires, quelques Académies ſçavantes? Non, MESSIEURS, vous n'y verrez ni érudition, ni Littérature, ni goût; il n'y a aſſurément ni prix, ni Cenſeurs; l'Imprimerie n'y eſt pas ſeulement autoriſée. Je n'en ſuis pas ſurpris; par tout où le gouvernement eſt arbitraire & deſpotique, on laiſſe les Peuples dans leur ignorance & leur ſuperſtition. Par une raiſon toute contraire, par tout où eſt en vigueur un gouvernement ſage, juſte, éclairé, on y voit les Sciences en honneur, les Arts en recommandation, l'émulation y eſt excitée, les talens y ſont récompenſés, tout travail utile y a ſon ſalaire; delà les Campagnes cultivées, les Villes commerçantes; delà la douceur des mœurs, la politeſſe des maniéres, l'habileté des Artiſtes, l'induſtrie des Citoyens, la félicité des Peuples, la gloire du Monarque, l'illuſtration, la puiſſance, l'inébranlable ſtabilité des Monarchies.

Voyez le régne de LOUIS le Grand; ſon

Succeſſeur nous en retrace les merveilles. Déja ſous ſes loix, la France n'a plus d'ennemis, elle n'a plus rien à redouter de ſes envieux ; toujours floriſſante & tranquile, ſoit lorſqu'elle fut armée par la juſtice, ſoit lorſqu'elle fut déſarmée par la modération ; au dehors, LOUIS fait reſpecter ſa puiſſance, au dedans, il fait aimer ſa domination ; cher à l'Egliſe, dont il eſt le Protecteur ; cher à l'Europe, dont il eſt l'Arbitre ; aux pieds de ſon Trône les Nations ſont venuës avec confiance dépoſer leurs intérêts. Il pouvoit leur faire la loi en Conquérant, il a mieux aimé la leur propoſer en Pacificateur. Sujets, Alliés, Ennemis, tous admirent l'élévation de ſon ame, vantent la candeur de ſes procédés, applaudiſſent à la généroſité de ſon déſintéreſſement ; chaque jour, il ajoûte quelque nouveau luſtre à ſon régne, & quelques nouveaux avantages à ſes Etats. Il vient de mettre le Guerrier à portée de s'annoblir lui-même par ſes actions & pour le préparer aux grandes actions, il fonde une Ecole Militaire, où ſe formeront des Citoyens zélés pour la Patrie, d'habiles Généraux pour les Armées, des hommes de Guerre, des hommes d'Etat, des Héros, des Succeſſeurs aux Colbert, aux Turenne, aux Belle-Iſle, aux d'Argenſon.

Sous les yeux de ce grand Roi, toutes les Académies fleuriſſent dans ſa Capitale; par ſes ordres elles ſe multiplient dans les Provinces; les ouvrages qui ſortent du ſein de la France, portant par-tout, avec le nom François, notre façon de penſer & notre langage, captivent les ſuffrages, & excitent l'émulation chez toutes les Nations policées; on croit voir luire ſur l'Empire des Lys les plus beaux jours d'Auguſte.

Oüi, MESSIEURS, c'eſt le ſiécle des lumiéres & du goût que celui où nous vivons; les eſprits ſont plus éclairés, le diſcernement eſt devenu plus exquis; cette heureuſe harmonie caractériſe aujourd'hui tous nos bons Livres. Qu'on ne m'objecte point les applaudiſſemens, donnés ſi ſouvent de nos jours, à tant d'écrits ſuperficiels & de frivoles diſcours, dans leſquels le brillant du langage l'emporte ſur la richeſſe de la compoſition; où des traits ſaillans, des ornemens affectés ſont ſubſtitués à la nobleſſe des penſées, & à la juſteſſe des expreſſions. C'eſt un abus contre lequel le public réclame ſans ceſſe; & ſi quelquefois il eſt ébloüi par ce qui l'amuſe, s'il ſe laiſſe ſurprendre pour quelques momens aux graces du ſtile & aux preſtiges de la nouveauté, ce préjugé dure peu, ce charme ceſſe, le nuage diſparoit; le vrai, le beau, le ſimple, le naturel,

le grand, le ſublime, ne tardent pas à reprendre tous leurs droits ſur nos ſuffrages: On déſaprouve bientôt ce qu'on avoit applaudi, & tôt ou tard enfin on revient en France, à ne reconnoître pour bons ouvrages que ceux qui ſont inſpirés par le génie, & perfectionnés par le goût. C'eſt auſſi, MESSIEURS, l'accord du génie & du goût, qui doit aſſurer la victoire aux Concurrens qui viendront ici la diſputer; n'importe quelles armes ils employent, quelle matiére ils traitent; les Sciences les plus relevées, les Arts les plus mécaniques, tout doit être ſoumis à la loi générale; un ouvrage ſçavant, tout rempli d'érudition, n'obtiendra pas les récompenſes deſtinées à quelque choſe de mieux encore, je veux dire, à l'art d'embellir le génie, & d'orner le ſçavoir, à moins que le défaut de goût ne ſoit compenſé par quelque nouvelle découverte, ou par une grande utilité.

Vous le voyez, MESSIEURS, je ne fais que développer les intentions de notre Auguſte Fondateur, & les obligations des Juges qu'il a établis. Ces Juges conformément à l'Edit, compoſeront ſous les yeux du Monarque, une eſpéce d'Aréopage; Thémis y ſiégera; on n'aura pas beſoin de ſon bandeau: dans le Sanctuaire des Sciences, la balance de la Juſtice eſt entre les mains de la vérité, tout

y eſt peſé aux yeux de l'évidence, & au poids du vrai mérite.

(3) La Cenſure, vous le ſçavez, MESSIEURS, fut autrefois dans Rome une des plus importantes charges de l'Etat; cette fiére République, qui s'étoit renduë ſi redoutable par ſa force, par ſa Police, par ſon exacte diſcipline, n'eût peut-être jamais dégénéré de ſa ſageſſe, de ſa puiſſance, ni de ſa gloire, ſi elle avoit toujours eû des Cenſeurs comme Caton; ſans affecter ſon auſtérité, ne pourrions-nous pas imiter ſon exactitude? Nos occupations ne ſeront pas les mêmes, je l'avouë, MESSIEURS; mais ſi nous en faiſons le paralelle, nous conviendrons que des fonctions différentes impoſent quelquefois les mêmes obligations; nous appercevrons du moins quel eſt l'honneur, quels ſont les devoirs attachés à nos Emplois; nous avons à remplir les intentions droites, & à acquitter la conſcience pure du Prince éclairé qui nous a choiſis: Le public attend de notre Miniſtére une grande application, un examen ſérieux, un jugement impartial, une équité inflexible; nous nous devons les uns aux autres des égards mutuels, & des ſecours réciproques; voilà ce que la

(3) Le Roi a fondé cinq Cenſeurs pour examiner les Ouvrages qui concourreront, & pour adjuger les Prix.

Lorraine exige de nous ; qu'exigeoit de plus l'ancienne Rome des Cenſeurs ?

Les mœurs étoient l'objet principal de leurs ſoins, les nôtres n'auront pour objet que les ouvrages d'eſprit. Les Cenſeurs Romains examinoient ſcrupuleuſement toutes les démarches des Citoyens, recherchoient ce qu'il pouvoit y avoir de défectueux dans leurs actions, proſcrivoient tout ce qui leur paroiſſoit contraire à l'eſprit des Loix. Les Cenſeurs Lorrains ſoumettront à leur examen les fruits du génie, obſerveront les beautés des compoſitions, retrancheront du nombre des bons ouvrages, ceux où les régles de la bienſéance, ou du bon goût ſeront violées. Les Cenſeurs de Rome ne cherchoient que les défauts dans la conduite ; ceux de Nancy ne chercheront que la perfection dans les ouvrages ; les premiers ne ſe montroient que précédés de la terreur, & armés d'une ſévérité effrayante ; les ſeconds ne paroîtront que les récompenſes à la main, & toujours diſpoſés à l'approbation ; chaque luſtre amenoit à Rome le dénombrement du Peuple, les Cenſeurs comptoient les Citoyens ; quelle joie pour eux de voir croître le nombre des bons Sujets, qui n'attendoient que les occaſions de ſervir la Patrie, & de ſoumettre l'Univers ! Chaque année raménera dans ces heureuſes Contrées la diſtri-

bution des Prix. Les Cenſeurs compteront les Concurrens, applaudiront aux ſuccès; quelle ſatisfaction pour eux, lorſqu'ils verront le nombre des Sçavans s'augmenter, & préparer à la Lorraine une poſtérité brillante, rivale des Peuples les plus exercés dans la carriére des Sciences!

(4) Parmi les Cenſeurs Royaux établis par l'Edit, ſeront admis dans la ſuite les Auteurs qui auront été pluſieurs fois couronnés. Il ſe formera ainſi une Société nombreuſe de Sçavans, réunis entre eux par les liens qui les attacheront au Souverain, dont ils éprouveront la protection & les bienfaits. Les Séances publiques en ſeront plus ſolemnelles, les Aſſemblées particuliéres deviendront toujours plus intéreſſantes; la diſcrétion, la politeſſe, la concorde, régneront dans la Compagnie, auſſi bien que l'érudition, l'éloquence & le bon goût; les points les plus critiques de la Littérature y ſeront diſcutés.

Le Partiſan de l'antiquité étalera les tréſors qu'il aura puiſés dans les Mines fécondes d'Athénes & de Rome.

Le Phyſicien apportera ſes nouvelles découvertes, en prouvera l'utilité, en enrichira l'hiſtoire de la nature.

(4) La Société Royale de Nancy eſt compoſée de quarante Académiciens, ſans compter les Aſſociés étrangers.

Le Géométre nous enſeignera, par la réſolution des problêmes, la maniére d'appliquer à des uſages utiles les Théorémes dont il aura démontré la vérité.

Le Poëte peindra tous les objets, animera tous ſes Tableaux, nous rendra le vice avec tous ſes traits odieux, la vertu avec tous ſes charmes; par la cadence de ſes Vers & l'harmonie de ſes chants, par le mêlange de ſes couleurs, & la diverſité de ſes images, par la hardieſſe de ſes penſées & l'énergie de ſes expreſſions, par le brillant de ſon imagination & le feu de ſon génie, il nous ouvrira toutes les routes qui conduiſent au naturel, au gracieux, à l'héroïque, au ſublime.

(5) L'Orateur ſacré, après avoir annoncé avec onction & dignité les Oracles de la Religion dans la Chaire, viendra nous apprendre dans les entretiens Académiques le ſecret de perſuader aux hommes, ce qu'il leur eſt utile de croire; il définira la nature & détaillera les préceptes du bon goût, ſon diſcours en ſera tout à la fois & la régle & l'exemple.

(6) Le Guerrier tout couvert des lauriers

(5) Voyez le Diſcours de M. Poncet de la Riviére, Evêque de Troyes, un des Membres de l'Académie; il venoit de prêcher l'Avent à la Cour de Lunéville, lorſqu'il fut reçu dans la Compagnie.

(6) Voyez le Diſcours de M. le Comte de Treſſan.

qu'il a cueïllis dans les champs de Mars, viendra encore ſe couronner de ceux que prodigue Minerve à ſes plus chers favoris; au récit des conquêtes qu'ont fait depuis un ſiécle dans la Republique des Lettres tous les Sçavans, ſes Confréres ou ſes Rivaux, il joindra ſes propres Commentaires, ſes obſervations judicieuſes, ſes doctes diſſertations; il empruntera le ſtile des graces pour nous étaler toutes les richeſſes des Muſes.

(7) Le Magiſtrat, digne de porter la parole au nom d'une Nation qu'il honore par ſon ſçavoir & ſes ſervices, montera l'éloquence ſur le ton du ſentiment, & fera parler à l'eſprit le langage du cœur.

(8) L'Hiſtorien, par l'enchaînement des faits, le choix des détails, la délicateſſe des tranſitions, le tour ingénieux des rèflexions, la beauté du ſtile, la vérité & la variété des portraits nous intéreſſera au ſort, aux événemens, au bonheur, à la gloire d'une Nation illuſtre, à qui la France doit tant, à qui la Lorraine doit tout.

(9) Ainſi nos voix toutes conſacrées à la

(7) Voyez le Diſcours de M. Thibault.

(9) Voyez le Diſcours de M. le Chevalier de Solignac, Auteur de l'Hiſtoire de Pologne.

(9) Voyez les Statuts de l'Académie, faits & réglés par le Roi de Pologne.

vérité, ſeront dans un accord parfait; rien n'en troublera le concert; la flatterie n'y mêlera pas ſes fadeurs; la jalouſie, ſes aigreurs; l'ambition, ſes hauteurs; l'impoliteſſe, ſes bruſqueries; la vanité, ſes caprices; la duplicité, ſes intrigues; le beau & l'utile ſeront les objets de toutes nos recherches, & la régle de nos ſuffrages. Le vrai ſeul aura des Partiſans; il n'en reſtera plus à l'erreur, ni aux préjugés; tout ce qui ſera démontré, ſera reçu; tout ce qui ſera certain, ſera cru; le douteux, éclairci; le faux, proſcrit; le défectueux, critiqué; tout ce qui ne ſera que brillant, ſera renvoyé à des Sociétés plus indulgentes. Surtout, & avant tout, MESSIEURS, la Foi & la Religion ſeront toujours reſpectées; il n'appartient qu'aux inſenſés d'en méconnoître les Oracles, & qu'aux pervers d'en décrier les maximes. Il a été un tems, où la mode avoit comme accrédité, parmi les Ecrivains d'un certain ordre, ces accens hardis de l'incrédulité, que des échos ſubalternes nous répètent encore pour s'arroger le titre faſtueux d'eſprit fort: Hommes foibles & aveugles, ils trahiſſent les intérêts de leur eſprit en dévoilant ceux de leur cœur; aujourd'hui une Philoſophie plus ſaine & plus éclairée, raméne naturellement toute ame raiſonnable à la connoiſſance du Créateur, & à la révélation d'un cul-

te, dont tout dans l'Univers prouve la ſageſſe & la néceſſité. La raiſon elle-même condamne l'obſtination de celui qui ne veut croire que ce qu'il peut comprendre ; & l'incrédule ſans régle dans ſes mœurs, ſans frein dans ſes paſſions, ſans reſſources dans ſes ſouffrances, ſans guide dans ſes incertitudes, erre à l'avanture au gré des opinions humaines, adopte & rejette ſucceſſivement des ſiſtêmes qui ſe détruiſent, & le confondent. Il ignore les douceurs de la paix, & le mérite d'une ſoumiſſion raiſonnable ; plaignons-le, cherchons à l'inſtruire, eſſayons de le perſuader, & ſi nous ne pouvons le conduire enfin au bonheur de croire, convainquons-le du moins pour ſon honneur, de la néceſſité de ſe taire. Oſeroit-il parler ? Le feroit-il impunément, ſous l'autorité du Prince qui nous gouverne ? La Religion eſt gravée dans ſon cœur ; puiſſe-t-elle ſe conſerver toujours pure dans ſes Etats ! Puiſſent toujours les exemples du Souverain, en inſpirer à ſes Sujets l'amour & la pratique ! C'eſt l'objet de tous ſes déſirs, ce doit être celui de tous nos vœux ; voilà le ſeul retour qu'il exige de nous ; il n'a pas beſoin de nos éloges ; il n'y a plus de mérite à être ſincére en le louant ; nous ne pouvons que répéter les ſuffrages publics. De toutes les parties de la Lorraine, s'eſt élevé un cri qui a rétenti dans

toute l'Europe, & que nos voix ne rendront jamais que foiblement; c'eſt le cri de l'indigence ſecouruë, de l'innocence protégée, de la Jeuneſſe inſtruite, de la chicane expirante, des Arts reſſuſcités; c'eſt le cri & les acclamations unanimes de la Patrie; c'eſt ſa joie, ſes tranſports, ſes ..... Je manque de termes.... Ah! bientôt les Lorrains en ſeront réduits à ne ſçavoir plus par quel ſentiment payer les bontés d'un Roi, dont l'Empire n'auroit point de bornes, ſi l'étenduë des Empires ſe méſuroit ſur l'étenduë du cœur des Souverains, & ſi les limites des Etats ſe reculoient au gré de l'eſtime, du reſpect, de l'amour & de la reconnoiſſance des Peuples.

MESSIEURS, un Prince Sçavant, un Roi bienfaiſant; on en a vu, on en voit; notre ſiécle en préſente; les Hiſtoires en font mention. Mais dans un Prince, Protecteur des Sciences, amateur des Arts, un Artiſte éclairé, un Auteur ingénieux! Mais dans un Monarque, un Héros, un Sage, un Philoſophe Chrétien! Mais dans un Roi, un Pere, un Citoyen; j'ai preſque dit, un Ami! L'a-t-on vû, le verra-t-on? Nous le voyons, MESSIEURS; puiſſions-nous le voir long-tems, & nos Neveux après nous!

DISCOURS

DISCOURS

Prononcé devant le Roi à la Séance du 26. Mars 1751. par M. D'HEGUERTY.

SAISI du profond reſpect que m'inſpire la préſence de SA MAJESTÉ; placé de ſon aveu dans cette Académie, aſſocié à des Confréres diſtingués par la naiſſance, les dignités, les talens: Quels efforts ne dois-je pas faire pour juſtifier un choix qui m'eſt ſi honorable; j'en ferai déſormais ma principale étude; votre exemple m'animera, MESSIEURS; je tâcherai de ſuivre les routes que vous avez commencé à me frayer: Aidé de vos lumiéres & de vos conſeils, j'entrerai avec confiance dans la carriére brillante que nous ouvre notre auguſte Fondateur.

Il a épuiſé (vous le ſçavez, MESSIEURS,) tout ce qu'un amour tendre pour ſes Peuples pouvoit dicter à un Roi qui en eſt le Pere plus que le Souverain: Tous les Ordres de l'Etat ſe reſſentent des biens dont il les a comblés; leur reconnoiſſance les publie, & la poſtérité la plus reculée en perpétuera le ſouvenir.

Me ſera-t-il permis, MESSIEURS, de vous faire une ſimple relation du voyage de l'Iſle.

de Bourbon, où j'ai eu l'honneur de commander pendant plusieurs années; peut-être ce récit amusera SA MAJESTÉ, peut-être les faits que je vais exposer occasionneront quelques Dissertations dont on pourra enrichir l'Histoire Naturelle ; c'est tout ce que je me propose.

La sincérité des anciens Voyageurs est un peu suspecte; le merveilleux dont ils rempliſſoient leurs Ouvrages, en a imposé pendant des siécles à la crédulité des Peuples; mais le nôtre plus éclairé, a dissipé l'erreur; la vérité a percé les nuages dont les fables l'obscurcissoient ; & le masque une fois tombé, la plûpart de ces Relations dépoüillées des ornemens étrangers & de la variété qui en faisoient le prix, ont eu le sort qu'elles méritoient; elles sont restées ensevelies dans l'oubli.

Amateur du vrai, parceque seul il peut plaire & être utile, je ne hasarderai rien que je n'aye vû, examiné & reconnu par moi-même.

L'Isle de Bourbon est située par les 20. dégrés 30. minutes de latitude Sud; la longitude n'en est pas encore bien déterminée, non-plus que celle de l'Isle de France; & il est surprenant que dans le grand nombre de Missionnaires qui y ont abordé dans le cours de leurs voyages de Maduré & de la Chine, que parmi

tant d'Aſtronomes, aucun n'y ait ſéjourné aſſez long-tems pour faire des obſervations exactes, & en fixer au juſte la poſition & les dégrés.

Cet avantage eſt réſervé au Miniſtre éclairé qui a le Département de la Marine de France; il donnera ſans doute des ordres aſſez précis pour que l'on parvienne à des découvertes ſi intéreſſantes & auſſi néceſſaires à la ſûreté de la Navigation, qu'avantageuſes au Commerce.

Les coups de vents que l'on eſſuye dans un voyage de long cours, les dangers auſquels l'on eſt exposé, & ſur-tout en approchant des côtes, ſont des événemens ordinaires dans la Navigation, & ſi ſouvent répétés dans les Journaux que l'on dépoſe aux Bureaux de la Marine, qu'il ſeroit inutile d'en parler ici.

Après avoir doublé les caps qui forment la pointe d'Eſpagne, & le cul-de-ſac de S. Vincent, après avoir cottoyé les Iſles de Madere & de Porto-Sancto, après avoir découvert de plus de trente lieuës en Mer le Pic de Teneriffe & paſſé à travers des Iſles Canaries, on aborde ſouvent à Saint Yago, l'une des Iſles du Cap-Verd. C'eſt-là que relâchent ordinairement les Vaiſſeaux de toutes les Nations qui ont droit de commercer dans l'Inde Orientale, & qui y ont des établiſſemens.

Sa ſituation eſt par les 12. dégrés 30. mi-

nutes de latitude Nord; ſes anciens Habitans ſont Portugais d'origine, & de couleur plus qu'olivâtre. Les Négres que l'on y tranſporta dans la ſuite, des côtes du Sénégal & de la Guinée, ont cultivé les Terres, & d'Eſclaves qu'ils étoient d'abord, ils ont inſenſiblement acquis la liberté, & mêlé par des alliances le ſang Portugais avec le ſang des Africains.

Le terrein y eſt aſſez bon & deviendroit fertile ſi l'on pouvoit vaincre l'indolence de ces Inſulaires; mais la pareſſe qui leur eſt naturelle leur fait préférer la vie la plus frugale à l'abondance dont ils pourroient jouïr; ils aiment mieux ſe contenter des fruits que la terre produit ſans culture, que d'acheter par le moindre travail une ſituation plus commode.

Le Gouverneur Général des Iſles du Cap-Verd eſt toûjours Portugais, & c'eſt ordinairement une retraite pour un ancien Officier, ou l'honnête exil d'un Courtiſan diſgracié.

Aux approches de la ligne & environ par les trois dégrés de latitude Nord, on perd totalement de vûë l'Etoile Polaire, & c'eſt à la même diſtance dans la partie oppoſée que l'on découvre l'Etoile du Sud, que les Marins nomment la Croix du Sud, ou la Croiſade. Ces Etoiles (car elles ſont au nombre de quatre viſibles & très-brillantes) ſont auſſi néceſſaires pour la ſûreté de la Navigation dans le Sud,

que l'Etoile Polaire l'eſt dans le Nord.

Les calmes qui régnent trop ſouvent ſous la ligne, rendent les Vaiſſeaux, en quelque ſorte, immobiles; mais à force d'être balancés par le mouvement preſque imperceptible des lames, ils uſent & fatiguent beaucoup plus les équipages, que ne feroit un vent impétueux. Dans ces intervales, les Requins, Monſtres des plus voraces, ſont conſtamment attachés aux Navires & ſemblent en attendre leur proye; on ne les perd de vûë que lorſqu'un vent favorable vient ſuccéder au calme.

Ce Poiſſon a dans un coin de la tête une eſpéce de matiére blanche; elle paroît d'abord liquide; mais exposée à l'air, elle prend de la conſiſtance & ſe pulvériſe facilement; cette matiére a des propriétés ſinguliéres & ſouvent expérimentées dans l'Inde; infuſée dans du vin blanc & priſe à propos, elle facilite les accouchemens & les rend heureux.

Il ſe fait au paſſage de la ligne une fête conſacrée par l'uſage; c'eſt une eſpéce de baptême: Toutes les Nations la pratiquent; elle eſt moins regardée comme un abus, que comme un amuſement innocent, capable d'étourdir ſur l'ennui des calmes. C'eſt d'ailleurs une prérogative des bas Officiers Mariniers; l'intérêt particulier qu'ils y trouvent les y feroit difficilement renoncer; la cérémonie en eſt

des plus groteſques, mais trop connuë pour en faire la deſcription.

Malgré l'opinion de très-habiles Navigateurs de toutes les Nations, les Iſlots de Martin-Vas qui ne forment que de vaſtes Rochers à l'Iſle de l'Aſcenſion qui n'en eſt qu'à huit lieuës, ne ſont point des chiméres; ils exiſtent & ſont ſitués par les 8. dégrés 30. minutes de latitude Sud; leur poſition & leur vûë ſont très-exactement marquées dans le Routier Anglois; les approches en paroiſſent inacceſſibles.

Après avoir eſſuyé ſucceſſivement des vents favorables & contraires, des calmes & des vents forcés, on double le Cap de bonne Eſpérance, qui eſt la pointe la plus Sud de l'Afrique, & par les 35. ½ à 36. dégrés de latitude Sud.

Pour doubler ce Cap, jadis redoutable à tous les Voyageurs, il faut s'élever au moins par les 38. dégrés de latitude, porter enſuite extraordinairement dans l'Eſt, & par l'Eſtime juſqu'à 90. dégrés de longitude.

En continuant ſa route, on ſe trouve par le travers de l'Iſle Rodrigue, où en 1734. ſeulement on arbora le Pavillon François. Elle eſt à environ cent lieuës à l'Eſt de celle de France; elle abonde en Tortuës de Terre & de Mer: Perſonne n'ignore que le boüillon de Tortuë

eſt le meilleur anti-ſcorbutique; les équipages en ont beſoin après une longue navigation; on y trouve auſſi des oiſeaux de différentes eſpéces que l'on prend ſouvent à la courſe, & entr'autres des Solitaires qui n'ont preſque point de plumes aux aîles; cet oiſeau plus gros qu'un Cygne, a la phiſionomie triſte; apprivoisé, on le voit toûjours marcher ſur la même ligne tant qu'il a d'eſpace, & retrograder de même ſans s'en écarter. Lorſqu'on en fait l'ouverture, on y trouve ordinairement des Bézoards dont on fait cas, & qui ſont utiles dans la Médecine.

La pêche du Lamentin eſt conſidérable & d'une grande reſſource à l'Iſle de France, où l'on en tranſporte beaucoup en ſalaiſon auſſi bien que de la Tortuë.

Les Poiſſons que l'on voit dans la traverſée & dont on prend une très-grande quantité, ſont les Dorades, les Thons, les Capitaines, les Marſouins, qui ſont le ſeul Poiſſon qui ait le ſang chaud, les Vers de Mer, les Becunes, les Bonites & les Poiſſons volans, qui pour éviter la pourſuite des Dorades ſur-tout, ſoûtiennent un vol aſſez rapide tant que leurs aîles ou nageoires ſont moüillées, & au moins l'eſpace de deux cent pas. On voit auſſi beaucoup de Baleines, mais bien plus petites que dans le Nord, & des Souffleurs, qui en reſpirant

jettent par leurs nazeaux au moins trois ou quatre tonneaux d'eau à la fois.

Les différentes eſpéces d'oiſeaux qui ſe préſentent dans le cours du voyage, ont auſſi de quoi ſatisfaire la curioſité. On y voit des Envergures, qui peut-être ſont le Condor du Pérou, & qui ont ſouvent de l'extrémité d'une aîle à l'autre 15. à 20. pieds; des Damiers qui ſont un peu plus gros que le Pigeon, & dont le plumage blanc & noir, diſtribué par carreaux, imite parfaitement la figure d'un Damier.

L'Iſle de France eſt environ par les 20. dégrés de latitude Sud, ſa côte eſt poiſſonneuſe; mais il s'y trouve des Poiſſons d'une eſpéce très-dangereuſe. Dans les endroits où ſe forme le Corail, croiſſent des herbes & naiſſent des fruits empoiſonnés au fond de la mer, dont ſe nourrit la Vieille, autrement nommée le Poiſſon rouge; on le reconnoît à ſa dent qui devient noire, & à un croiſſant jaûne qui ſe forme ſur l'extrémité de ſa queuë. Ceux qui par ignorance s'aviſent d'en manger tombent dans de fâcheux accidens, & il faut bien des remédes ſuivis pour opérer leur guériſon.

Cette Iſle eſt arroſée par grand nombre de riviéres & de ruiſſeaux qui la traverſent; le terrein y fournit du Bled, du Ris, du Mahy & du Magnoc, qui eſt une racine que l'on convertit

en farine ; elle eſt commune en Amérique, & ſert à la nourriture des eſclaves, ſur-tout dans les tems de diſette.

Le Magnoc en produit aſſez, non-ſeulement pour la ſubſiſtance des Colons & des Eſclaves, mais pour ſubvenir en partie aux beſoins des Vaiſſeaux de la Compagnie des Indes qui y relâchent preſque tous, & dont elle eſt le principal Entrepôt.

Avant l'année 1735. les ſeules viandes que fourniſſoit l'Iſle, conſiſtoient en Cerfs d'une très-petite eſpéce, tigrés & d'un goût ſuculent, en Cochons marnos qui eſt une eſpéce de Sanglier ; & en gibier, comme Perdrix, Pintades, & des oiſeaux aquatiques de différentes eſpéces : Mais M. de la Bourdonnais ayant eu le Gouvernement général de cette Iſle & de celle de Bourbon, y a fait tranſporter à grands frais & avec une utilité bien reconnuë, quantité de Taureaux & de Vaches de Madagaſcar, dont l'eſpéce s'eſt enfin multipliée à force de ſoins & de peines, au point que déſormais on ne doit pas appréhender qu'elle manque.

Les Ramiers qui y ſont très-communs, ſont fort délicats ; mais il eſt dangereux d'en manger toute l'année ; il y a une ſaiſon où ils ſe nourriſſent d'une graine qui les enyvre. Si l'on en mange dans ce tems critique, on ce

reſſent de fâcheux effets, dont les moindres ſont des contractions dans les nerfs & dans les muſcles, & ſouvent des convulſions dont on ne guérit qu'à force de remédes & de ménagemens.

On y voit encore une quantité prodigieuſe de Singes de la moyenne eſpéce, malgré la guerre continuelle que leur font les Habitans pour garantir leurs plantations ; ils parviendront très-difficilement à les détruire.

Dans le Port du Sud-Eſt, on découvre un Mauſolée en forme de Pyramide & ſans inſcription ; l'Hiſtoire en eſt ſinguliére & aſſez récente, puiſqu'il en reſte encore des témoins oculaires.

Tandis que les Hollandois poſſédoient l'Iſle, le Directeur qui réſidoit dans ce Port avoit une très-jolie femme ; il eut la douleur de ſe la voir enlever par une troupe d'Eſclaves ; elle habita comme eux & avec eux pendant pluſieurs mois les forêts ; & ſoit que ſon enléve-ment eût été forcé ou volontaire, ſoit qu'elle eût été enſuite congédiée par les Négres, ou qu'elle eût eû le bonheur de leur échaper, elle eût l'aſſurance de venir rejoindre ſon Mari qui perſuadé de ſon dèshonneur & furieux de ſa diſgrace, au lieu de la recevoir & de la plaindre, lui caſſa la tête & lui fit enſuite ériger ce monument.

L'Iſle de Bourbon eſt environ cent lieuës à l'Eſt de la pointe Eſt de Madagaſcar, & quarante à l'Oueſt de l'Iſle de France ; c'eſt de Madagaſcar que l'on tire la plûpart des Eſclaves qui cultivent les terres. La Compagnie des Indes les y achéte à fort bon compte ; des armes, des pierres à fuſil, de la poudre, en font le prix. La traite des autres ſe fait à Mozambique ſur les côtes de Malabar & de Coromandel, & quelquefois en Guinée.

Le Climat eſt chaud, à la vérité ; mais les vents de terre qui y régnent toutes les nuits en tempérent l'ardeur & le rendent fort ſupportable ; l'Eté qui eſt en Décembre, Janvier & Février, eſt preſque toûjours accompagné de pluyes.

On y reſpire l'air le plus ſain. N'en déplaiſe aux anciens Aſtronomes qui penſoient avec Ptolomée qu'il n'y avoit que 1022. étoiles de viſibles, & ſans adopter ni Kepler qui en compte 1392, ni Bayer, ni Grienberg, ni Schickard, qui en augmentent conſidérablement le nombre ; nous ſçavons par Galilée, qu'il en avoit obſervé, au moyen du Téleſcope, plus de quarante dans les Pléiades, & dans l'eſpace d'un ou deux dégrés d'Orion plus de cinq cent ; mais ſans recourir au Téleſcope, on en voit à l'Iſle de Bourbon des milliers, que la vûë la plus perçante ne peut découvrir en Europe ;

à quoi l'attribuer si ce n'est à la pureté de l'air ?

On peut coucher en toute sûreté dans le milieu des campagnes ou des bois, sans appréhender ni le serein, ni la morsure d'aucune bête venimeuse ; la picqueure du Scorpion seul, cause une petite enflure, mais au moyen d'une plante que l'on y applique, ou de l'huile de Scorpion même, elle se dissipe en très-peu de tems.

L'Isle de Bourbon est exempte de Serpens, de Couleuvres & de tous ces Réptiles si communs dans l'Inde ; on a même fait des tentatives pour y en apporter de vivans, mais ils meurent à la vûë de terre, & dès que l'on commence à en respirer l'air.

Les Araignées, si venimeuses par-tout ailleurs, ne le sont point à Bourbon ; elles sont d'une grande espéce, & quelques-unes approchent de la grosseur d'un œuf ; elles sont si-métrisées d'espéces de carreaux jaûnes & noirs, la toile ou plutôt la soye qu'elles filent est forte, beaucoup d'habitans ont la curiosité d'en ramasser, & il seroit facile de la mettre en œuvre.

On y voit deux espéces de Bœufs, celui d'Europe & celui de Madagascar, qui est bien plus gros ; il est presque toujours tigré, & a les cornes extrêmement longues ; il porte en-

re les épaules une louppe comme le Chameau, qui péſe ſouvent ſoixante à ſoixante-dix livres, & c'en eſt la partie la plus délicate; le mouton, le chevreau & le cochon domeſtique & ſauvage y abondent, & les volailles de toute eſpéce y ſont d'un goût exquis.

Le gibier y eſt rare & ne conſiſte qu'en merles, qui ſont très-délicats, auſſi bien qu'en chauve-ſouris, qui ſont groſſes comme des poules, & que l'on prend ordinairement la nuit tombante, dans des filets que l'on tend d'un arbre à l'autre; en pintades, en perroquets de différentes eſpéces, en corlieux, corbigeaux, fouquets, & autres oiſeaux aquatiques; la perdrix y eſt commune, & ſe perche beaucoup plus ſouvent qu'elle ne court.

Tout le poiſſon de mer y eſt excellent, mais il ne reſſemble ni pour la forme, ni pour le goût à aucun de ceux que l'on pêche ſur nos Côtes.

Les Terres y ſont extrêmement fertiles & y abondent en bled, ris, mahy, patates, cannes de ſucre, pois, fèves, & légumes de toute eſpéce; la plus mauvaiſe herbe & la plus difficile à déraciner des habitations, eſt le pourpier; il en croît par-tout & juſques dans les ſables les plus arides. Il n'eſt pas beſoin de fumer les Terres comme en Europe, ni de les laiſſer repoſer. Un champ, par exemple, où l'on

aura recueilli du ris, ſera tout de ſuite planté en bled; je ne dis pas ſemé, parce qu'effectivement on plante à la diſtance de trois ou quatre pouces des grains de bled ou de ris dans des trous que l'on recouvre de terre. Ces deux premiéres récoltes ſe font dans l'eſpace d'environ huit mois; on y fait ſuccéder le mahy, qui eſt la principale nourriture des Eſclaves. On ne ſe ſert pas de charruës pour travailler la terre, on ſe contente d'en arracher les mauvaiſes herbes avec la pioche, & c'eſt là où ſe bornent preſque tous les ſoins de la culture.

A l'égard des fruits, outre les figuiers, mûriers, péchers, citroniers & orangers, il y a en abondance des patates, des figues bananes, des gouyanes, des papayes, des pamplemouſes, des manguiers, des ananas, & d'autres fruits de l'Inde, des melons d'eau, rouges & blancs, des jujubiers & des cocotiers, &c.

La boiſſon ordinaire du Pays eſt un jus exprimé des cannes de ſucre, que les habitans nomment Flangourin; cette liqueur expoſée au Soleil dans des calebaſſes entourées de ſon marc, acquiert ſa maturité en moins de deux jours; miſe en bouteille, elle mouſſe comme du vin de Champagne, elle eſt très-rafraichiſſante, & fort agréable au goût.

Les plantations de caffé forment le principal objet du commerce; avant l'époque fatale

d'un insecte qui s'est jetté depuis quelques années sur les caffeyers, & qui en a fait périr un grand nombre, on en fournissoit près de trois millions de livres par année dans les Magasins de la Compagnie des Indes, qui en a le commerce exclusif, & où l'habitant est forcé de le porter & de le vendre au prix arbitraire & modique qu'on a fixé ; la qualité en est bonne, & lorsqu'il a été séché à propos & qu'il est vieux, il ne céde guéres à celui de Moka. Il y a aussi de belles cottonneries, & quelques indigoteries.

L'habitant deviendroit bientôt extrêmement riche, si l'Isle n'étoit désolée presque tous les ans par de funestes ouragans ; on en sent les approches par un sifflement qui se fait entendre des montagnes, auquel succédent des pluyes continuelles, & des tourbillons d'un vent affreux. Souvent les Maisons qui sont presque toutes d'un bois épais de huit à neuf pouces, travaillé en Ménuiserie, & couvertes de feüilles de palmiers ou de cottoniers, en sont renversées, les plus gros arbres déracinés, des plantations entiéres, ruïnées ou fort endommagées, & les caffeyers ou brisés par la violence des vents, ou presque tous renversés.

Les Sauterelles y faisoient aussi de grands ravages ; il y en avoit une si prodigieuse quan-

cité, que l'air en étoit quelquefois obſcurci; mais au moyen de foſſes creuſées de deux ou trois pieds dans les champs, & de feux allumés de diſtance en diſtance, on eſt parvenu à les détruire.

On y voit différentes eſpéces de Rats, qui habitent ordinairement les ſouterrains & les Caves, & dont l'odeur laiſſe des impreſſions ſi fortes, que s'ils paſſent ſur un tas de bouteilles, tout le vin en devient muſqué au point qu'il n'eſt pas poſſible d'en boire. D'autres s'introduiſent dans les baſſe-cours, & y font de terribles ravages, non-ſeulement ſur les groſſes & menuës volailles, qu'ils tuent & entraînent dans leurs ſouterrains, où ils en forment des eſpéces de Magaſins; mais ils attaquent également les moutons dans les Bergeries, les chêvres, chevreaux & cochons, & s'attachent ſur le ſommet de leur tête; ils leur ſuccent la cervelle, & en détruiſent beaucoup. D'autres enfin, également deſtructeurs au fond des eaux, vont dans les riviéres plonger des coquillages de toute eſpéce, qu'ils ont l'inſtinct ou l'intelligence de porter ſur des Rochers, qui s'élévent au-deſſus de la ſurface des eaux; & à l'aide d'une pierre qui leur ſert de marteau, il les caſſent & les mangent; on voit dans l'eſpace d'une nuit des monceaux de ces coquillages ſur les Rochers.

Les

Les hommes de l'Isle de Bourbon, sont grands, robustes & bien faits, ils sont agiles à la course, traversent les chemins les plus difficiles, & grimpent sur les montagnes les plus escarpées pour poursuivre les noirs fugitifs; plusieurs même d'entr'eux ont l'odorat assez fin pour les éventer de quatre à cinq cent pas. Cette Chasse continuelle les endurcit plus à la peine que la culture de leurs habitations. Ils vivoient autrefois avec la plus rigide sobriété. Des choux palmistes, des patates, des bananes, & d'autres fruits que la Terre produit naturellement, faisoient leur seule nourriture; quelques-uns d'entr'eux restent encore facilement des quatre à cinq jours sans manger. Leur habillement étoit aussi modeste que leur vie étoit frugale; une chemise, une culotte de toile bleuë, & un linge qui leur couvroit la tête, voilà quel étoit tout leur vêtement; mais depuis que les Européans y sont établis, leur exemple leur a inspiré le goût des richesses & du luxe. Aux zagayes qui faisoient leurs armes ordinaires, ils ont substitué l'épée, & sçavent s'en servir utilement.

L'habillement des Dames Créoles qui ne sont pas encore à l'Européenne, consiste en juppes d'étoffes de la Chine & de l'Inde, & en corsets fort propres; elles portent par dessus un peignoir des plus belles mousselines brodées, &

pour coëffure un mouchoir artiſtement attaché au tour de la tête ; quelques-unes ſont riches en diamans.

L'Iſle eſt très-montagneuſe, & à la réſerve des Cordeliéres en Amérique, & du Pic de Ténériffe, il n'y en a pas de connuë qui ſoit auſſi élevée que celle de la Couronne ou des trois Salazes, on n'a jamais pû approcher de ſon ſommet. En l'année 1735. elle ſe trouva couverte de neige, & fut un Phénoméne. Les plus anciens habitans ne l'avoient jamais vû, & ils ne connoiſſoient la neige que par la deſcription qu'on leur en avoit faite, & depuis on n'en a point vû.

Du pied de cette Montagne, & pour ainſi dire, de la même ſource, ſortent les trois principales Riviéres, l'une prend ſon cours d'Orient en Occident, l'autre d'Occident en Orient, & la troiſiéme du Midi au Couchant ; elles traverſent l'Iſle & viennent ſe décharger dans la Mer.

On trouve dans preſque toutes les Montagnes une quantité de ſimples, & de plantes de toute eſpéce, mais inconnuës en Europe ; on y ramaſſe des beaumes précieux & qui ont des propriétés admirables.

D'une de ces Montagnes ſort un volcan, un des plus terribles peut-être qu'on voye ſur la Terre ; il a déja calciné plus de huit lieuës

de largeur de terrein, sur douze à quinze de longueur, qu'on nomme le grand & le petit Pays brûlé; il fait des irruptions fréquentes. En 1733. il en sortit une si prodigieuse quantité de matiéres enflammées, qu'elles formérent une espéce de Riviére de feu, qui coula pendant plusieurs heures jusqu'à la Mer, & forma un lit beaucoup plus large que la Seine. Il est arrivé depuis peu une nouvelle irruption extraordinaire; j'ai écrit à un de mes amis, qui est sur les lieux, homme intelligent & exact, de m'en envoyer une description détaillée.

DISCOURS

Prononcé Par M. le Comte DE CARAMAN, *le jour de sa réception, dans la Séance publique du 8. Mai 1751.*

MESSIEURS,

DANS la célébrité du grand jour qui vous rassemble, je ne m'attendois pas à être obligé de joindre les foibles marques de ma reconnoissance, aux témoignages éclatans de la vôtre, pour votre Auguste Fondateur. Plus renfermé qu'un autre dans les seules connoissances propres à mon état, & confondu dans la foule des amateurs des Lettres, par des études

peu ſuivies ou variées ſans deſſein ; pouvois-je croire que le Roi jetteroit les yeux ſur moi, pour m'aſſocier aux Maîtres & aux Juges des talens, qu'il veut former avec autant de ſoin que ſa libéralité les couronne avec magnificence?

Etranger d'ailleurs dans cette Province, où je n'ai été conduit que par ſes bontés, & retenu juſqu'à préſent à ſa Cour, par l'admiration des bienfaits multipliés qu'il ne ceſſe de répandre ſur ſes Sujets ; à quel titre ai-je pu attirer ſur moi ſon attention, & mériter l'honneur de vos ſuffrages?

Je ſens, MESSIEURS, tout le prix d'une diſtinction auſſi glorieuſe mais ne devrois-je pas plutôt la regarder comme un fardeau trop peſant pour mes forces, que comme une grace bien flatteuſe pour mon ambition ? Admis avec vous pour partager vos travaux Littéraires, puis-je ignorer les obligations que m'impoſe un pareil choix ? & dois-je me déguiſer à moi-même tout ce qui me manque pour le juſtifier ?

En effet, MESSIEURS, quel eſt l'objet des fonctions qui me deviennent aujourd'hui communes avec vous ? Il s'agit de ſeconder les vûës d'un Prince, qui après avoir épuiſé les reſſources d'une humanité active & généreuſe, pour prévenir les beſoins de ſon Peuple, veut encore faire de ſa Capitale le Temple & l'azile des Sciences & des Arts. C'eſt ſur vous qu'il ſe repoſe du ſoin d'exciter entre ſes Sujets, par

l'attrait de l'honneur & de récompenſes, cet amour de la belle gloire, cette noble émulation, ſeule capable d'élever l'eſprit au-deſſus de lui-même, & de le porter au plus haut point de perfection qu'il peut atteindre.

Si j'examine les Membres illuſtres qui compoſent cette Société, je n'y trouve pour la plûpart que des hommes connus dans les Corps Littéraires les plus diſtingués de l'Europe; des noms déja conſacrés par les ſuffrages du public; & à la tête de ces Génies ſupérieurs, éprouvés en tout genre, je vois un digne Prélat, en qui les rares qualités du cœur & de l'eſprit ſe diſputent au rang & à la naiſſance.

La profeſſion des armes, loin de ſervir d'excuſe à mon inſuffiſance, s'éléve au contraire contre moi. J'apperçois dans ce Temple des Muſes un Militaire adopté par les plus célébres Académies, & dont l'eſprit auſſi profond que délicat, embraſſe toutes les connoiſſances.

Mais, MESSIEURS, raſſuré par votre indulgence, & plein de confiance dans le ſecours de vos lumiéres, j'oſe me livrer ſans crainte aux devoirs que je contracte aujourd'hui; & ſans prétendre partager vos ſuccès, je me borne à la gloire d'en être le témoin & l'admirateur.

Quelle foule de grands hommes en tout genre, ne vois-je pas ſortir de votre Lycée! Que d'éléves généreux, capables d'immortaliſer les Maîtres qui les auront inſtruits & cou-

connés, ne produira point une Province auſſi fertile en génies & en talens.

Heureuſe Province! vous êtes aujourd'hui la digne rivale de Paris. Le Palais de vos anciens Maîtres devient par la libéralité de votre Roi, le Sanctuaire de toutes les Sciences & de tous les Arts. Chaque Science, chaque Art y trouvera des modéles pour ſe perfectionner, & des récompenſes pour ſes progrès. Tous ſont également invités à profiter des uns, & à mériter les autres. Comme les Muſes ſont Sœurs, & que l'antiquité nous les repréſente toujours réünies dans un même ſejour & ſous un même Chef, votre Roi n'a point voulu les ſéparer. Il les raſſemble dans un même Temple pour exciter davantage leur émulation, favoriſer leur correſpondance, multiplier les ſecours mutuels qu'elles ſe prêtent, & pouvoir comme un autre Apollon préſider à leurs travaux, & les diriger en même tems.

Il eſt encore, MESSIEURS, un autre avantage bien conſidérable, que la ſageſſe du Roi a ſçu vous ménager pour la gloire de votre établiſſement, & pour accélérer les progrès du génie & des talens. Différente des autres Académies, votre Société n'eſt point aſſujettie à preſcrire aux Auteurs & aux Artiſtes, les ſujets qu'ils doivent traiter, pour mériter vos palmes Littéraires. Maîtres de ſe livrer à leur

goût, ils ne ſont ſoumis à d'autre loi qu'à celle de travailler pour l'utilité publique.

Il a ſenti, ce Roi Philoſophe, que rien n'eſt plus libre que l'eſprit, que la moindre contrainte décourage & éteint ſon activité; qu'ennemi de toute entrave, il ne ſe plaît qu'à ſe joüer dans ſes idées, & n'entre qu'avec peine dans celle des autres; que tout coule de ſource dans un ouvrage dont il a imaginé le ſujet; mais que dans un travail de commande, c'eſt un Eſclave qui obéit ſans goût, & que malgré ſes efforts il parvient rarement à donner à ſes écrits ce ton original & créateur, qui eſt le ſceau de la perfection.

Eſprits contemplatifs, deſtinés à approfondir la nature, & à dévoiler les reſſorts de ſes admirables opérations, venez donc dans ce Portique éclaircir vos doutes, & puiſer de nouvelles connoiſſances. Vous y trouvérez des guides sûrs, à qui la nature elle-même ſemble avoir fait confidence de ſes ſecrets les plus cachez, auſſi diſpoſés à vous encourager par leurs leçons, qu'empreſſez à couronner vos progrès & vos découvertes.

Rivaux des deux Oracles de Rome & d'Athénes; vous qui charmés de cet Art victorieux qui les rendit autrefois les arbitres de leur Patrie, ambitionnez le prix de l'éloquence; venez apprendre à le mériter ſous le Maître du

goût. L'illuſtre Académicien qui vous en a fait connoître la nature, les principes, les régles & les avantages, avec autant d'élégance que de délicateſſe & de préciſion, vous enſeignera par quel Art vous pouvez être également ſoutenus, & animez dans toutes les parties de vos diſcours, ſolides & inſinuans dans vos preuves, vifs & variez dans vos portraits, ſublimes & pathétiques dans les ſentimens, concis ſans obſcurité, ſimples ſans baſſeſſe, & grands ſans enflure.

Quel modéle à ſuivre ne reconnoîtrez-vous point auſſi dans un de ſes Confréres, non moins recommandable par l'intégrité de ſes mœurs, que par l'étenduë de ſon eſprit & de ſon érudition, & que la piété du Roi a chargé de la direction d'un de ces Etabliſſemens, que ſa Religion a fait pour l'inſtruction des Peuples.

Enfans de Calliope, nés pour toucher la Lyre d'Orphée & d'Amphion; quels ſecours ne trouverez-vous point ſur ce nouveau Parnaſſe! Quelle noble carriére pour vos chants! Quel objet peut mieux que le bonheur de votre Patrie & la gloire du Roi, échauffer votre imagination vive & brillante, & vous pénétrer de ce beau feu, qui ſeul peut faire couronner vos ouvrages, & vous donner droit à l'immortalité!

Diſciples

Diſciples de Thucidide & de Tite-Live, vous que votre génie porte à inſtruire la poſtérité des événemens de votre ſiécle, qui peut mieux qu'un des principaux Membres de cette Société, cet élégant & ſage Hiſtorien du plus puiſſant Royaume du Nord, vous apprendre que le ſtile de l'Hiſtoire ne demande qu'une ſimplicité majeſtueuſe, ennemie de tout ornement étranger; qu'il faut un diſcernement exquis dans le choix des faits dignes de l'attention de l'avenir; que ſans une pénétration & une ſagacité perçante, on ne peut développer judicieuſement & avec netteté, l'origine & les cauſes des grandes révolutions; & enfin que ſupérieurs à toute paſſion, à toute conſidération, à tout intérêt, vous ne pouvez jamais vous écarter de cette vérité inaltérable, qui doit ſur-tout vous caractériſer?

Choiſiſſez l'hiſtoire d'une auſſi belle vie que celle de votre Roi, pour l'eſſai de vos talens. La beauté du ſujet ſoûtiendra votre foibleſſe; l'amour & l'admiration qui ſuivront le détail de ſes vertus héroïques & morales, feront lire vos ouvrages avec avidité; le vrai ſimple aura tout le ſéduiſant, tout le merveilleux de la fiction. Le Héros accréditera l'Hiſtorien; on applaudira avec tendreſſe à l'éloge du Pere de la Patrie, & chacun croira de ſon ſuffrage devoir payer à l'Auteur l'ex-

preſſion de ſes propres ſentimens.

Quelle gloire & quel honneur pour vous d'immortaliſer vos noms, & la reconoiſſance de votre Patrie, en offrant à la poſtérité le modéle le plus accompli des grandes qualités, que la bonté Suprême peut réünir dans l'ame d'un Souverain. Expoſez donc dans tout ſon jour aux regards de nos derniers Neveux, cette conſtance & cette grandeur d'ame, à l'épreuve de tous les revers; cette alternative de triomphes & de diſgraces, qui n'a ſervi que de luſtre à la vertu de l'Ami & du Compagnon de l'Alexandre du Nord; ce courage & cette intrépidité dans les plus grands dangers, auſſi éloignée d'une aveugle témérité que d'une timide circonſpection; ce contraſte heureux d'élévation dans l'eſprit, & de ſimplicité dans les mœurs; cette bonté ſans bornes, & cette affabilité populaire, qui ne fait rien perdre à la Majeſté du rang Suprême; cette libéralité inépuiſable, qui n'ouvre ſes tréſors qu'avec diſcernement, & qui ne les répand que ſur le mérite & ſur l'indigence; & cet accord admirable & ſi rare d'un génie ſupérieur, avec la foi du Centenier & la piété la plus ſolide. Ne craignez point d'allarmer ſa modeſtie. Loüer un Roi vertueux, c'eſt moins lui rendre hommage que ſacrifier à la vertu, le propoſer pour modéle, & remercier la Divinité de l'avoir

fait naître pour le bonheur des hommes.

Vous enfin émules & ſucceſſeurs des Soſtrate, des Phidias & des Apelles, juſtifiés par des chef-d'œuvres de votre Art la protection que vous accorde votre généreux Monarque. Poëtes, Hiſtoriens, Orateurs, Philoſophes & Artiſtes, réüniſſez-vous, & d'un concert unanime, élevez à ſa gloire, à l'envi les uns des autres, des monumens éternels, dignes de ſa bonté, & de l'immortelle reconnoiſſance de vos Concitoyens.

Qu'il eſt doux, MESSIEURS, pour des cœurs ſenſibles (je le vois dans les yeux de l'illuſtre Aſſemblée qui m'environne) qu'il eſt doux de pouvoir ſans craindre les regards de la vérité, offrir un encens légitime à l'objet de ſa gratitude, & à l'Auteur de ſa félicité. Le langage d'une admiration ſincére eſt bien au-deſſus d'un éloge dicté par l'adulation. Celle-ci peint en tremblant ſon Héros moins tel qu'il eſt, que tel qu'il devroit-être; & dans l'hommage que vous rendez au vôtre, vous n'avez à craindre que de ne pouvoir vous élever juſqu'à l'excellence de votre ſujet.

Puiſſe l'heureuſe Auſtraſie joüir long-tems de ſes exemples & de ſes bienfaits! Daigne le juſte Ciel, au gré des vœux de cette Province, prolonger des jours qui lui ſont ſi précieux! Et puiſſe enfin cette illuſtre Société Littéraire,

ſecondant dignement les vûës de ſon généreux Fondateur, faire de ſes Etats la Patrie & le ſejour du génie & des talens, & par des ouvrages dignes de la poſtérité la plus reculée, montrer que le Régne de STANISLAS LE BIENFAISANT, eſt le Régne des Sciences, des Arts & des Vertus.

DISCOURS

Prononcé en la même Séance par le Pere LESLIE.

MESSIEURS,

DE tous les avantages attachés à l'honneur que je reçois, le plus précieux pour moi eſt l'occaſion qu'il me procure aujourd'hui de faire éclater, en préſence de l'élite de la Nation, mes ſentimens pour vous & pour elle. Né loin de ces climats, ſauvé du naufrage de ma Patrie entre les bras de la Religion, jetté par la Providence d'une autre extrêmité de l'Europe parmi vous, ſans d'autre titre à vos bontés que votre bonté même : que n'ai-je pas trouvé en ces lieux ? Une nouvelle Patrie plus heureuſe, auſſi chere ; par-tout des objets & des motifs d'eſtime & de reconnoiſſance.

A ces ſentimens connus, mes ſeuls droits à la qualité de votre Concitoyen, un grand Roi, le Bienfaiteur de tout ſon Peuple ; une Société ſavante, à peine formée, & déja illuſtre, en ajoutent un nouveau. Moins je méritois cette grace, plus j'en ſens le prix. Mais ſeroit-ce la reconnoître & juſtifier vos ſuffrages, MESSIEURS, que de ne vous entretenir que des ſentimens qu'elle m'inſpire ? Ce qui m'eſt perſonnel peut-il être digne de vous ? Que dans ces Sociétés, dont l'objet principal ſont les agrémens du ſtile, & les fineſſes du langage, le devoir de ceux qui y ſont reçus, ſe borne à brûler à l'entrée du Sanctuaire un encens léger en l'honneur du Héros qui les a établies, & des Sages qui les compoſent, ici on ne peut ſe flatter d'être agréable qu'autant qu'on s'efforce d'être utile. Je me borne à ce devoir, MESSIEURS ; heureux ſi je puis le remplir.

On l'a ſouvent dit, & il eſt vrai : Les Arts quelque variés, quelque nombreux qu'ils ſoient, ſe réduiſent tous à un même principe. *Etudiés, imités la belle nature*, pourroit-on dire à l'Orateur, au Poëte, comme au Peintre & au Muſicien. Principe lumineux & fécond, dont le développement pourroit ſuffire au but que vous vous propoſés, MESSIEURS, ſi le Roi dans votre établiſſement s'étoit borné aux

ſeuls Arts agréables, dans la plûpart deſquels nous avons de lui des modéles.

Mais ſes vûës immenſes comme ſa grande ame, s'étendent à toutes les Sciences & à tous les Arts. Tâchons pour ſuivre ſes intentions de nous preſcrire à nous-même, d'indiquer à ceux dont nous devons diriger le travail, un principe qui embraſſe tout ce qui eſt du reſſort de l'eſprit, une régle qui s'applique à toutes nos connoiſſances. Eſt-il une recherche plus digne d'une Société établie pour les faire fleurir toutes, & pour encourager tous les talens?

Ce principe quel eſt-il? L'expérience, l'étude des faits, auſquels ſe reduiſent, ſinon comme à leur ſeul objet, du moins comme à leur unique fondement, toutes nos connoiſſances certaines. Tout n'eſt point du reſſort de notre eſprit; il a ſes bornes, ſans doute; & il eſt ſi important de les connoître, que j'oſe dire que c'eſt moins au défaut des efforts qu'on devroit faire pour y atteindre, qu'à ceux qu'on ne ceſſe de faire pour les paſſer, que doivent être imputées nos erreurs & nos incertitudes.

L'exiſtence des choſes, leurs propriétés, leurs effets utiles: voilà ce qu'il nous importe d'en connoître; & ce qui ſe préſente comme de ſoi-même à notre connoiſſance, on le né-

glige. Leurs cauſes, leurs maniéres d'être & d'agir ; le plan général de l'Univers, & le jeu caché de ſes reſſorts ; objets de pure curioſité, & pour cela même mis ſagement par le Créateur hors de notre portée : Voilà ſur quoi on s'épuiſe en théories, en recherches, en conjectures. Au lieu de ſe porter dans l'étude du côté lumineux des objets, avec l'aſſurance flatteuſe de voir la clarté s'accroître, la route s'applanir à meſure qu'on avance ; on s'attache au côté le plus obſcur ; on s'obſtine à y pénétrer : Les ténébres s'épaiſſiſſent, bientôt on prend l'imagination pour la raiſon, de foibles lueurs pour de pures lumiéres, pour réalités des ſonges & des hypothéſes. On ſe hâte de les annoncer, on les appuie ſur quelqu'un de ces principes abſtraits, qui n'ayant point de ſens bien décidé, ſe prêtent aſſez à tout ; on les étaye d'analogies & de probabilités, qu'on érige en démonſtrations. Par cette méthode on a preſque ſur tout des opinions & des ſiſtêmes, au lieu de connoiſſances & de certitude. Egarement déplorable de l'eſprit humain, plus funeſte peut-être au progrès des Sciences que ſa pareſſe même & ſon ignorance. Que de talens ſupérieurs, de jours précieux perdus en inutiles efforts, pour paſſer les bornes marquées à l'eſprit humain, qui employés dans la ſeule carriére faite pour lui, auroient été des

ſources fécondes de découvertes utiles. Tâchons de l'y ramener, de l'y fixer, s'il ſe peut, en lui démontrant & la sûreté de cette route, & les écueils où l'on ne peut manquer de donner pour peu qu'on s'en écarte.

Etude exacte des faits à la portée de nos lumiéres; route sûre pour arriver à la certitude, & la ſeule qui ſoit ouverte à l'homme. Créé intelligent, mais borné, il n'eſt fait ni pour tout ignorer, ni pour tout ſçavoir. La meſure de ſes connoiſſances la plus juſte & la plus ſimple, c'eſt l'étenduë des moyens qu'il a de connoître. Or il en eſt de ces moyens comme de tous les Agens naturels; ils n'ont d'activité que dans la ſphere qui leur eſt propre, que ſur les objets qui leur ſont ſubordonnés. Ce qui n'eſt point de leur reſſort ſe dérobe dèſlors à nos connoiſſances.

Quels ſont ces moyens? Le ſentiment intime de notre ame même pour ce qui ſe paſſe au dedans de nous; nos ſens pour les objets extérieurs qui ſont à leur portée; l'authenticité des témoignages pour ceux qui ne le ſont pas. Voilà les ſeuls Maîtres que nous puiſſions interroger; Maîtres toujours prêts à nous répondre, & aux enſeignemens deſquels l'Auteur de notre Etre a attaché dans leurs genres différens une ſource de lumiéres ſuffiſantes pour nous éclairer & nous conduire. In-

terrogeons les séparément. De la nature & de l'étenduë de leurs réponſes, nous pourrons conclure avec sûreté les objets véritables & les bornes de nos connoiſſances.

Je ſçai, MESSIEURS, qu'indépendemment de nos moyens de connoître, il eſt des vérités fondées ſur la nature même des choſes, ſur leurs rapports immuables, & ſur la conformité qu'ont entre elles les idées qui les repréſentent. Ce n'eſt point de ces vérités en elles-mêmes que nous parlons ici, c'eſt de l'aſſurance que nous pouvons en avoir. Elle diminuë généralement parlant, à meſure que la vûë des objets eſt moins immédiate à notre ame.

Delà au premier & au plus haut dégré de certitude, je trouve les connoiſſances que nous avons par la réflexion ſur nous-même, par le ſentiment intime des faits qui ſe paſſent dans nous. Sentiment qui n'a que ces faits pour objet, & qui eſt cependant pour nous le principe de toute certitude. Qu'eſt-ce en effet que cette certitude elle-même? qu'un fait qui nous aſſure de tous les autres; que l'adhéſion néceſſaire de notre eſprit aux vérités qui lui ſont offertes; adhéſion plus ou moins libre, ſelon que ces vérités ſont plus ou moins lumineuſes, & dont la néceſſité impoſée à notre ame par le Créateur, fait le fond même de notre raiſon? N'eſt-ce pas en effet le

ſentiment intime de cette néceſſité d'adhérer aux premiéres vérités, ſoit des Sciences, ſoit de la morale, qui les rend évidentes par rapport à nous ? Conſidérée donc ſous ce point de vûë l'évidence même des idées, eſt elle-même un fait qui nous eſt atteſté par le ſentiment intime. Nous devons donc à ce premier moyen de connoître la certitude que nous donnent tous les autres. Mais pour le reſtraindre aux objets qui lui ſont propres, c'eſt par cette vûë intime d'elle-même, que l'ame connoit ſes différentes maniéres d'être, & les ſentimens qui en réſultent, ſes plaiſirs & ſes peines, ſes joies & ſes douleurs, ſes penchans & ſes dégoûts, non-ſeulement ſes idées & leurs combinaiſons ſans nombre, d'où réſultent toutes les Sciences, mais ſes doutes même, ſes limites & ſon ignorance.

Pour connoître les propriétés de l'ame & ſa nature, le meilleur de tous les Livres, j'oſe le dire, le ſeul Livre utile, c'eſt l'ame même. On ne s'eſt égaré ſur cette matiére importante, qu'en s'opiniâtrant à chercher au dehors, & dans des ſpéculations abſtraites, ces réponſes qu'on ne pouvoit recevoir que de ſoi-même. Toute théorie de nos connoiſſances, de notre volonté, de notre liberté, puiſée ailleurs, ne peut nous donner qu'une fauſſe hiſtoire de l'ame; pour en avoir la véritable, ſes opéra-

tions, les faits qui ſe paſſent au dedans d'elle, ſont les ſeuls mémoires qu'il faut conſulter. Voilà pour la connoître le ſeul oracle sûr: Oracle dont la clarté égale la certitude, tant qu'on ne l'interroge que ſur ce qu'elle éprouve: Oracle même (pour ne toucher ici qu'en paſſant une vérité que je crois ſuſceptible de la démonſtration la plus exacte) Oracle ſur ce qui regarde l'eſprit, plus clair, plus certain, plus étendu même que ne le ſont les ſens à l'égard de la matiére, qu'on s'imagine très-peu Philoſophiquement beaucoup mieux connoître, & à laquelle une Philoſophie auſſi fauſſe qu'impie voudroit tout réduire.

Que de ces faits connus avec évidence, on tire, par une ſuite de raiſonnemens ſolides, des lumiéres ultérieures; qu'on en concluë d'autres faits qui en ſont les principes, les propriétés de l'ame, par exemple, & ſinon ſa nature, au moins aſſez de ſes caractéres eſſentiels, pour la diſtinguer de toute autre ſubſtance. Qu'on ne ſe borne pas là même; que partant du ſentiment intime de nos opérations & de notre exiſtence, remontant toujours par la même route des effets à leurs cauſes, on parvienne à la cauſe premiére, à la ſource de tous les Etres, à l'Etre infiniment parfait à l'exiſtence duquel on ne peut manquer d'aboutir, par un enchaînement facile

& sûr de faits & de principes avoués par la raiſon, & appuyés ſur l'expérience : Juſques-là tout eſt dans l'ordre, & chaque concluſion eſt une vérité. Tout effet réel ſuppoſe néceſſairement une cauſe exiſtante, & proportionnée à ſon effet. Mais que ne ſuivant plus ce fil, & ceſſant de s'appuyer ſur les faits, on ſe jette à l'écart; qu'on ſe livre à des ſpéculations vagues, à des recherches ſans fin ſur la nature intime de cette ſubſtance, ſur l'origiue de ſes opérations, ſur le *comment* & le *pourquoi*. A toutes ces queſtions l'oracle eſt muet. La connoiſſance en eſt donc impoſſible & l'étude inutile.

Si telles ſont les bornes de celui de tous nos moyens de connoître le plus à notre portée, ſur ce qui nous eſt le plus intime & le plus perſonnel; pouvons-nous nous flatter de donner aux autres plus d'étenduë. Ce que la réflexion nous fait connoître de notre ame, les ſens nous l'apprennent du petit nombre de corps qui ſont à leur portée, leurs propriétés ſenſibles, leur exiſtence, quelque choſe de leur uſage & de leurs effets, preſque rien de leur nature.

Principes de certitude comme le ſentiment intime ſans l'être au même dégré, les ſens établiſſent entre l'ame & les objets qui lui ſont étrangers, une communication, dont la sûre-

té eſt appuyée ſur les loix établies par le Créateur ; loix auſquelles il peut déroger par la même puiſſance qui les a faites, dans ces cas particuliers, où il donne pour juger des choſes une régle plus sûre que le rapport de nos ſens ; mais dont en général la néceſſité même qu'il nous a impoſée de nous en tenir à ce rapport, prouve aſſez la certitude.

Dirigés par la main bienfaiſante qui les a créés, les ſens préviennent les beſoins de l'ame & même ſes déſirs. Par eux les objets qui ſont hors d'elle, viennent d'eux-même ſe mettre à ſa portée. Veut-elle aller plus avant, Miniſtres obéiſſans, ils lui en préſentent de nouveaux, & par les diverſes impreſſions faites ſur leurs organes, ils l'inſtruiſent en même tems de leurs qualités différentes. Ce n'eſt que ſur les corps rapprochés ainſi d'elle par des expériences réïtérées, qu'elle peut déployer ſon activité naturelle, les façonner, les unir, analyſer les parties qui les compoſent, en examiner les propriétés, en comparer les effets, en ſaiſir les différences. Livrée à elle-même, aux ſpéculations abſtraites de cette raiſon ſi vantée, qu'enfantera-t-elle après les plus pénibles efforts ? Une matiére premiére & imaginaire ; ſubſtance unique dont les eſprits & les corps ne ſont que des modifications ; des atomes mûs, & s'accrochant au hazard dans

le vuide pour former le monde ; des tourbillons ; des monades. Avec de pareils matériaux on lui verra fabriquer des mondes ; elle tirera d'une matiére homogene les corps les plus différens, promettra les changemens des métaux, le reméde univerſel, fera ſans fin des ſonges & des ſyſtêmes, dévinera beaucoup, ne connoîtra rien, & bâtira toujours en l'air, tant qu'elle n'appellera pas l'œil & la main au ſecours de la raiſon, & qu'elle ne fondera pas, ſur les faits avérés par l'expérience, ſes raiſonnemens & ſes connoiſſances.

Et qu'on ne diſe pas que c'eſt donner à l'eſprit humain des bornes trop étroites, que de le réduire à ne ſçavoir de la nature que ce que l'expérience lui en apprend. Ces bornes ſont loin de nous encore, & c'eſt ce qui doit réveiller notre curioſité, exciter notre induſtrie, ranimer nos recherches. Que de Phénoménes échapés aux Anciens, déclarés même chimériques, ou impoſſibles à découvrir, ont été apperçus & conſtatés par des obſervations poſtérieures & plus exactes. Le champ qu'ouvre la nature à ceux qui l'étudient, quoiqu'étroit eu égard à ce qui nous en reſtera toujours caché, eſt immenſe, à l'enviſager du côté de cette multitude d'objets inconnus encore, mais qui n'attendent pour paroître qu'un œil plus perçant qui y porte la lumiére ; qu'une

main plus habile qui ſçache déchirer le voile qui les cache. Dans les objets même que nous croyons connoître le mieux, que de propriétés à connoître encore, d'uſages à éprouver, de rapports nouveaux à découvrir!

Voilà, MESSIEURS, où doivent ſe porter nos recherches. Que l'eſpace qui nous reſtera toujours à parcourir, loin de nous décourager, nous anime à redoubler nos efforts. Nos progrès y ſeront & sûrs & rapides, ſi fidéles à ſuivre la ſeule route qui nous eſt ouverte, nous allons de faits en faits; chaque pas alors ſera une nouvelle connoiſſance. Peu de loix générales; celles que nous regarderions comme telles, pourroient n'être que les loix particuliéres du petit nombre de corps que nous connoiſſons. Nul ſyſtême univerſel que nous oſions donner pour certain. La plus ſçavante de nos Académies n'en a adopté aucun. Elle a ſenti, que placés dans un coin de l'Univers, avec des ſens auſſi bornés, nous ne pouvons le connoître que par parties, ſans jamais embraſſer le tout d'une vûë générale.

Au ſecours de la raiſon dans l'étude de la nature, appellons donc toujours les ſens; ſans eux, qu'elle ne prononce rien ſur ce qui n'eſt que par eux de ſon reſſort. Au ſecours des ſens même pour connoître les objets hors de leur portée, ou par leur éloignement, ou par

leur petiteſſe, qu'elle appelle encore tout ce que l'induſtrie a inventé pour leur donner plus d'étenduë. Il eſt des corps qui échapent à ces ſecours même, mais dont les effets éprouvés démontrent & l'exiſtence & les propriétés rélatives à ces effets; où ceux-ci même viendront à nous manquer, là ſçachons nous arrêter. Au-delà, nul guide pour nous conduire; rien ſur quoi nous appuyer. En général, pour peu qu'on ait étudié la nature, on doit avoir ſenti que ſon auteur n'en a guére mis à notre portée que ce qu'il en a ſoumis à notre domaine, ou deſtiné à nos uſages; & que la facilité de connoître les objets, augmente ou diminuë par rapport à nous, à proportion de leur utilité & de leur dépendance. Réflexion importante, où tout nous raméne, & qui développée avec ſoin, ſeroit plus propre que toute autre à nous guider, à déterminer les véritables objets de nos recherches, à nous conduire ſur-tout à l'admiration, à l'amour de cet Etre Suprême, dont nos ténébres nous prouvent autant peut-être que nos lumiéres, la puiſſance, la bonté & la ſageſſe.

Contentons-nous d'en conclure, que c'eſt préſqu'aux ſeuls corps en proportion avec nos ſens, à leurs propriétés extérieures, telles que l'étenduë, la ſolidité, le mouvement & la figure, aux impreſſions qu'ils font ſur nos organes,

organes, aux faits, en un mot, que l'expérience nous apprend, que ſe bornent les connoiſſances que nous en pouvons avoir. Sur ces faits certains & mis ainſi à la portée de notre eſprit, donnons un libre eſſor à ſon activité.

Il n'eſt aucune propriété de la matiére ainſi conſtatée, qui par ſes rapports & ſes différences ſans nombre, ne ſoit de nature à épuiſer nos plus laborieuſes recherches. Sur la combinaiſon des nombres, ſur celle des dimenſions de l'étenduë, eſt fondée la plus certaine & plus la vaſte de toutes les Sciences. La ſolidité, le mouvement, la figure des corps, ſont l'objet de tous les Arts méchaniques. Les Arts plus relevés ſe bornent à imiter, à multiplier, à varier à l'infini les impreſſions des objets extérieurs ſur nos organes. C'eſt d'une étude profonde, & ſuivie des effets de tous les Arts, comparés avec la fin qu'on s'y propoſe, que ſont nées ces régles sûres qui guident les Artiſtes. Veut-on leur donner un nouveau dégré de perfection? Ce n'eſt point par des ſpéculations vagues qu'on y réüſſira, c'eſt en faiſant de leurs effets une étude encore plus profonde, en s'efforçant de leur donner une proportion plus ſimple, plus exacte avec leur objet. La théorie dans tous les Art, comme dans la nature, n'eſt utile & sûre qu'au-

tant qu'elle eſt fondée ſur la pratique, qu'elle l'accompagne, ou y conduit.

Je ſçai qu'on ne peut tout obſerver par ſoi-même. La vie eſt trop courte, trop partagée entre l'étude la plus conſtante, & mille ſoins néceſſaires; les ſens de chaque homme en particulier, ſont trop bornés pour ſuffire à tout ce qui peut-être connu. L'intention du Sage Auteur de notre Etre, en mettant par le moyen des ſens, notre eſprit en liaiſon, non-ſeulement avec les eſprits de tous les lieux & de tous les tems, mais avec lui-même dans les garants & les dépôts de ce qu'il nous a révélé, a été, ſans doute, de nous faire entrer les uns avec les autres, & avec lui en commerce de lumiéres, comme de ſecours.

De là réſulte, MESSIEURS, pour les objets hors de notre portée par leur éloignement, ou par leur nature, un troiſiéme moyen de certitude, l'authenticité des témoignages. Moyen fondé ſur les deux premiers, & qui en eſt comme le ſupplément, qui rend propre à chaque homme en particulier, ce que par eux les autres hommes ont découvert, d'autant plus certain lui-même qu'il participe davantage de la certitude que donnent la réflexion & les ſens, & que confronté avec eux, il leur eſt plus conforme dans ſon rapport. Moyen d'un uſage infini, mais d'un abus fa-

vile, deſtiné à abréger la route des Sciences, mais qui ſouvent la fait manquer. Combien d'erreurs accréditées par les noms même les plus illuſtres? Et quel obſtacle au progrès réel des Sciences, que la trop grande célébrité de certains Sçavans. Les plus fameux le ſont preſqu'autant par leurs erreurs que par leurs découvertes. Les hommes, quels qu'ils ſoient, ſont trop ſujets à ſe tromper, pour en être crus ſur leur parole. Ce n'eſt donc qu'après l'examen, que le témoignage de l'autorité doit être pour un vrai Philoſophe, un motif de certitude. Examen différent, ſelon la différente nature des faits, ſeul objet légitime de ce témoignage; examen des faits en même tems, & plus encore que des témoins, ſi ces faits ſont du reſſort, ou de la réflexion, ou des ſens. Rappellés à ces deux Tribunaux s'ils y ſont conſtatés, leur certitude accroît alors de tout le poids que peut ajouter à l'expérience des autres notre propre expérience. Examen du témoin ſeul, ſi les faits ne ſont pas à notre portée. La certitude, en ce cas, abſolument indépendante de la diſcuſion des faits même, qui impoſſible alors ne pourroit-être par conſéquent que ridicule, s'accroît à proportion de la connoiſſance qu'en a celui qui les atteſte, de ſa véracité, & de la fidélité de ſon témoignage.

Delà ſur les faits qu'il a plû à Dieu même de nous révéler, tout doute, à raiſon de l'infaillibilité évidente du témoin, eſt auſſi indigne d'un Philoſophe que d'un Chrétien. Ce principe s'étend aux Phénoménes de la nature, aux faits hiſtoriques connus par cette voye, comme aux miſtéres de la Religion. Je ſçai que le but de la révélation eſt moins de nous faire connoître ce monde, que d'aſſurer notre bonheur dans l'autre ; que c'eſt bien moins pour l'eſprit que pour le cœur que Dieu s'eſt manifeſté, & que tout dans ſa Religion tend, au moins autant à humilier le premier, qu'à perfectionner le ſecond. Mais que de vérités ſublimes ſur la nature de notre ame & ſur ſa deſtination ; ſur l'Etre Suprême & ſur ſes perfections ; ſur les commencemens de l'Univers & de tout ce qu'il renferme ; ne devons nous pas à l'autorité Divine, dont cette Religion offre par-tout l'empreinte. Sans elle les ténébres les plus épaiſſes ſeroient encore répanduës ſur le berceau du monde. Dieu ſeul préſent à l'origine de tout, a pu ſeul nous inſtruire de ce premier fait, la ſource de tous les autres ; & il a daigné le faire. A quoi bon après cela ces atomes & ce vuide, cette triple matiére & ces tourbillons, tous ces autres Romans de la nature, auſſi éloignés de ſon hiſtoire véritable, que contraires les uns aux autres. Ef-

fets bizarres de la préſomption & de la manie des ſyſtêmes, qui ont ſi ſouvent dèshonoré, qui dèshonorent encore tous les jours les Philoſophes les plus eſtimables, & leurs plus célèbres ouvrages. Il en eſt de même des autres faits atteſtés par la même autorité. Que peuvent contre leur certitude, des conjectures, des analogies, des probabilités, peut-être tout au plus des inductions tirées de quelques Phénoménes particuliers vus imparfaitement, & des principes deſquels nulle de nos facultés ne peut nous inſtruire. Ces Phénoménes exiſtent, c'eſt tout ce qu'on en ſçait. On en dévine les cauſes; ils peuvent en avoir d'autres fort différentes de celles qu'on leur attribuë. Eſt-ce être Philoſophe que de tirer de ces conjectures hazardées, des argumens contre des faits appuyés ſur les témoignages les plus autentiques?

Un témoignage certain ne peut être balancé dans un eſprit raiſonnable, que par un autre d'un poids égal, ni démenti que par un rapport d'une certitude ſupérieure. Principe lumineux & sûr, qui dans ce conflit trop fréquent d'autorités oppoſées, peut ſeul, à travers les deux écueils les plus à craindre dans la route des Sciences, la crédulité & le Pyrroniſme, nous conduire au terme heureux de notre courſe, à la certitude.

Un voile obſcur nous dérobe nous-même à nous-même, & nous cache le méchaniſme de l'Univers; employons à le lever par parties, les moyens que nous avons de connoître; profitons de ce qu'en ont découvert les autres, & cherchons-y les faits à notre portée, & qui peuvent être à notre uſage. Laiſſons à Dieu tout le reſte; il s'en eſt réſervé la connoiſſance, comme l'arrangement & la direction. Découvrir les vérités d'expérience & ſe les rendre utiles; connoître les bienfaits du Créateur, pour les mettre en œuvre & l'en glorifier: Voilà en même-tems la Science & le devoir de l'homme.

LYSIMAQUE.

Par M. DE MONTESQUIEU, *lû à la même Séance publique.*

L'ORSQU'ALEXANDRE eut détruit l'Empire des Perſes, il voulut que l'on crut qu'il étoit Fils de Jupiter. Les Macédoniens étoient indignés de voir ce Prince rougir d'avoir Philippe pour Pere; leur mécontentement s'accrut lorſqu'ils lui virent prendre les mœurs, les habits & les maniéres des Perſes; & ils ſe reprochoient tous d'avoir tant fait pour un homme qui commençoit à les mépriſer. Mais on murmuroit dans l'Armée, & l'on ne

parloit pas. Un Philoſophe, nommé Caliſthéne, avoit ſuivi le Roi dans ſon expédition. Un jour qu'il le ſalua à la maniére des Grecs, d'où vient, lui dit Alexandre, que tu ne m'adore pas ? Seigneur, lui dit Caliſthéne, vous étes le Chef de deux Nations ; l'une eſclave avant que vous l'euſſiez ſoumiſe, ne l'eſt pas moins depuis que vous l'avez vaincuë ; l'autre libre avant qu'elle vous ſervit à remporter tant de victoires, l'eſt encore depuis que vous les avez remportées ; je ſuis Grec, Seigneur, & ce nom vous l'avez élevé ſi haut, que ſans vous faire tort, il ne nous eſt plus permis de l'avilir.

Les vices d'Alexandre étoient extrêmes comme ſes vertus ; il étoit terrible dans ſa colére, elle le rendoit cruel. Il fit couper les pieds, le nez & les oreilles à Caliſthéne, ordonna qu'on le mit dans une cage de fer, & le fit porter ainſi à la ſuite de l'Armée. J'aimois Caliſthéne, & de tous tems, lorſque mes occupations me laiſſoient quelques heures de loiſir, je les avois employées à l'écouter, & ſi j'ai de l'amour pour la vertu, je le dois aux impreſſions que ſes diſcours faiſoient ſur moi. J'allai le voir ; je vous ſaluë, lui dis-je, illuſtre malheureux que je vois dans une cage de fer, comme on enferme une bête ſauvage, pour avoir été le ſeul homme de l'Armée.

Lyſimaque, me dit-il, quand je ſuis dans une ſituation qui demande de la force & du courage, il me ſemble que je me trouve preſqu'à ma place; en vérité ſi les Dieux ne m'avoient mis ſur la terre que pour y mener une vie voluptueuſe, je croirois qu'ils m'auroient donné en vain une ame grande & immortelle: Jouïr des plaiſirs des ſens, eſt une choſe dont tous les hommes ſont aiſément capables, & ſi les Dieux ne nous ont fait que pour cela, ils ont fait un ouvrage plus parfait qu'ils n'ont voulu, & ils ont plus exécuté qu'entrepris. Ce n'eſt pas, ajouta-t-il, que je ſois inſenſible, vous ne me faites que trop voir que je ne le ſuis pas; quand vous êtes venu à moi, j'ai trouvé d'abord quelque plaiſir à vous voir faire une action de courage; mais au nom des Dieux que ce ſoit pour la derniére fois. Laiſſéz-moi ſoutenir mes malheurs, & n'ayez point la cruauté d'y joindre encore les vôtres.

Califthéne, lui dis-je, je vous verrai tous les jours; ſi le Roi vous voyoit abandonné des gens vertueux, il n'auroit plus de remords, il commenceroit à croire que vous êtes coupable, ah! j'eſpere qu'il ne jouïra pas du plaiſir de voir que ſes châtimens me feront abandonner un ami.

Un jour Califthéne me dit, les Dieux immortels

mortels m'ont consolé, & depuis ce tems je sens en moi quelque chose de divin, qui m'a ôté le sentiment de mes peines. J'ai vû en songe le grand Jupiter, vous étiez auprès de lui, vous aviez un Sceptre à la main & un bandeau Royal sur le front; il vous a montré à moi, & m'a dit: Il te rendra plus heureux. L'émotion où j'étois m'a réveillé; je me suis trouvé les mains élevées au Ciel, & faisant des efforts pour dire: Grand Jupiter, si Lysimaque doit régner, fai qu'il régne avec justice. Lysimaque vous régnerez, croyez un homme qui doit être agréable aux Dieux, puisqu'il souffre pour la vertu.

Cependant Alexandre ayant appris que je respectois la misére de Calisthéne, que j'allois le voir, & que j'osois le plaindre, il entra dans une nouvelle fureur: Va, dit-il, combattre contre les Lions, malheureux qui te plaîs tant à vivre avec les bêtes féroces? On différa mon supplice pour le faire servir de spectacle à plus de gens.

Le jour qui le précéda, j'écrivis ces mots à Calisthéne. „ Je vais mourir; toutes les „ idées que vous m'aviez données de ma fu- „ ture grandeur se sont évanouïes de mon „ esprit. J'aurois souhaité d'adoucir les mal- „ heurs d'un homme tel que vous.

Préxape, à qui je m'étois confié, m'apporta cette réponſe.

„ Lyſimaque, ſi les Dieux ont réſolu que „ vous régniez, Alexandre ne peut pas vous „ ôter la vie, car les hommes ne réſiſtent pas „ à la volonté des Dieux.

Cette Lettre m'encouragea, & faiſant réflexion que les hommes les plus heureux & les plus malheureux, ſont également environnés de la main Divine; je réſolus de me conduire, non pas par mes eſpérances, mais par mon courage, & de défendre, juſqu'à la fin, une vie ſur laquelle il y avoit de ſi grandes promeſſes.

On me mena dans la carriére; il y avoit autour de moi un Peuple immenſe, qui venoit être témoin de mon courage, ou de ma frayeur. On me lâcha un Lion; j'avois plié mon manteau au tour de mon bras, je lui préſentai ce bras, il voulut le dévorer; je lui ſaiſis la langue, la lui arrachai, & le jettai à mes pieds.

Alexandre aimoit naturellement les actions courageuſes, il admira ma réſolution, & ce moment fut celui du retour de ſa grande ame.

Il me fit appeller, & me tendant la main, Lyſimaque, me dit-il, je te rends mon amitié, rends moi la tienne; ma colére n'a ſervi qu'à te faire faire une action qui manque à la vie d'Alexandre.

Je reçus les graces du Roi; j'adorai les décrêts des Dieux, & j'attendois leurs promeſſes, ſans les chercher ni les fuïr. Alexandre mourut, & toutes les Nations furent ſans Maître. Les Fils du Roi étoient dans l'enfance, & ſon frere Aridée n'en étoit jamais ſorti, Olympias n'avoit que la hardieſſe des ames foibles; & tout ce qui étoit cruauté étoit pour elle du courage. Roxane, Euridice, Statire, étoient perduës dans la douleur; tout le monde dans le Palais ſçavoit gémir, & perſonne ne ſçavoit régner. Les Capitaines d'Alexandre leverent donc les yeux ſur ſon Trône; mais l'ambition de chacun fut contenuë par l'ambition de tous; nous partageames l'Empire, & chacun de nous crût avoir partagé le prix de ſes fatigues. Le ſort me fit Roi d'Aſie; & à préſent que je puis tout, j'ai plus beſoin que jamais des leçons de Caliſthéne; ſa joie m'annonce que j'ai fait quelque bonne action, & ſes ſoupirs me diſent que j'ai quelque mal à reparer. Je le trouve entre mon Peuple & moi. Je ſuis le Roi d'un Peuple qui m'aime; les Peres de Famille eſpérent la longueur de ma vie comme celle de leurs enfans; les enfans craignent de me perdre, comme ils craignent de perdre leur Pere; mes Sujets ſont heureux, & je le ſuis.

DISSERTATION

De M. DE SÉCONDAT *ſur un paſſage de la Poëtique d'Ariſtote, luë à la même Séance publique.*

LA Tragédie, dit Ariſtote, dans le ſixiéme Chapitre de ſa Poëtique ; *eſt une imitation d'une action grave, entiére, & qui a une juſte grandeur ; & qui ſans le ſecours de la narration, par le moyen de la compaſſion & de la terreur, acheve de purger en nous ces ſortes de paſſions & toutes les autres ſemblables.*

Ces mots, *purger les paſſions*, ont fort embarraſſé les Commentateurs ; l'admiration qu'on a euë pour ce grand Philoſophe, a fait qu'on s'eſt obſtiné à chercher la vérité dans tout ce qu'il a dit, & par un excès naturel aux hommes, à ne la chercher que dans ce qu'il a dit ; on a ſenti le vrai confuſément enveloppé dans ſes paroles, il s'agit de le demêler. Les ſages Auteurs de la critique du Cid ont été les premiers à le faire, en exprimant la même penſée en d'autres termes. La Tragédie & la Comédie, diſent-ils, doivent tendre à purger l'homme inſenſiblement & ſans dégoût de ſes habitudes vicieuſes.

M. Dacier, après avoir dit qu'on trouve chez les Commentateurs toutes les explications poſſibles de ces paroles d'Ariſtote, hormis la véritable, & que le grand Corneille lui-même, après une longue recherche, n'a entendu, n'a fait même qu'entrevoir une partie de leur véritable ſens, nous promet de nous en donner une parfaite intelligence. On conviendra aiſément, dit-il, que les mots, *purger les paſſions*, ne ſignifient pas les chaſſer, les déraciner de l'ame, cela eſt au deſſus de la nature; mais emporter l'excès qui les rend vicieuſes, & les réduire à une juſte modération. La Tragédie excite en nous la terreur & la compaſſion pour les purger. Elle les excite en nous mettant devant les yeux les malheurs que nos ſemblables ſe ſont attirés par des fautes involontaires, & elle les purge en nous rendant ces mêmes malheurs familiers; car elle nous apprend par-là à ne les pas trop craindre, & à n'en être pas trop touchés quand ils arrivent véritablement. C'eſt ce que penſoit l'Empereur Marc Aurele, lorſqu'il diſoit, * les Tragédies ont été premiérement introduites pour faire ſouvenir les hommes des accidens qui arrivent dans la vie, pour les avertir qu'ils doivent néceſſairement arriver, & pour leur ap-

* Réflexions morales, Liv. XI. VI.

prendre que les mêmes choſes qui les divertiſſent ſur la Scene, ne doivent pas leur paroître inſupportables ſur le grand Théatre du monde. En quelque état qu'un homme puiſſe être, ajoûte M. Dacier, quand il verra un Oedipe, un Philoctete, un Oreſte, il ne pourra s'empêcher de trouver ſes maux légers auprès des leurs. Voilà donc comment la Tragédie purge la terreur & la pitié par elles-mêmes.

Il ſe préſente contre Ariſtote & contre M. Dacier, une objection qui a fait déſeſpérer au Fils célébre du grand Racine, de trouver un ſens raiſonnable dans le paſſage que j'ai cité. La crainte, ou la terreur qui eſt l'extrême crainte, eſt une paſſion plus ſouvent nuiſible qu'utile, & l'on pourroit déſirer que la plupart des hommes y fuſſent moins acceſſibles. Mais en eſt-il de même de la pitié qui ſemble nous avoir été donnée par la nature pour le ſecours des malheureux, pour la conſervation & le ſoutien mutuel de tous les Etres doüés de ſentiment?

Je crois qu'on peut expliquer ceci & juſtifier Ariſtote, M. Dacier & la Tragédie. Bien loin que les hommes deviennent moins ſenſibles à la pitié en éprouvant ce ſentiment, il ſemble au contraire qu'ils le deviennent d'avantage. C'eſt une paſſion douce, dans laquelle l'ame ſe complaît, & lorſqu'elle eſt portée juſ-

qu'aux effets, ſi l'on eſt aſſez fortuné pour ſecourir un malheureux, on éprouve une ſatisfaction intérieure, à laquelle rien n'eſt comparable. On ne doit donc pas craindre que la Tragédie émouſſe ce ſentiment ſi précieux.

La crainte au contraire eſt une paſſion pleine de trouble & d'inquiétude, dont l'ame ſe débarraſſeroit ſi elle pouvoit. Elle naît le plus ſouvent d'inexpérience & de défaut de connoiſſance; ceux qui ont éprouvé quelques malheurs ſont plus ſenſibles à la pitié; ceux qui ont eſſuié quelques dangers, ſont moins acceſſibles à la crainte.

Or il eſt très-vrai-ſemblable que la Tragédie, par ſes repréſentations qui peuvent être ſi naturelles, qu'on les confond quelquefois avec la réalité, peut donner à l'ame le même pli que des malheurs, ou des dangers médiocres réellement éprouvés. Mais comme tout doit avoir des bornes, & que la pitié, pour une perſonne qui en ſeroit indigne, ſeroit nuiſible, & que la crainte d'un danger véritable eſt utile; la Tragédie peut former notre ame à n'être touchée de compaſſion que pour les malheurs qui en ſont dignes, & à n'avoir de crainte que pour les dangers réels, dont les plus grands ſont la perte de l'innocence & le crime.

Voyons maintenant comment la Tragédie,

en excitant la terreur & la pitié, peut corriger l'excès des autres passions. C'est ce que le grand Corneille paroît avoir bien expliqué avant M. Dacier; nous avons pitié, dit ce Poëte Philosophe, de ceux que nous voyons souffrir un malheur qu'ils ne méritent pas, & nous craignons qu'il ne nous en arrive un pareil, quand nous le voyons souffrir à nos semblables. Ainsi la pitié embrasse l'intérêt de la personne que nous voyons souffrir, la crainte qui la suit regarde le nôtre. La pitié d'un malheur où nous voyons tomber nos semblables, nous porte à la crainte d'un pareil pour nous, cette crainte au désir de l'éviter, & ce désir à purger, modérer, rectifier, & même déraciner en nous la passion qui plonge à nos yeux la personne que nous plaignons dans ce malheur, par cette raison commune, mais naturelle & indubitable, que pour éviter l'effet il faut retrancher la cause.

Pour exciter cette pitié & cette crainte dans la Tragédie, il faut choisir les personnes & les événemens qui peuvent l'un & l'autre; il ne faut pas choisir un très-honnête homme pour le faire tomber de la prospérité dans l'adversité; au lieu d'exciter la terreur & la compassion, cela ne feroit qu'exciter l'horreur. Il seroit inutile de représenter les malheurs d'un très-méchant homme, une telle représenta-

tion pourroit faire quelque plaiſir, mais elle ne produiroit ni la crainte ni la pitié. La premiére naît des malheurs de nos ſemblables, l'autre des miſéres de ceux qui méritoient un meilleur ſort. L'aſſemblée qui écoute une Tragédie, n'eſt compoſée en gros ni de méchans, ni de gens d'une vertu ſublime. Pour nous intéreſſer aux malheurs d'un perſonnage, il faut que nous puiſſions le regarder comme notre ſemblable; il faut donc un milieu entre ces extrêmes. Pour nous attacher & nous émouvoir, il faut que le Poëte choiſiſſe dans une fortune éclatante, & dans une grande réputation, quelque perſonnage illuſtre, qui ſe ſoit rendu malheureux par quelque grande faute, & non par l'effet d'une inſigne méchanceté. Tels ont été chez les anciens Oedipe, Thieſte & tous les autres hommes célébres de ces deux Familles.

La Tragédie, dit Ariſtote, doit plutôt finir par le malheur que par le bonheur des principaux Perſonnages; il ne donne que le ſecond rang à la Tragédie qui finit par une cataſtrophe heureuſe pour les bons, funeſte pour les méchans; d'autres préféroient ce ſecond genre de Tragédie au premier. M. Dacier compte Socrate & Platon entre ceux qui avoient favoriſé ce dernier ſentiment; mais en Commentateur inſtruit de ſon devoir, il

n'a égard qu'à l'opinion d'Ariſtote.

Il ſeroit difficile, je crois, de décider nettement lequel des deux genres doit être préféré; mais il ſeroit aiſé de prouver que ni l'un ni l'autre ne doit être exclu; que des Tragédies de l'un & de l'autre genre, & des Tragédies qui ne ſont ni de l'un ni de l'autre, peuvent plaire & inſtruire; le raiſonnement & l'expérience de tous les ſiécles ſe trouveroient d'accord là deſſus.

On peut parvenir au même but par différens moyens; dans les Etres compoſés, rarement un effet eſt-il produit par une cauſe unique; ſi cela eſt vrai en général, cela l'eſt encore plus dans l'homme, qui eſt le plus compoſé de tous les Etres connus.

Ainſi l'effet de corriger en nous ce que les paſſions ont d'exceſſif, peut être produit dans la Tragédie même par différens moyens, ſoit par les ſentences & les inſtructions que les grands Poëtes ſément dans leurs ouvrages, enſorte qu'elles laiſſent leur éguillon dans l'ame du Spectateur, & l'incitent long-tems encore après à la vertu; ſoit par les diſcours généraux ſur les mœurs & ſur les affaires du monde, lorſqu'ils peuvent y trouver leur place; ſoit que la peinture naïve des vices & des vertus, faſſe toujours aimer la vertu & haïr le vice, lors même qu'il eſt triomphant; ſoit qu'une

vive peinture des passions & de leurs funestes effets prémunisse l'ame contre elles, en les faisant connoître d'avance; soit qu'en faisant voir la vertu triomphante des passions, peintes dans leur plus grande force, elle donne en effet à l'ame plus de facilité pour les surmonter, en ce que tout ce qui est représenté comme possible, devient plus aisé à exécuter; soit que la Tragédie éléve l'ame, la change & la transforme, & lui donne, pour ainsi dire, un pli à penser noblement. De toutes ces maniéres il me semble que la Tragédie peut purger l'ame insensiblement & sans dégoût de ses habitudes vicieuses.

Mais peut-être cet effet n'est-il jamais plus grand & plus sûr, que lorsque la terreur & la pitié sont excitées. Dans ces deux passions l'ame ébranlée, contrainte de se replier sur elle-même, abandonnée à elle-même, & comme dans une vaste solitude, est livrée toute entiére à l'impression de ces grands traits de morale, de ces peintures du vice & de la vertu que les grands Poëtes sément à propos dans leurs ouvrages. C'est peut-être ainsi que ces Orateurs prophanes peuvent imiter avec le plus d'avantages les Orateurs sacrés, qui ne nous instruisent jamais plus efficacement que par la terreur & par la pitié, & produire, à l'aide de leurs nobles fictions, des fruits qui imitent en

quelque ſorte ceux que les derniers peuvent produire par le ſimple ſecours des plus auguſtes vérités.

DISCOURS

Prononcé à la même Séance par M. DE ST. LAMBERT.

MESSIEURS,

LE goût que j'ai dès mon enfance pour tous les Arts, m'a tenu lieu du mérite qui diſtingue les hommes illuſtres que vous vous aſſociés aujourd'hui. Vous m'avez ſçu gré d'aimer les Lettres, & vous m'avez pardonné de les cultiver avec plus de paſſion que de talens. Je dois l'honneur d'être admis à cette Société à des cauſes encore plus flatteuſes, à l'amitié qui m'unit depuis long-tems à la plupart d'entre vous; c'eſt cette amitié qui vous a rendus plus indulgens, & c'eſt elle qui m'accorde une place à laquelle j'étois bien éloigné de prétendre. Je viens, MESSIEURS, l'accepter avec la plus vive reconnoiſſance; elle m'attache encore à mes amis. Je viens de plus près jouïr de leurs ſuccès, m'éclairer par leurs travaux, & partager avec eux des occupations qui les honorent,

qui honorent les Lettres & qui me ſont cheres. Peu capable de vous ſeconder, je vous verrai exciter l'émulation par vos exemples, & la recompenſer par vos jugemens. Puiſſent les Prix être bientôt diſtribués à des Artiſtes Lorrains; puiſſent-ils être mérités, non par des ouvrages frivoles, pleins de Rhétorique & vuides de ſens, par des diſcours remplis d'une morale rebattuë, par les abus du bel eſprit, mais par la perfection des Arts utiles aux hommes; puiſſe le Roi recueillir ce fruit de ſes bienfaits, le ſeul qu'il déſire & celui dont il eſt le plus digne; il ſe propoſe en tout notre avantage; il aime à répandre des graces, mais il les répand en Roi. Homme & ſenſible, Prince éclairé, il fait le bien le plus utile. Il eſt des Princes bienfaiſans; mais qu'il en eſt peu dont l'humanité & la juſtice inſpirent & dirigent les bienfaits. Les uns les prodiguent à ces hommes, qui dépourvus des vrais talens, incapables de ſervir l'Etat, ſe bornent à amuſer ceux qui gouvernent; d'autres donnent à ceux qui les égarent; les hommes conduits le ſont preſque toujours mal, & avant que les Princes ſe ſoient repentis de leurs fautes, la plupart ont payé longtems le Favori qui les a fait faire. Que les Princes qui prodiguent les tréſors de la Patrie à ceux qui n'ont point ſervi la Patrie, qui n'employent pas au bonheur du Peuple l'ar-

gent que le Peuple dépose entre leurs mains; que ces Princes, dis-je, ne prétendent ni à la vertu, ni à la gloire.

On n'achete point la gloire, les éloges des Courtisans avides, les Panégyriques d'Orateurs intéressés ne font pas la réputation ; c'est un foible murmure qui passe, un bruit qui tombe, si la voix publique ne le soutient ; ces sons confus qui s'affoiblissent par dégrés, ne se distinguent plus dans l'éloignement ; mais quand la postérité qui discutera ce que les Princes ont été, ce qu'on en a dit, & ce qu'ils ont fait, quand cette postérité s'instruiroit sur la vie des Rois par les Mémoires de leurs Favoris, la gloire des Rois n'en seroit pas plus assurée. Les Courtisans d'Henry le Grand, comblés de ses dons, ont laissé de lui des Mémoires où ils exagérent les défauts de ce Prince, comme dans sa Cour ils avoient exagéré ses talens & ses vertus ; le cri des Peuples s'est élevé, & a vengé le Roi qui les avoit aimés.

La plupart des hommes qui environnent le Trône, conduits à la Cour par l'intérêt, jugent le Prince selon ce qu'ils en espérent. Un refus cache à leurs yeux ses grandes qualités ; ils obtiennent & ne sont pas plus justes, parcequ'ils obtiennent toujours moins qu'ils ne désirent ; leur avidité voudroit tout engloutir, & leur orgueil ne veut rien devoir. D'autres, dévo-

rés par l'envie oublient le bien qu'on leur fait, parcequ'ils ne pardonnent pas le bien qu'on fait aux autres ; la jalousie des préférences, les inquiétudes de l'intérêt, le choc des prétentions, les folies de la vanité, toutes les erreurs, toutes les passions, toutes les petitesses de l'amour propre, indisposent quelquefois contre les meilleurs Maîtres, & font passer sourdement à la postérité des éloges sans crédit, des plaintes mépriſées, une reconnoissance frivole, des regrêts injustes. Il est plus facile aux Rois de se faire adorer d'une Nation entiére, que de pouvoir dans leur Cour s'assurer d'un seul cœur. L'Auguste fondateur de cette Société, qui seroit aimé de tout ce qui l'environne, quand il n'en seroit pas le Maître bienfaisant, entendra la voix des Peuples ajoûter aux éloges que le sentiment dicte à ses Courtisans. Les uns & les autres attesteront à la Terre la pureté de ses intentions, la sagesse de ses vûës, les qualités de son cœur. Il sçait que les Princes doivent, pour répondre aux vûës de l'Etre Suprême, contribuer au bonheur des Nations, comme chaque particulier doit contribuer au bonheur de la Société particuliére. Il sçait que les Rois qui répandent avec choix des graces dans leur Cour, aimés parcequ'ils aiment, respectés par la pureté de leurs mœurs, peuvent n'être vertueux que comme hommes, & que

les Rois qui font la félicité des Peuples ſont ſeuls vertueux comme Rois.

La Lorraine lui doit chaque jour de nouvelles actions de graces ; ſa raiſon lui a montré tous ſes devoirs, & les paſſions qui l'en éloigneroient ſont étrangéres à ſon cœur. Il nous rend en bienfaits ce qu'il reçoit en tribut ; il ne jouit que de ce qu'il a donné ; il connoît ce plaiſir pur de l'humanité, ce plaiſir attaché à la véritable vertu, le ſeul des plaiſirs que n'uſent ni le tems, ni l'habitude, le ſeul des plaiſirs que la réflexion augmente ; ce plaiſir occupe ſa grande ame ; à peine fait elle attention aux reſpects de l'Univers ; le Commerce ranimé par ſes largeſſes, les Hôpitaux fondés de toutes parts, des Magaſins établis, des Maiſons deſtinées à l'éducation des Enfans des Pauvres, ont prévenu la miſére de tous les Etats, de tous les âges ; mais il connoît auſſi la dignité de l'homme & les beſoins de l'ame ; il charge un Ordre reſpectable par ſon zéle pour la Religion, eſtimable par ſon goût pour les Lettres, de répandre dans cette Province une Piété éclairée & ſoumiſe ; il vous charge d'y répandre l'amour des Sciences & les principes du goût ; il établit un Tribunal qui doit prévenir les diviſions que l'intérêt ſéme parmi les hommes. Que n'a-t-il pas fait ? que n'eſt-il pas capable de faire ?

Je

Je me garderai bien de rélever par des éloges indignes de lui & téméraires après les vôtres, le prix de chacun de ces établiſſemens. Les mêmes ſentimens nous feroient dire les mêmes choſes, & vous auriez toujours le mérite de les mieux dire. Pour bien loüer le Roi, il faut le peindre; c'eſt à des mains plus habiles qu'eſt réſervé ce portrait, & ce diſcours n'eſt que le foible hommage d'un Lorrain, ſenſible au bonheur de ſa Patrie; d'un Sujet pénétré de reſpect pour un Roi qui fait le bien le plus utile aux hommes & à ſa gloire.

Après la Lecture de ces Diſcours, M. le Primat de Lorraine, Directeur, répondit:

MESSIEURS,

C'EST à notre Auguſte Fondateur, bien plus qu'à nos ſuffrages, que vous devez la place que vous occupés parmi nous. Apprendre au Public que c'eſt le Roi qui vous y a appellés, c'eſt juſtifier le goût de ce Monarque, c'eſt augmenter la gloire de vos talens, c'eſt annoncer dès à préſent tous les progrès que nous avons lieu d'en attendre.

Le R.P. Leſlie. N'examinez donc plus, Mon Révérend Pere, ſi vous mérités l'honneur que le Roi vous fait en ce jour; votre modeſtie feroit tort à ſes lumiéres, ſi quelque choſe étoit capable d'en faire douter.

C'eſt à nous à vous adopter comme un gage précieux de l'eſtime dont le Roi nous honore; & pour l'accroiſſement des Sciences dans ſes Etats, à vous attacher par des liens nouveaux à votre nouvelle Patrie. Une conduite toujours ſage & réglée y ébaucha votre réputation; elle acheva de s'y former, elle s'y embellit par vos ouvrages; votre entrée dans notre Académie va y ajoûter les derniers traits.

M. de S. Lambert. Pour vous, Monſieur, qui jeune encore, y avez fait éclater les dons du génie le plus heureux, vous aviez une eſpéce de droit ſur nos ſuffrages. Supérieur aux ſecours que vous pouviez tirer de vos études, vous les eûtes à peine finies, qu'on vous vit ſurpaſſer vos Maîtres, en déſeſpérant même de les égaler.

Quels ne furent pas en vous ces premiers feux d'une imagination inquiéte, qui entraînée par ſes talens, les fuit ſans les connoître, tandis qu'elle ſemble vouloir échaper au ſoin de les cultiver. Poëte, avant que d'avoir ſongé à le devenir, on admira dans vos premiers ouvrages cette Poëſie mâle & ferme, toujours occupée à peindre avec force, ſans négliger

ces nuances fines qui en ſont la lumiére & le coloris. Dèſlors vous parûtes nous annoncer le Poëme des ſaiſons & celui du génie; ouvrages qui n'ont d'autre défaut que celui de n'être pas achevés.

Pluſieurs Littérateurs, toujours appludis, deviennent aujourd'hui vos Confréres; nos ſuffrages qui n'oſoient prévenir leurs déſirs, ſe ſont hâtés d'y répondre; on eut preſque dit que nous les attendions.

Quel homme, MESSIEURS, ſi peu verſé qu'il ſoit dans les Lettres, ne connoît M. le Préſident de Monteſquieu? Le diſcours que vous venez d'entendre, pourroit lui ſeul vous faire connoître l'élévation de ſon ame, la juſteſſe de ſes idées, la naïveté, les graces de ſa diction. M. le Préſident de Monteſquieu.

Mais dans quel ſiécle de tous ceux qui nous ont précédés, auroit-on exécuté, auroit-on même conçu l'idée d'un ouvrage pareil à celui de l'eſprit des Loix? Quelle étenduë de connoiſſances, quelle profondeur de penſées, quelle ſagacité de génie n'y découvre-t-on pas? Tous les tems, tous les climats, toutes les eſpéces de gouvernemens, les Religions, les mœurs, les goûts, les paſſions, tous les uſages des hommes y ſont diſcutés; & la raiſon ſeule, mais toujours ſuivie, j'ai preſque dit éclairée par un eſprit ſupérieur, y décide de tout ce qui peut faire le bonheur, ou le malheur des Empires.

M. de Secondat.

Plus heureux que nous n'oſions l'eſpérer dans la naiſſance d'une Société, dont l'éclat dépend plus du tems que du génie, nous avons appris que le Fils de M. de Monteſquieu, M. de Secondat, déſiroit auſſi d'être aggrégé parmi nous; nous avons cru que ce ſeroit trahir nos intérêts, que de ne pas répondre à des avances ſi flatteuſes.

M. de Secondat, né avec une inclination dominante pour les Sciences, les a cultivées dès ſes plus jeunes ans, & y eſt parvenu à un dégré de perfection, où il n'eſt pas ordinaire d'atteindre. Averti par un ſecret preſſentiment de tout ce qu'il peut entreprendre, il n'eſt rien dans la plus profonde Géométrie où il ne pénétre aiſément. Emule d'un Pere qui lui pardonneroit d'être ſon rival, il travaille à devenir comme lui un des ornemens de ſon ſiécle, un modéle à propoſer à la poſtérité.

Tels ſont, MESSIEURS, les nouveaux Membres de notre Académie, auſquels on vous aſſocie aujourd'hui.

M. le Préſident Henault.

Mais notre bonheur, auſſi grand encore, nous a donné preſqu'en même-tems M. le Préſident Henault. Connoître ſon abrégé Chronologique de l'Hiſtoire de France, c'eſt connoître cette Hiſtoire en entier; c'eſt preſque la ſçavoir, que d'avoir lû cet extrait, tant les faits y ſont rendus avec choix, avec ordre,

avec préciſion, avec netteté. Il en eſt à mon avis de cet ouvrage, comme de ces eſſences épurées à force de tems & de feu, & qui, d'un immenſe volume de liqueurs ſans goût & ſans vertu, ſe trouvent réduites à quelques goutes d'un ſuc d'autant plus moëlleux & plus efficace, qu'il eſt plus concentré.

Quels ſecours ne devons-nous pas eſpérer d'un génie tel que M. le Préſident Henault? Hiſtorien, Poëte, Juriſconſulte, Orateur, verſé dans tous les genres de Littérature, il réünit en lui tous les talens; & ce qui donne un plus grand prix à ſes talens, ſur-tout dans une Société comme la nôtre, c'eſt la douceur de ſes mœurs, cette modeſte ſimplicité qui n'appartient qu'aux grands hommes, parcequ'elle naît eſſentiellement du mérite, comme la préſomption de la médiocrité.

M. le Comte de Caraman.

J'ai encore, MESSIEURS, à vous annoncer pour un de nos Confrétes M. le Comte de Caraman; quelle idée n'a pas dû vous donner de ſon éloquence le Diſcours qu'on vient de nous lire de ſa part! Quel homme étoit plus digne d'une place dans notre Société qu'un de ces amateurs des beaux Arts, qui ont le plus contribué à fonder une Académie dans un Pays où il ne manquoit que des Protecteurs aux Sciences, & des régles à la vivacité des génies naturellement féconds & déliés. Toulou-

se, cette Ville de tous tems fameuse par le génie de ses Habitans, & qui par son goût pour la belle Littérature, mérita que Martial l'appellât la Ville de Pallas : Toulouse a trouvé ces mains généreuses qui se sont fait un mérite de faire éclater ses heureux talens.

LE REVEIL D'EPIMÉNIDE, *COMÉDIE,*

Par Monſieur le Préſident HENAULT.

La Scéne eſt dans l'Iſle de Créte.

LE Théâtre repréſente une Chambre à coucher, meublée d'une Tapiſſerie d'étoffe brodée de nœuds, d'un lit à la Ducheſſe, de fauteüils de toile peinte, nommés *des Bergéres*, de chaiſes à la Reine, de porcelaines de Saxe, en un mot, des meubles de la mode la plus moderne. * On voit un homme couché ſur ce lit.

* Ces modes françoiſes ſont des équivalens pour exprimer les modes grecques.

SCÉNE PREMIÉRE.

ASPASIE, POLIORTE.

POLIORTE.

LE tems de la révolution approche, Epiménide va nous être enfin rendu, & ce fatal ſommeil que les Dieux lui ont envoyé, touche à ſon terme ſi nos Oracles ne nous trompent point.

ASPASIE.

Il y a aujourd'hui trente ans que je l'entre-

tins pour la derniére fois. Hélas! Jamais il n'avoit été ſi tendre! Jamais il ne m'en avoit tant coûte pour nous ſéparer! Un inſtinct ſecret ſembloit nous annoncer notre ſéparation.

POLIORTE.

Sage Aſpaſie, vous allés le revoir: Et vous donnerés l'un & l'autre au monde le ſpectacle ſi rare de deux Amans qui s'aimeront dans leur vieilleſſe, comme ils s'aimoient dans leur printems.

ASPASIE.

Que de tems les Dieux ont ôté à notre tendreſſe! * Il ne paroît pas changé d'un jour, & ſes habits ont la fraîcheur du premier moment. Quel ſommeil létargique que celui où il eſt plongé! Vous vous en ſouvenés, cher Poliorte, & vous êtiés bien jeune alors; c'étoit avant la mort de votre Pere, que ſous le nom d'Agathon vous dreſſiés ſes chevaux de monture, vous n'avés pas oublié que nous l'enlevâmes de ſa maiſon, & que nous le conduisîmes dans une autre pour le ſauver de la fauſſe piété de ſes Parens, qui, le croyant mort, vouloient que l'on brulât ſon corps.

* Elle s'approche du lit où il repoſe.

POLIORTE.

Hélas! oüi. Combien depuis ce jour de gens ſont morts! Votre illuſtre Mere, Poliorte mon Pere;

Pere; voici la quatriéme maiſon où nous l'avons tranſporté, ſans que perſonne ait ſoupçonné ce qui lui arrive, & nous devons croire que c'eſt ici où il reverra enfin la clarté du jour.

ASPASIE.

C'eſt un miracle comment nous avons pu juſqu'ici cacher le ſort du plus illuſtre & du plus riche Citoyen de l'Iſle de Créte. Ses Héritiers ne comprennent rien au décret qui tient ſes biens en ſuſpens, & de toute cette maiſon il n'y a que nous de qui il ſoit connu. Mais, Poliorte, eſt-il bien ſûr que nos malheurs ſoient prêts à finir?

POLIORTE.

Non-ſeulement les vôtres, mais ceux de toute la Nation, pour qui le ſommeil d'Epiménide, le plus juſte des hommes, devoit être l'expiation de tous les crimes qu'elle a commis.

ASPASIE.

Eh! Qui peut entendre le vrai ſens d'un Oracle? Le Ciel ſe jouë ſi ſouvent de notre crédulité. Hélas! depuis trente ans il n'y a pas de jour que je n'aye eſpéré & déſeſpéré de le voir. Quoi! Je vous parlerois encore, mon cher Epiménide! * Mais, qu'entens-je? ..... Epiménide.... Il ſe réveille.... Je me meurs. *Elle s'évanouit.*

* Epiménide fait quelques mouvemens.

POLIORTE.

Ah! Madame,.... Il faut l'emporter pour la ſecourir.

SCÉNE SECONDE.

EPIMENIDE.

C'Eſt auſſi trop dormir. Le Soleil eſt prêt à ſe coucher, & je me mis hier au lit avant minuit. Il eſt vrai que jamais je ne m'étois ſenti un ſi grand beſoin du ſommeil; l'agitation de la journée, l'ardeur brûlante que j'avois éprouvée à la promenade, les vins délicieux que me fit boire Arpaſie à ſouper; tout cela m'avoit jetté dans un aſſoupiſſement qui m'a ôté le ſouvenir de ce que je devins: Sans doute que l'on m'emporta de chez elle: Mais je ne comprends pas comment je n'ai pas encore eu de ſes nouvelles: Je n'oſerois envoyer de mes gens dans la maiſon, & elle devoit me mander dès le matin où en étoient les ſoupçons que ſa Mere avoit laiſſé appercevoir ſur notre liaiſon....* Que vois-je, ô Dieux, quel prodige! Me trompai-je; quoi, dans le fort de l'Eté le plus chaud, de la glace dans mes Jardins: La neige couvre tous mes parterres, & m'empêche quaſi de les reconnoî-

* En regardant à ſa fenêtre.

tre.... * Qu'eſt-ce donc que ceci ? Suis-je devenu fou ? Je ne reconnois plus ni cette chambre, ni ces meubles : Veillai-je, eſt-ce un rêve ! Tout m'eſt inconnu autour de moi : Ces fauteüils ſont baiſſés de plus d'un pied : Ce lit comme ſuſpendu en l'air & qui ſemble ne tenir à rien, a pris la place d'un bon lit à quatre colonnes ! Qui a pu ſubſtituer à des vaſes d'argent, commodes & ſolides, ces porcelaines délicates que l'on craint de toucher ? Ceci eſt un enchantement. Epiménide reveille-toi... Mais un rêve rappelle-t-il l'idée des choſes que l'on n'a jamais vûës ?.. Je ne m'appercevois pas de ces fenêtres coupées juſques ſur mon plancher, & qui mettent ma chambre tout à jour... Qui me tirera du trouble extrême où me jettent toutes ces nouveautés ? Aſpaſie, vous m'avez oublié ! Que ſont devenus mes gens ? Je n'entends aucun bruit : Ma terreur augmente. O Dieux ! Secourés moi..... Hola, Xanthus, Chremés, Eſope..... Perſonne ne répond ! Hola quelqu'un.

* En regardant ſa chambre.

SCENE IIIe.

EPIMENIDE, NAUSICA.

NAUSICA.

QUe vous plaît-il, Monſieur?

EPIMENIDE.

Où eſt Xanthus?

NAUSICA.

Je ne le connois point.

EPIMENIDE.

Vous ne le connoiſſez pas, mon enfant.

NAUSICA.

Non, Monſieur.

EPIMENIDE.

Et qui êtes-vous?

NAUSICA.

Je ſuis Nauſica, la fille à Drome.

EPIMENIDE.

Faites-moi venir Chremés.

NAUSICA.

Hélas, Monſieur, que demandés-vous? Ne ſçavés-vous pas que mon Papa eſt mort, il y a plus de huit ans & qu'il m'a laiſſée en nourrice?

EPIMENIDE.

Chremés eſt mort!

NAUSICA.

Apparemment: Je n'ai plus que ma chere Mere.

EPIMENIDE.

Et que faites-vous ici?

NAUSICA.

Nous y vivons, ma chere Mere, ma grand Maman & moi.

EPIMENIDE.

Eh! de quoi?

NAUSICA.

De ce qu'Epiménide, notre bon maître, avoit laiſſé à mon Papa.

EPIMENIDE.

Comment Epiménide! eſt-ce que vous ne le connoiſſez pas?

NAUSICA.

Eh! comment le connoîtrois-je, il y a plus de trente ans qu'il eſt mort? Il y a ici un vieillard qui gouverne tous ſes biens, en attendant, dit-il, qu'il vienne quelqu'un qu'il ne nomme pas, & à qui ils appartiennent.

EPIMENIDE.

Tout cela me confond. Petite fille, faites-moi venir ce vieillard.

NAUSICA.

Oüi, Monſieur, je m'y en vais.

EPIMENIDE.

Je n'y puis plus tenir. Parcourons un peu cet appartement où je ne me reconnois plus.

SCÉNE IVe.

POLIORTE.

OU eſt-il mon cher Maître, que j'embraſſe ſes genoux? Hélas! l'enchantement eſt donc ceſſé, & Epiménide ſe réveille enfin après un ſommeil de trente ans. Mais je juge de la ſurpriſe où il doit être, & je crains que ſa raiſon ne s'égare, en revoyant un monde

nouveau ; Notre Ville s'eſt toute renouvellée depuis un ſi long-tems. La bonne, la tendre Aſpaſie, à peine revenuë de ſon évanouiſſement, ne peut ſe ſoutenir & exige que je la laiſſe ſeule ; elle ne ſçait ce qu'elle doit faire, elle meurt d'envie de le venir embraſſer, & il ſemble qu'elle redoute ſa préſence ; mais la voici.

SCÉNE V^e.

POLIORTE, ASPASIE.

ASPASIE.

EST-il bien vrai, mon cher Poliorte, où eſt-il ? L'avez-vous vû ?

POLIORTE.

Je l'entends dans cette galerie ; je ne me ſuis point encore préſenté à ſes yeux : Le voici, il ne me paroît pas vieilli d'un jour.

SCÉNE VIe.

EPIMENIDE, POLIORTE, ASPASIE.

EPIMENIDE, *dans le fond du Théâtre.*

QUel eſt cet homme que je ne connois point.... Monſieur, qui êtes-vous, & que faites-vous ici ?

POLIORTE.

Je ſuis à vous.

EPIMENIDE.

Et cette Dame?

ASPASIE.

Seigneur....

EPIMENIDE.

Eſt-ce votre femme?

POLIORTE.

Je n'ai pas cet honneur là.

EPIMENIDE.

Madame, qui êtes-vous?

ASPASIE.

Qui je ſuis!

EPIMENIDE.

D'où naît cet embarras?... Il me ſemble... Me trompai-je?..... Elle a de l'air..... Ah! Madame, c'eſt vous.

ASPASIE.

Quoi! Il me reconnoît! Seigneur....

EPIMENIDE.

C'eſt vous, reſpectable Epidamie! Vous, chez moi, vous que je n'aurois oſé aborder il y a quelques jours qu'en tremblant, qui me haïſſiez ſans me connoître, vous venez me chercher aujourd'hui.

ASPASIE.

Seigneur, que dites-vous?

EPIMENIDE.

Qu'y a-t-il donc de nouveau? Vous avés l'air embarraſſé, tandis que c'eſt à moi de l'être: Seroit-il arrivé quelque malheur à ma chére Aſpaſie? Vous vous troublés, je ſuis perdu! Aſpaſie! Ah! Madame, quittés ce viſage ſévére; Aſpaſie n'eſt coupable que d'être trop aimée.... Quoi! ſeroit-elle malade? Vous ne répondés rien! Ah! Aſpaſie eſt morte!

ASPASIE.

Non, Seigneur, Aſpaſie n'eſt point morte. Aſpaſie étoit digne, ſans doute, de tout votre amour; ſa Mere lui a rendu juſtice; calmez vous, & remettez-vous un peu du trouble où je vous vois.

EPIMENIDE.

Eh! Comment ne ſerois-je point troublé? Je ne ſçais où je ſuis, je me crois tranſporté dans une terre étrangére, je ne reconnois rien de tout ce qui m'environne; vous ſeule, Madame, vous ſeule qu'à peine j'ai vûë trois fois, êtes la ſeule perſonne que je reconnoiſſe; mais enfin, Madame, quel ſujet me procure l'honneur que vous me faites? Ce vieillard eſt-il à vous? Avez-vous des ſecrets à me révéler? Où eſt Aſpaſie votre divine fille? Je ne veux rien entendre que je ne ſois inſtruit de ce qui lui eſt arrivé; ſans doute un événement ſingulier vous a conduite ici; je laiſſai Aſpaſie hier au ſoir dans l'eſpérance de vous fléchir.

ASPASIE.

Hélas! Que dit-il?

EPIMENIDE.

Serois-je aſſez heureux pour qu'elle y eût réüſſi? Oüi, ſans doute: Vous me regardés avec un air de bonté qui raſſure mon ame: Aſpaſie vous aura fait connoître tout l'excès de ma tendreſſe. Ah! Madame, elle ne vous l'a pas dit aſſez; & comment auroit-elle pû l'exprimer? je ſens que je ne le puis moi-même.

ASPASIE.

Seigneur, soyez tranquile, & si la Mere d'Aspasie a des droits sur vous, je vous ordonne de vous calmer. Mais il est vrai que vous avés lieu d'être surpris; des événemens peu ordinaires demandent du tems pour vous les expliquer: Vous avés besoin de quelque nourriture, & moi je sens qu'il me faut un peu de solitude. Je vous rejoindrai bien-tôt; en attendant fiés-vous à ce vieillard comme à moi-même, & sur-tout ne tentés point les Dieux par des questions précipitées.

SCÉNE VII.

EPIMENIDE, POLIORTE.

EPIMENIDE.

JE verrai Aspasie du consentement de sa Mere. Quel Dieu a pu lever tous les obstacles qui sembloient nous devoir séparer à jamais? Je verrai Aspasie sans contrainte, je verrai ses beaux yeux, je posséderai tant de charmes; notre vie ne sera jamais assez longue pour nous dire tout ce que nous sentons l'un pour l'autre, divine Aspasie, l'image de la beauté, plus jeune que la jeunesse, plus vertueuse que Minerve, plus tendre que la Déesse de Gnide.

Qui nous eût dit hier au ſoir que nous étions ſi près du bonheur..... Ah! vous que je ne connois point, entretenés-moi de tous ſes charmes; ou plutôt écoutés tout ce que j'en veux dire.

POLIORTE.

Seigneur, vous avez entendu les ordres de ſa Mere; ſi vous l'aimés, marqués-le par votre obéïſſance à Epidamie, réglés tous vos pas ſur ſes volontés, & commencés par venir manger ce que l'on vous a préparé.

SCÉNE VIIIe.

DAVE, EPIMENIDE, POLIORTE.

DAVE.

MOnſieur eſt ſervi.

EPIMENIDE.

Je ne connois pas plus celui-là que les autres; mais pourquoi eſt-ce que je ne mange pas ici?

POLIORTE.

Vous en êtes le Maître; que l'on apporte la table.

On apporte le diner.

EPIMENIDE.

Eh bien donc! que l'on m'apporte à laver... M'entendez-vous? où eſt le baſſin pour laver mes mains? Uſage ancien.

DAVE.

Monſieur.

POLIORTE.

Je ne ſçais où eſt le baſſin, mais approchés-vous de cette fontaine.

Il lave ſes mains & ſe met à table.

POLIORTE.

Voulés-vous que je vous ſerve de cet hors d'œuvre?

EPIMENIDE.

Hem! ....

POLIORTE.

Je vous demande ſi vous voulés manger de cet hors d'œuvre. Terme nouveau

EPIMENIDE.

Hors d'œuvre!

POLIORTE.

Ah! je vous demande pardon, c'eſt une mauvaiſe façon de parler que j'ai, je veux dire, de cette entrée.

EPIMENIDE.

A la bonne heure.

Il mange.

Mais... j'étois si troublé, qu'à peine vous ai-je regardé : Qui êtes-vous ici ?

POLIORTE.

Je suis votre Maître d'Hôtel.

EPIMENIDE.

Vous ?

POLIORTE.

Oüi, Monsieur, mais vous oubliez la défense d'Epidamie.

EPIMENIDE.

Elle ne m'a pas défendu toutes les questions. Vous êtes mon Maître d'Hôtel ! Cela est bien extraordinaire ; cependant quoique je ne vous connoisse pas, je vous trouve une ressemblance qui augmente plus je vous regarde. Le petit Agathon a de votre air : Oüi, Agathon mon Ecuyer : Il faut que vous soyiez de la même famille.

POLIORTE.

Il est vrai.

EPIMENIDE.

Ah! voilà enfin quelqu'un qui me rend un peu de confiance; au moins si je ne vois pas mes gens, je vois de leurs parens. Pourquoi Agathon n'eſt-il pas ici?

POLIORTE.

Il n'eſt pas loin.

EPIMENIDE.

Eh! comment vous appellez-vous?

POLIORTE.

On me nomme Poliorte.

EPIMENIDE.

C'étoit le nom du Pere d'Agathon: Qu'on me le cherche, il ne m'a pas rendu réponſe d'un cheval que je vis il y a quelques jours & que je veux avoir à quelque prix que ce ſoit: Au moins m'eſt-il permis de parler de mon Ecurie.

POLIORTE *à part.*

Guère plus que du reſte.

EPIMENIDE.

J'ai ces chevaux barbes que ſans doute vous connoiſſés: mais ce ne ſont preſque que des poulains, & il faudra les attendre.

POLIORTE *à part.*

Long-tems.

EPIMENIDE.

Modes anciennes. Et comme vous voilà fait! Point de ruban sur les manches! Point sur les haut-de-chausses! Qu'est-ce que c'est que ces canons étroits qui vous brident les cuisses? Et vos moustaches que sont-elles devenuës? Les boutons de votre habit sont comme ceux d'un pourpoint; Pourquoi cette perruque où il n'y a que quatre cheveux? Au moins ces questions sont-elles assés indifférentes.

POLIORTE.

Pas plus que les autres.

EPIMENIDE.

J'ai l'air d'un fol à la maniére dont on me répond. A la bonne heure; mais pour ce que l'on me sert je veux être obéï. Que l'on dise à mon Cuisinier qu'il s'est furieusement négligé aujourd'hui; toutes ces sausses ne sont point liées, cela est clair comme de l'eau.

Nouvelle Cuisine.

POLIORTE.

Monsieur, votre Cuisinier est pourtant le plus habile qu'il y ait.

EPIMENIDE.

Cela ne ſent ni le citron, ni la muſcade.

POLIORTE.

On a fait pour le mieux.

EPIMENIDE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que cette œconomie-là ? une ſeule perdrix dans un plat, au lieu de ſept ou huit qu'il devroit y avoir ; quoi, parceque je ſuis ſeul ! Que cela n'arrive plus.... Où ſont donc mes grands baſſins d'argent ? Ces plats reſſemblent à des palettes pour ſaigner... Je ne ſçaurois manger ; que l'on m'ôte tout cela. Mais, Monſieur Poliorte, au moins me dirés-vous pourquoi dans le cœur de l'Eté il gêle aujourd'hui à pierre fendre. Hier on avoit peine à trouver de l'ombre. Uſage ancien. Modes nouvelles.

POLIORTE.

Monſieur.

EPIMENIDE.

Quoi, vous faites encore le myſtérieux ſur cela : Oh ! parbleu, cela eſt trop original. Je veux ſortir, allons, accompagnés-moi.

SCNÉNE IXe.

EPIMENIDE, POLIORTE DAVE, MENIPPE.

MENIPPE.

COmment, Monsieur, vous n'avés point fait de testament?

POLIORTE.

Que voulés-vous, mon ami?

MENIPPE.

Parler à Epiménide, il y a trente ans que l'on dit qu'il n'y est pas; il me doit de l'argent; je n'ai point de billet de lui, & il est trop honnête homme pour nier une dette d'honneur.

EPIMENIDE.

Trente ans! & mon pauvre homme vous êtes fou, je n'étois pas au monde.

MENIPPE.

Vous n'y étiés plus, voulés-vous dire; mais enfin vous y voilà revenu, cela vous apprendra une autre fois à faire mention de vos Créanciers en mourant.

EPIMENIDE.

Voilà qui eſt nouveau.

MENIPPE.

Quoi! Monſieur, vous avez oublié Menippe.

EPIMENIDE *avec un air ſurpris.*

Menippe! & vraîment je connois bien votre nom; mais vous ſçavés que je ne vous ai jamais vû. Parlés bas: C'eſt à vous que je dois les petits ſoupers que je fais porter en ville: Ils ſont fort bons, mais eſt-ce vous qui les faites?

MENIPPE.

Aſſurément.

EPIMENIDE.

Vous êtes bien vieux pour cela.

MENIPPE.

Eh! mais, Mr. dans ce tems-là j'étois jeune.

EPIMENIDE.

Que veut-il dire?

MENIPPE.

On a tous les ans douze mois.

EPIMENIDE.

Mais, mon enfant, vous êtes bien preſſant, il peut y avoir une vingtaine de ſoupers.

MENIPPE.

De ce qu'il n'y en a guère, me les devés-vous moins ?

EPIMENIDE.

Cela eſt vrai: Mais le dernier n'eſt que d'hier au ſoir.

MENIPPE.

D'hier au ſoir: Ah ! miſéricorde.

EPIMENIDE.

Vous ne m'en aviés pas encore rien fait demander, mais puiſque vous êtes ſi exact, vous allés être payé, il vous faut, je crois, deux cens dragmes. Poliorte, ſatisfaites cet homme-là.

POLIORTE.

Attendés là-bas.

MENIPPE.

Voilà un honnête homme de fou, comme je n'en ai jamais vû.

SCÉNE X^e.

EPIMENIDE *ſort & puis il rentre.*

QU'eſt-ce que c'eſt que cette voiture-là qui reſſemble à une chaiſe de poſte allongée?

POLIORTE.

C'eſt un vis-à-vis.

EPIMENIDE.

Vis-à-vis de qui?

POLIORTE.

Eh! mais...

EPIMENIDE.

Et pourquoi pas ma caléche à cinq glaces?

POLIORTE.

Votre caléche à cinq glaces!

EPIMENIDE.

Eh! oüi, voulés-vous que j'étouffe: Je ne reconnoiſſois pas cette voiture-là: Faites ôter mes chevaux, j'irai à pied.

SCÉNE X^e.

EPIMENIDE, POLIORTE, NECROGRAPHE.

NECROGRAPHE.

POurquoi donc eſt-ce qu'Epimenide n'eſt pas mort?

EPIMENIDE.

Je ne vois pas la néceſſité.

NECROGRAPHE.

Si fait, vraîment.

EPIMENIDE.

Qui êtes-vous?

NECROGRAPHE.

Je ſuis Sculpteur, Monſieur, & je me nomme Necrographe; je me ſuis ſur-tout appliqué aux lampes ſépulchrales & aux urnes funébres.

EPIMENIDE.

Vous devés être bien triſte; & bien Monſieur Necrographe, qu'eſt-ce que cela me fait?

NECROGRAPHE.

Beaucoup. C'eſt que, Monſieur, ſauf votre reſpect, j'ai fait votte urne ; & qui pis eſt, j'y ai gravé votre éloge. Il eſt vrai que cela pourroit ſervir à un autre ; mais, par malheur j'y ai mis votre nom & la datte de votre mort.

EPIMENIDE.

Il eſt vrai que cela eſt fort fâcheux... Ceci eſt une gageure ; allés, mon enfant, gardés-moi tout cela pour dans cent ans.

NECROGRAPHE.

Mais, Monſieur, ce n'eſt pas ma faute ſi vous n'êtes pas mort.

EPIMENIDE.

Auſſi je ne m'en prends pas à vous. Allons, Poliorte. *Il ſort.*

NECROGRAPHE.

Et mon urne ?

SCÉNE XIIe.

ASPASIE, CLEANTHIS.

ASPASIE *en pleurant.*

IL ſort, & nous pouvons rentrer: Ah! ma chere Cléanthis.

CLEANTHIS.

Mais, Madame, d'où viennent ces pleurs? J'ai compris aiſément votre premier ſaiſiſſement. C'eſt quaſi une réſurrection que le réveil d'Epiménide; tout ce que vous m'en avés raconté eſt incroyable. Mais enfin le voilà, & au bout de trente ans il n'a point vieilli d'un jour.

ASPASIE.

Et moi je ne ſuis plus jeune.

CLEANTHIS.

L'erreur où il a été en vous voyant, vous a laiſſé voir qu'il vous aime tout autant qu'il ait jamais fait.

ASPASIE,

Quel doit être mon changement! Il m'a priſe pour ma mere.

CLEANTHIS.

CLEANTHIS.

Eh bien ?

ASPASIE.

Eh bien ? Cléanthis, il ne m'aimera plus.

CLEANTHIS.

Il eſt trop honnête homme pour cela.

ASPASIE.

La probité n'a que faire à cela. On peut continuer à s'aimer quand on a vieilli enſemble : Les rides ſont comme l'aiguille d'une montre, on ne s'apperçoit qu'elle avance que quand on a été quelque tems ſans y regarder. Je ſerois aujourd'hui la mere d'Épiménide : Cette penſée me tuë. Non-pas que je regrette la jeuneſſe ; tu me connois, Cléanthis, je ne regrette que ſes ſentimens : Il ne m'aimera plus : L'amour a ſes droits à part de toute autre affection : Il commence par la beauté, il ſe continuë par l'eſtime, & il ſe perd avec nos charmes : A peine a-t-on raiſon à la fleur de ſon âge de ſe plaindre d'un infidéle qui nous trouve changée, parceque ſon cœur l'eſt pour nous : Qu'aurai-je à lui reprocher quand il verra que la mere d'Aſpaſie eſt Aſpaſie elle-même. Chaque mot qu'il me diſoit, tantôt me perçoit le cœur ; plus il paroiſſoit m'aimer,

plus je ſentois vivement qu'il touchoit au moment de ne m'aimer plus ; Epiménide, Epiménide, j'étois réſervée à une étrange ſorte de malheur! Vous ne m'aimerés plus ſans être inconſtant, & je ne pourrai continuer de vous aimer ſans être ridicule.

CLEANTHIS.

Madame, encore une fois, il ſera touché de vos ſentimens pour lui.

ASPASIE.

Et qu'eſt-ce que de la pitié à côté de l'amour?

CLEANTHIS.

Mais enfin, quel parti allés vous prendre?

ASPASIE.

Je ne ſçais. Si je le laiſſe dans l'erreur, il continuera d'aimer un être imaginaire. Si je me découvre, je lui ôterai tout le charme de ſa vie & de la mienne, ſon amour. Mais il vient... Je n'ai pas encore le courage de l'attendre. Reſte avec lui.

SCÉNE XIIIe.

EPIMENIDE, CLEANTHIS.

EPIMENIDE.

QUi êtes-vous, mon enfant?

CLEANTHIS.

Je ſuis à Epidamie, & je me nomme Cléanthis.

EPIMENIDE.

Verrai-je enfin Aſpaſie?

CLEANTHIS.

Bien-tôt, Monſieur.

EPIMENIDE.

J'éprouve prodige ſur prodige, je ſuis ſorti pour aller chez Epidamie; la folie de ce pays ci eſt bien lugubre; on veut qu'elle ſoit morte, j'ai eu beau dire que je venois de la quitter, on m'a ri au nés: De là j'ai parcouru quelques quartiers de la Ville, j'ai eu bien de la peine à me reconnoître, & la moitié des maiſons étoit changée; j'ai paſſé devant l'amphithéâtre où je ſuis entré: Il faut que l'on y ait fait venir des Acteurs de Province, je n'en ai

pas reconnu un ; & Dieu ſçait comme ils joüent ! Il y a pourtant un Valet & une Soubrette qui ne ſont pas mauvais.

CLEANTHIS.

Vous êtes bien bon !

EPIMENIDE.

Oh ! mais le comble de ma ſurpriſe, c'eſt que j'ai vû tous les Spectateurs en larmes.

CLEANTHIS.

Pourquoi pas ?

EPIMENIDE.

Et mais, Cléanthis, les Acteurs étoient vêtus pour joüer du comique : Comment ! depuis hier au ſoir on pleure à la Comédie ?

Comique larmoyant.

CLEANTHIS.

Oh ! Monſieur, il arrive bien des choſes dans une nuit.

EPIMENIDE.

Enſuite on eſt venu aux intermédes ; j'attendois toujours de voir notre cher Déniophon, cet illuſtre joüeur de Lire, qui exprime ſi tendrement les chants du vieux Canbaſſe.

CLEANTHIS.

Bon.

EPIMENIDE.

Au lieu de cela j'ai entendu un fanatique, ouï, un démoniaque, ou plutôt les trois furies ſous une même tête, & ſous un même archet, les grincemens de dents du Tartare ſont des flûtes en comparaiſon.

CLEANTHIS.

C'eſt pourtant ce que l'on appelle du ſçavant.

EPIMENIDE.

Je ne ſuis ſauvé, & j'ai rencontré à la porte un bon vieillard que je ne connois point, mais à qui je n'ai pû m'empêcher de raconter mon indignation: Oh! que c'eſt un bon homme, il m'a embraſsé en me diſant: „ Mon enfant, Dieu vous conſerve ce goût là. C'étoit celui de nos Peres; aujourd'hui tout a „ changé, nos Muſiciens ont quitté la nature „ pour les tours de force; nos Poëtes ne „ font plus que des épigrammes, la morale „ ſe débite par traits & la politique par bons „ mots: On eſt devenu avare de paroles, „ bien-tôt on ne parlera plus que par geſte; „ & la belle maniére, c'eſt de dire en quatre „ mots ce qui auroit beſoin de quatre lignes.

„ A meſure que l'on a plus penſé, on a ro-
„ gné les phraſes au lieu de les allonger, & le
„ grand mérite, c'eſt que perſonne ne vous
„ entende. " J'oubliois de te dire que j'avois perdu Poliorte dans la foule: J'ai voulu regagner la maiſon, & j'ai encore été arrêté en chemin par un homme qui m'a forcé de lire un papier pour un reméde qui guérit toutes les maladies: Ah! paſſe pour cela, je me reconnois, lui ai-je dit, & je ne vois rien de changé à cet égard; enfin me voilà, mais Aſpaſie où eſt-elle?... Ah! je vois Epidamie.

SCÉNE XIVe.

EPIMENIDE, EPIDAMIE, CLEANTHIS.

EPIMENIDE.

AH! Madame, que vous tardés à venir: Je viens de vous chercher... Il eſt tems que ceci finiſſe, je ſuis hors de moi: Je ne rencontre perſonne de qui je ſois connu, ni que je connoiſſe; j'ai retrouvé la Ville ſans y retrouver un ſeul des Habitans que j'y laiſſai hier au ſoir, vous êtes la ſeule dans le monde qui daigniés vous intéreſſer à moi, comme Aſpaſie eſt la ſeule pour qui je déſire de vivre. Tout eſt changé pour moi, hors Aſpaſie qui

ne l'eſt pas. Et que m'importe une terre inconnuë, pourvû qu'Aſpaſie l'habite, n'eſt-elle pas pour moi le monde entier? Faites-moi la donc voir, Madame; je la quittai hier au ſoir & il me ſemble qu'il y a un ſiécle que j'en ſuis ſéparé.

ASPASIE.

Croyés Epiménide, que ce tems lui a paru plus long qu'à vous: Hélas!

EPIMENDIE.

Vous m'avés aſſuré qu'elle ſe portoit bien.

ASPASIE.

Oüi.

EPIMENIDE.

Vous m'avés aſſuré que ſon cœur n'étoit point changé pour moi.

ASPASIE.

Ah! mon Dieu, non.

EPIMENIDE.

Vous approuvés notre amour.

ASPASIE.

Et qui ne l'approuveroit pas?

EPIMENIDE.

Qu'eſt-ce donc qui nous arrête ?

ASPASIE.

Mais....

EPIMENIDE.

Ah ! je vous entends, vous croyés peut-être qu'Aſpaſie m'a inſpiré de ces ſentimens frivoles que la beauté ſeule excite & que le tems diminuë. Vous craignés pour elle un engagement qui feroit un jour ſon malheur ; ah ! Madame, connoiſſés-nous mieux tous les deux, mon cœur atteint toutes ſes vertus, j'aime autant qu'elle eſt digne d'être aimée, je n'aurois jamais rien aimé ſans elle, & j'ai pitié de voir qu'on puiſſe en aimer d'autres. Aſpaſie eſt ma maîtreſſe, elle va devenir ma femme, elle ſera mon amie, & je ne vois rien, ni hors d'elle, ni après elle.

ASPASIE.

Vous me raſſurés pour elle, & quelle que ſoit l'opinion qu'elle a de vous, elle en a beſoin.

EPIMENIDE.

Quel venin a-t-on pû répandre dans ſon ame depuis vingt-quatre heures : Ah ! elle étoit ſi ſûre de moi. Quoi ! Aſpaſie me ſoupçonne....

Quel mot eſt-ce que je prononce ? Des ſoupçons ! Aſpaſie eſt trop vertueuſe pour en prendre & Epiménide pour en donner. Mais quoi ! tout ce qui m'arrive d'étrange depuis vingt-quatre heures ſemble annoncer un ſort que je n'imagine point. Je ne ſçais ce que je dois craindre ou eſpérer ; il y a du ſurnaturel dans ceci, & vous devez enfin m'en éclaircir : Parlés, Madame, hors mon amour, je défie toute puiſſance de pouvoir rien ſur moi. Les Dieux ſont trop juſtes, & je les ai juſqu'ici trop bien ſervis pour qu'ils continuent à ſe joüer de ma crédulité.

ASPASIE.

Vous le voulés donc, il faut vous ſatisfaire ; mais armés vous d'un grand courage.

EPIMENIDE.

Ai-je perdu tous mes biens ?

ASPASIE.

Au contraire, vous les trouverés doublés.

EPIMENIDE.

Tant mieux pour Aſpaſie.

ASPASIE.

Eh ! que lui importe ?

EPIMENIDE.

Parlés donc.

ASPASIE.

Que vais-je lui dire !

EPIMENIDE.

Quel plaisir prenés-vous à me désespérer ?

ASPASIE.

Etes-vous bien sûr de votre cœur ?

EPIMENIDE.

Plus sûr que de mon existence....

ASPASIE.

Eh bien Épiménide (vous le voulés) nous sommes dans la quarante-sixiéme olimpiade, & vous vous êtes endormi dans la vingt-huitiéme.

EPIMENIDE.

Que dites-vous ?

ASPASIE.

Qu'il y a trente ans que vous dormés.

EPIMENIDE.

Ah ! Dieux.....

ASPASIE.

Que ce ſommeil dont les Dieux ſeuls peuvent nous donner l'explication, n'a fait que ſuſpendre le cours de votre vie, ſans altérer votre jeuneſſe.

EPIMENIDE.

Ce ſont trente ans de plus que j'aurai vêcu pour Aſpaſie.

ASPASIE.

Il eſt vrai, mais elle les a auſſi vêcu pour vous.

EPIMENIDE.

Eh bien, Madame, de quoi avons nous à nous plaindre?

ASPASIE.

Seigneur, elle n'a pas dormi pendant ce tems-là, mais elle a toujours pleuré.

EPIMENIDE.

Je vous entends.... ma chere Aſpaſie, ce n'eſt point le tems que vous avés paſſé ſans moi que je regrette pour vous, c'eſt le tems qu'il me faudroit paſſer ſans vous, ſi je vous ſurvivois: Mais ne craignés point mes regrets; on meurt toujours le même jour quand on n'a point ceſſé de s'aimer.

ASPASIE.

Vous concevés donc que les jours d'Aſpaſie ſe ſont avancés pendant que les vôtres étoient ſuſpendus; vous prévoyés que votre Aſpaſie eſt auſſi tendre, mais qu'elle a ceſſé d'être jeune; vous vous attendés à ne plus revoir cette beauté, dont elle ne connoiſſoit le prix que pour vous; Epiménide, prenés garde à vous; elle va paroître.

EPIMENIDE.

Ah! je la vois, *il ſe met à genoux*, mais je la vois, telle que la veille que je m'endormis: Les Dieux m'ont laiſſé mes yeux d'alors, je la vois la même, c'eſt Aſpaſie pour qui je veux vivre & mourir.

ASPASIE.

Tout eſt miracle aujourd'hui juſqu'à l'amour.

EPIMENIDE.

Allons remercier les Dieux, & nous jurer ſur leurs autels une tendreſſe digne d'eux & de nous.

ASPASIE.

Arrêtés, Epiménide, je ſuis ſatisfaite de votre tendreſſe; mais je ne dois pas en abuſer.

EPIMENIDE.

Quoi encore des obſtacles?

ASPASIE.

Vous ne vous connoiſſez pas vous-même, vous prenés votre ſurpriſe pour de la paſſion, & votre attendriſſement pour de l'amour! Mais bien-tôt ouvrant les yeux ſur vous & ſur moi, la perte de votre cœur ſeroit la peine de mon injuſtice. Vous ne ſçauriés douter de mes ſentimens, & j'ai droit ſur tous ceux que vous pouvés me donner; je vous demande votre eſtime, votre confiance, votre amitié, vous ne ſçauriés m'en accorder davantage: Peut-être dans ce moment n'aurai-je point aſſés de courage pour vous voir de l'amour pour un autre, mais j'en ai aſſés pour n'en pas attendre de vous, l'amitié n'eſt pas ſi peu de choſe que l'on croit, quand elle n'eſt pas contredite par l'amour.

EPIMENIDE.

Non, Madame, non....

ASPASIE.

Vous ne changerés point ma réſolution, je ne veux pas vous perdre, Epiménide, & c'eſt le ſeul moyen de vous conſerver, ne nous ſé-

parons jamais, mettons à profit les jours qui me reſtent, & quand la mort nous ſéparera, pleurés comme votre épouſe, celle qui a aſſés aimé pour ne vouloir être que votre amie.

SCÉNE XVe.

LE GRAND PRÊTRE *de l'Iſle de Créte avec ſa ſuite & les Acteurs de la Scéne précédente.*

LE GRAND PRÊTRE.

LEs Dieux ſont appaiſés. Leur juſtice, qui eſt toujours mêlée de clémence, s'eſt contenté pour la punition de nos crimes, de nous priver pour un tems du plus vertueux de tous les hommes: Son réveil rend la pureté à l'air que nous reſpirons. Epiménide a expié nos fautes, & la généroſité d'Aſpaſie nous encourage à la vertu. Daignés être l'un & l'autre les témoins de notre reconnoiſſance.

DIVERTISSEMENT.

Entrée des Peuples de Créte.

Pendant qu'ils danſent, on entend le tonnerre, le Ciel s'ouvre & l'on voit deſcendre ſur un nuage Hébé, Déeſſe de la Jeuneſſe; elle tient dans ſa main la coupe, d'où elle ver-

ſe aux Dieux la liqueur qui entretient leur immortalité : elle en répand quelques goutes ſur Aſpaſie, quelle rajeunit.

Divertiſſement de la ſuite d'Hébé qui ſe mêle aux danſes des Peuples.

ENVOY A S***

Qui m'ordonna de rajeunir Aſpaſie, & qui me fit ajoûter le miracle de la fin.

VOus que réclament tour à tour
Et les graces & la ſageſſe,
Qu'Athénes eut fait ſa Déeſſe,
Et dont on eût fêté le jour,
Dans tous les Temples de la Gréce :
Liſés ce que j'écris ici
D'Epiménide & d'Aſpaſie,
C'eſt de l'Amour en racourci
Le triomphe & l'apologie.
Elle aima, car il faut aimer :
Et qu'eſt-ce qu'une ame inutile
Dont l'indifférence imbécille
Dans l'horreur d'un chaos ſtérile
Se plaît à ſe voir renfermer ?
Elle aima donc, mais ſa tendreſſe
N'eût rien de cette folle yvreſſe
Que produiſent les paſſions,

Elle aima ſans prétentions
De cette ardeur pure & divine
Qui ſemblable au flambeau des Cieux,
Se nourrit de ſes propres feux,
Qui prend ſa ſource au ſein des Dieux
Et ſe ſent de ſon origine:
Pour tout dire, elle aima ſi bien
Que l'incomparable Sophie
A jugé que ſans riſquer rien,
Elle peut être rajeunie.

DISCOURS

DISCOURS

Prononcé devant le Roi par M. l'Abbé DE TERVENUS.

SIRE,

UN Prélat reſpectable nous fit dans la dernière Aſſemblée le portrait du Philoſophe, il loüa l'eſprit philoſophique, il n'oublia rien pour le venger des reproches que lui font ſouvent l'ignorance & la ſuperſtition. J'adopte avec reſpect ſes ſentimens, qu'il me ſoit permis ſeulement d'ajoûter aujourd'hui que c'eſt le Philoſophe Chrétien, qui ſeul eſt ce vrai Sage digne de nos éloges, que les prétendus eſprits forts qui font conſiſter l'eſprit philoſophique à ſecoüer le joug de la foi, ne méritent pas le nom de Philoſophe; que leur façon de raiſonner eſt auſſi défectueuſe que leur morale eſt équivoque, & qu'enfin la Philoſophie, dès qu'elle n'eſt pas guidée par la Religion, donne à l'homme moins de ſcience que d'orgueil.

Mais avant de plaider ici la cauſe de la Religion, permettés, SIRE, qu'elle emprunte ma foible voix pour publier l'important ſervi-

ce que vient de lui rendre VOTRE MAJESTÉ. Ceux qui ont parlé avant moi se sont acquittés, au nom de la Patrie, des devoirs de reconnoissance que leur imposoit la multiplicité de vos bienfaits; le caractére sacré dont je suis revêtu, m'autorise en quelque sorte à porter au nom de l'Eglise, le juste tribut de sa gratitude. Jusqu'à présent ses Ministres chargés d'instruire, étoient dépourvus des moyens nécessaires pour le faire efficacement; les talens parmi eux n'étoient pas rares, mais ils n'étoient pas assés cultivés; leur zéle étoit ardent, il étoit pur, mais il n'étoit pas également éclairé. Ayant à combattre l'erreur, l'indocilité, l'irreligion, toutes les passions humaines, il nous faut des armes pour en triompher. Nos armes sont nos Livres, & ce sont ces Livres que VOTRE MAJESTÉ met entre nos mains par l'établissement d'une Bibliothéque publique. Ce nouveau service rendu à la Religion, ajoûte beaucoup à tous les autres. Vous n'êtes plus seulement le Pere de vos Peuples, vous en êtes devenu l'Apôtre. Dès les premiéres années de votre régne vous aviez banni du milieu de nous la misére par vos largesses, la chicane par vos Ordonnances, l'impiété par vos exemples; il restoit encore à bannir l'oisiveté, la compagne de l'ignorance & la mere de tous les vices. Vous la proscrivés, SIRE, de vos Etats,

en ouvrant des tréſors de lumiéres & d'érudition, où chacun pourra puiſer au gré de ſes déſirs & de ſes beſoins. Nous en profiterons SIRE, & notre principale attention ſera de recuëillir de nos lectures tout ce qui eſt le plus capable d'inſpirer à vos Sujets les ſentimens d'amour, de reconnoiſſance & de fidélité qui vous ſont dûs à tant de titres.

Sous des auſpices auſſi favorables, ſous la protection, & en préſence d'un Monarque qui fait profeſſion d'une Philoſophie toute Chrétienne, j'entreprends de prouver combien la raiſon ſeule eſt inſuffiſante à l'homme pour le conduire, ſi elle n'eſt guidée par la Religion. Cette matiére n'a rien d'étranger aux occupations, ni aux Statuts de l'Académie dont j'ai l'honneur d'être Membre; VOTRE MAJESTÉ en exclut par un Article de ſes Réglemens, le libertinage de l'eſprit, comme le libertinage du cœur; Elle y appelle des Sçavans & des Philoſophes; mais des Sçavans qui connoiſſent les bornes de la raiſon; mais des Philoſophes qui reſpectent l'autorité de la Foi.

C'eſt donc entrer dans vos vûës que de combattre une vaine Philoſophie, qui ne peut, ni éclairer ſûrement nos eſprits, ni régler ſagement nos mœurs. Je conſulte d'abord la raiſon, qui eſt le plus glorieux appanage de l'homme; j'en reconnois les prérogatives, j'en reſpecte.

les droits; mais comme les autres dons de la nature, la raiſon humaine a ſes bornes; on ſçait que ſes opérations dépendent beaucoup des impreſſions que tous les objets font ſur elle, & des rapports que lui font les ſens; or l'impreſſion des objets extérieurs & le témoignage de nos ſens ſont ſujets à bien des mépriſes & n'occaſionnent que trop ſouvent de dangereuſes illuſions: Nous avons donc beſoin d'un guide plus ſûr pour nous conduire dans les ſentiers de la vérité, & ſur-tout pour nous élever à la connoiſſance de ces vérités ſublimes que l'œil de l'homme n'a point vû, que ſes oreilles n'ont point entendu & que ſon eſprit ne peut comprendre.

D'ailleurs dans la plûpart des Sciences, des Sciences mêmes les plus proportionnées à nos lumiéres naturelles, il eſt peu de principes généraux qui ſoient démontrés; & parmi ceux qu'on donne pour tels, combien ſont révoqués en doute? Ce qui paroît évidence aux uns, ne paroît aux autres qu'opinion. Enfin quoique le vrai ſeul ſoit l'objet de notre intelligence & que notre raiſon ſe porte naturellement à le rechercher, elle eſt ſouvent entraînée dans l'erreur, ou par des paſſions qui la troublent, ou par des préventions qui l'aveuglent; une erreur qui eſt utile, une erreur qu'on aime, ceſſe d'être une erreur, ou du

moins ceſſe de le paroître à des yeux foibles ou prévenus. L'eſprit canoniſe bien-tôt ce qui a ſurpris l'affection du cœur; on approuve facilement ce qui plaît beaucoup; & on étouffe ſouvent ſes lumiéres pour contenter ſes inclinations.

Il me ſeroit aiſé, MESSIEURS, de vous faire voir en détail, que ces maximes trouvent leur application dans les différentes routes qu'on prend pour découvrir la vérité: Mais pour peu que nous rentrions en nous-même, ou que nous réfléchiſſions ſur les égaremens d'autrui, nous nous appercevrons bien-tôt & des bornes & des écarts de la raiſon humaine, quand elle eſt abandonnée à ſes ſeules lumiéres.

S'il n'eſt encore preſque rien de certain dans la plûpart des Sciences; ſi dans la Phyſique nous n'avons guéres que des vrai-ſemblances & des conjectures; ſi le Mécaniſme de la nature eſt encore pour nous un labyrinthe impénétrable; ſi le Philoſophe le plus éclairé ne peut encore diſcerner l'eſſence & les propriétés de la matiére, nous aſſigner avec certitude la véritable cauſe du flux & du reflux de la Mer, nous découvrir l'origine de la végétation des Plantes, nous dire préciſément ce que c'eſt que le principe des ſenſations, ou l'inſtinct dans les animaux; ſi l'homme eſt pour

lui-même un myſtére incompréhenſible ; s'il ignore ce qui ſe paſſe dans la partie la plus intime de ſon Être ; comment s'y forme la penſée ; comment s'y excitent les ſentimens ; comment la mémoire s'y prend pour produire ſes idées ; quel reſſort l'ame met en jeu pour mouvoir les différens membres d'un corps qui lui eſt uni ; en vérité une raiſon ſi bornée dans les choſes même qui ſont le plus à ſa portée, pourra-elle par ſes forces ſeules s'élever juſqu'à l'Être Suprême ? Oſera-t-elle ſonder les profondeurs de l'Eternel ? Expliquer la nature de ſon eſſence & la maniére de ſon exiſtence ? Déterminer l'eſpéce de culte le plus proportionné à l'homme, & qui convient le mieux à la Divinité, ſoumettre enfin à ſon examen, ou l'œconomie de ſa Grace, ou la conduite de ſa Providence ?

Quoi, pourrions-nous dire aux plus grands Philoſophes de la terre, tous les efforts de votre raiſon, toutes les reſſources de votre Philoſophie n'ont pu juſqu'à préſent vous amener au point de nous rendre un compte bien exact de l'organiſation des plus vils inſectes ; vous craignés de donner trop aux animaux en les élevant au rang des eſprits, ou de ne pas leur donner aſſés en les réduiſant à de pures machines ; un grain de ſable vous arrête, un atôme eſt pour vous un écuëil où

va échoüer toute l'activité de votre intelligence ; vous n'avés encore pu parvenir à nous décider ſi la plus petite portion de matiére qui ne ſe détruit point en ſe diviſant, eſt, ou n'eſt pas diviſible à l'infini ; vous voyés chaque jour éclorre des fleurs & naître des fruits dont l'éclat vous charme, & dont le goût vous ſatisfait, ſans que vous puiſſiés expliquer d'où viennent aux unes ces couleurs différentes, & ce qui occaſionne par le moyen des autres ce goût délicieux ; de tout ce qui ſe fait ſur la terre & ſous vos yeux, vous ignorés la cauſe, la maniére, le comment, le pourquoi ; & vous voulés de l'évidence par-tout en fait de Religion, & vous vous choqués de trouver de l'obſcurité dans les choſes ſurnaturelles, & vous vous révoltés contre les myſtéres que vous propoſe la révélation ; vous ne voulés les croire que lorſqu'on aura ſçu vous les faire comprendre ; vous vous récriés contre le joug de l'autorité Divine qui vous les certifie ; vous vous raillés de notre ſoumiſſion ; vous nous donnés des régles de raiſonnement & des leçons de conduite ; ah ! commencés par vous connoître, & quand vous y aurés réüſſi, nous ſerons diſpoſés à vous écouter.

En vain, pour accréditer vos ſentimens particuliers, appellerés-vous à votre ſecours le ſuffrage de tous les Philoſophes qui vous ont pré-

cédé : Qu'ont-ils dit, ces grands hommes, dont l'Hiſtoire nous a conſervé les noms, & dont les écrits ſi vantés ont fait l'admiration de tous les ſiécles : J'entends l'un, qui après avoir étudié toute ſa vie, m'aſſure poſitivement qu'il ne ſçait rien ; l'autre croit qu'on ne peut rien ſçavoir, & doute de tout ; celui-ci veut qu'on cherche la félicité dans les ſeuls plaiſirs de l'eſprit ; celui-là ne la fait conſiſter que dans la ſatisfaction des ſens ; l'homme n'eſt pas libre, ſelon quelques-uns, il eſt entraîné par les loix invariables du deſtin. Le Chef de la Secte la plus célébre, & que l'école regarde comme un Oracle, refuſe au Créateur une éternité indépendante, qu'il donne à la matiére, & attribuë à tous les êtres des qualités occultes dont il ignore la cauſe. Platon, le divin Platon, fait préſider à tous les phénoménes de la nature un aſtre dominant, & attache à chacun d'eux je ne ſçai quelle intelligence particuliére pour en diriger les mouvemens. Epicure & Lucréce, dans les merveilles dont le Ciel & la Terre offrent le ſpectacle, & dans le bel ordre qui régne dans l'Univers, méconnoiſſent l'ouvrage d'une Providence univerſelle, & n'y voyent que les effets d'un haſard aveugle, qu'une combinaiſon fortuite d'atômes, exiſtans ſans Auteur, mus ſans Moteur, Auteurs & Moteurs de toute la nature.

Oſerés-

Oſerés-vous me citer un Socrate, un Caton, un Sénéque ? Ignoreriés-vous que ces prétendus Sages, ſans être les partiſans de l'idolâtrie, en furent les eſclaves ? Qu'ils raillérent en ſecret les Divinités qu'ils adoroient en public, & que leur principe favori étoit qu'il falloit accommoder ſa Religion à celle de la multitude, condamner un culte s'il étoit mauvais, mais le pratiquer s'il eſt général ; & ſacrifier avec ſes Concitoyens, non-pas pour plaire à des Dieux qu'on ne croit pas, mais pour ne pas déplaire aux hommes qu'on craint ? Maximes odieuſes qui font bien ſentir combien la ſageſſe humaine eſt aveugle, quand livrée à elle-même elle veut parler de Dieu, & qu'il n'appartient qu'à cet Être infini de nous apprendre à le connoître, *Stulta mens quæ de Deo extrà Deum philoſophatur.*

Encore ſi l'on n'avoit vû que certains Peuples ſauvages donner dans des erreurs ſi dèshonorantes pour l'humanité, on auroit pu rejetter la ſuperſtition de leur culte ſur la groſſiéreté de leur eſprit. Comme ils étoient tous matériels, il n'étoit pas bien ſurprenant qu'ils n'adoraſſent que la matiére. Mais que les Nations les plus éclairées ſoient tombées dans les mêmes égaremens ; qu'en Egypte on ait adoré & des Plantes & des Reptiles ; que dans l'Aréopage d'Athénes & que dans le Sénat de

Rome on ait érigé des Autels à des Statuës de bois & de pierre ; que dans le Lycée, dans le Portique, sur le Capitole, on ait prostitué son encens à des hommes connus par leurs brigandages & fameux par leurs débauches ; qu'en un mot, les erreurs les plus palpables, les opinions les plus monstrueuses, ayent trouvé des Sectateurs & des Partisans chez les Peuples les plus cultivés & les plus polis ; voilà de quoi déconcerter la Philosophie & confondre l'orgueïl.

La Providence l'a permis pour faire connoître à l'homme sa foiblesse, pour le convaincre de son ignorance, pour le préparer en quelque maniére à la soumission de la Foi, par la triste épreuve qu'il a fait de son insuffisance pour se conduire : en un mot, pour lui faire sentir par ses propres égaremens l'indispensable nécessité de chercher hors de lui-même des lumiéres supérieures & une régle certaine pour saisir le vrai.

Les siécles les plus reculés avoient déja fourni des exemples de cette conduite admirable de la Divine Providence. Tandis que d'épaisses ténébres couvroient la face de la terre, il est un Peuple relégué dans un coin du monde, qui perpétuë dans son sein la connoissance des plus sublimes vérités ; je n'en suis pas surpris ; docile à la révélation la plus simple, un Israé-

lite eſt mieux inſtruit que tous les Sages de la Gréce & de l'Italie ; ſur la deſtination de l'homme & ſur la nature de Dieu ; ſa foi lui fait connoître plus de vérités, & des vérités plus intéreſſantes que tout le reſte de l'Univers n'en a découvert par la voye du raiſonnement.

Prodige qui juſques ſous nos yeux ſe renouvelle encore tous les jours ; que l'on demande, par exemple, à nos prétendus eſprits forts qu'elle eſt l'origine de cette foule de maux qui affligent l'humanité. Le fidéle le plus borné, que la révélation a inſtruit de la faute que commit & de la peine que ſubit le premier des humains, nous découvrira aiſément la ſource de toutes nos diſgraces. Mais le Philoſophe qui ne conſulte que la raiſon, & à qui la raiſon n'apprend rien ſur la cauſe de la dépravation de la nature & de ſes ſuites funeſtes ; pourra-t-il expliquer pourquoi ſous l'Empire d'un Dieu juſte, & auſſi bon qu'il eſt puiſſant, parmi les hommes qu'il a créés, il en eſt tant de malheureux ?

Qu'on demande pourquoi en cette vie tout réüſſit ſouvent au méchant, & que malgré ſes forfaits il eſt comblé d'honneurs & de biens ; tandis que le juſte gémit ordinairement dans l'obſcurité, & traîne une vie languiſſante dans les ſouffrances & l'oppreſſion ?

Le fidéle, que la révélation a inſtruit des châtimens réſervés au crime, & des récompenſes aſſurées à la vertu dans une autre vie, n'aura aucune peine à juſtifier la ſageſſe de la Providence. Mais le Philoſophe qui ne conſulte que la raiſon, & à qui la raiſon ne montre & ne fait eſpérer de bonheur & de malheur que pour la vie préſente, pourra-t-il concilier avec la juſtice d'un Dieu, d'un côté la proſpérité conſtante dont jouïſſent tant de coupables, les ſuccès de la perfidie, les ris inſolens de l'impiété; & de l'autre les mépris outrageux, les noires calomnies & les perſécutions cruelles qu'éprouve ici-bas l'innocence?

Qu'on demande d'où vient cette guerre inteſtine qui s'éleve ſans ceſſe au dedans de l'homme, d'où viennent ces combats intérieurs de la chair contre l'eſprit, des penchans contre les devoirs, des paſſions contre la raiſon: Non, cette raiſon réduite à ſes ſeules lumiéres ne pourra jamais répondre d'une maniére ſatisfaiſante à ces queſtions & à tant d'autres. A-t-elle même été capable depuis la création du monde, de nous donner un corps de doctrine bien ſoutenu dans toutes ſes parties; un plan de morale bien lié? Eſt-il ſorti de l'eſprit humain un ſiſtême de Religion qui fut à la portée de tous les hommes, qui bien af-

ſorti & bien appuyé, n'eût à eſſuyer ni la viciſſitude des tems, ni la révolution des eſprits, qui ſe perpétuât d'âge en âge, de génération en génération avec la même certitude, qui renfermât avec clarté & ſans la moindre contradiction toutes les vérités pratiques, qui établît en général tous les principes des mœurs, & montrât à chacun en particulier un précis juſte de ſes devoirs ?

Avoüons-le, MESSIEURS, un pareil ouvrage eſt au-deſſus de la ſageſſe humaine; & dans les ouvrages les plus lumineux des Philoſophes du Paganiſme on ne peut trouver tout au plus que des vérités détachées, que des vérités diſperſées qui ne concourent pas à former un tout, ni à donner des régles ſuivies en matiére de culte & de mœurs.

Ces Philoſophes enfin reconnurent la néceſſité d'une révélation pour garantir l'homme de toute erreur, pour le guider vers ſa fin, & le conduire au ſouverain bien. *Non, il n'eſt perſonne*, diſoit l'un d'entre eux, *qui puiſſe nous inſtruire infailliblement, ſi Dieu lui-même ne dirige l'inſtruction; jamais*, continuë-t-il, *nous ne parviendrons à avoir en cette vie des principes invariables de conduite, ſi Dieu ne les trace de ſa main.* Attendons, diſoit un autre, *qu'il nous vienne d'en haut un Docteur nouveau qui nous apprenne tous les devoirs que nous avons*

à remplir envers Dieu & envers les hommes.

Témoignage qui n'eſt pas ſuſpect, & d'autant plus propre à convaincre qu'il eſt fondé ſur la raiſon même ; elle nous crie ſans ceſſe qu'elle a beſoin d'une autorité qui la fixe. Pour peu en effet que l'homme s'étudie, il découvre au dedans de lui une ſource univerſelle de doutes, d'incertitudes & d'erreurs ; tantôt c'eſt un eſprit trop peu étendu pour enviſager en même tems un même objet ſous toutes les faces, & qui n'en peut juger que ſelon les aſpects différens ſous leſquels il l'enviſage ; tantôt c'eſt une imagination trop vive qui ſurprend précipitamment de nous des déciſions, dont, après un examen plus mûr & plus réfléchi, on reconnoît la fauſſeté ; tantôt c'eſt une humeur qui nous domine, & qui dominant également nos opinions, les fait changer au gré de ſes caprices ; tantôt c'eſt la prévention qui conſeille, c'eſt la coûtume qui ſervit, c'eſt l'exemple qui ſéduit, quelquefois c'eſt un air de vrai-ſemblance qui perſuade, ou de merveilleux qui ébloüit, une grande éloquence qui entraîne, ou une myſtérieuſe obſcurité qui en impoſe.

Ouvrons les Annales du monde, interrogeons les Maîtres de toutes les Nations, étudions l'Hiſtoire de toutes les Sectes, examinons leur naiſſance, leur aggrandiſſement,

leur décadence & leur chûte ; que nous ont-elles appris ? Que ſont-elles devenuës ? Un des plus grands génies que la terre ait vû, c'eſt Ariſtote ; dès qu'il parut, il éclipſa tous ceux qui l'avoient précédé ; bien-tôt les Héraclites, les Démocrites, les Diogénes & bien d'autres furent contraints de céder la place au Précepteur d'Alexandre, qui le fut enſuite très long-tems de preſque tout le genre humain. Deſcartes, après bien des ſiécles, oſa penſer différemment. Par la clarté, la ſimplicité & la juſteſſe de ſa méthode, il fit oublier Ariſtote ; chacun ſe fit Cartéſien ; & pendant cent ans on auroit rougi d'être Péripatéticien, à peu près comme cent ans auparavant on rougiſſoit de ne l'être pas.

Mais les tourbillons de Deſcartes s'évanoüirent bien-tôt devant les preuves Géométriques de Newton ; aux calculs de celui-ci, quoique préſentés avec tant d'exactitude & de préciſion, on oppoſe déja des objections inſurmontables ; ainſi aux ſiſtêmes ſuccédent les hypothéſes, les hypothéſes ſont renverſées par des expériences, quelquefois les expériences ſe contrediſent ſouvent ; d'un fait mal obſervé, on ne peut rien conclurre de certain pour un fait d'un autre genre, & on ne peut les obſerver tous.

De là tant de contradictions, tant d'incertitudes & de vaines diſputes dans les Ecoles des Philoſophes ; chacun prétend avoir pour ſoi la

vérité, & n'apperçoit que des erreurs dans les opinions des autres. Tous les raiſonnemens purement humains, ne portant que ſur des ſuppoſitions, des inductions, des apparences, des conjectures, que deviendroit la Religion ſi elle n'avoit d'autre fondement, elle qui doit être invariable dans ſes dogmes & auſſi inébranlable que ſon objet? Entre les mains des hommes, elle changeroit auſſi facilement & auſſi ſouvent que les opinions de l'Ecole; elle deviendroit l'organe de leurs préjugés & le joüet de leurs caprices.

Mais quand même on ſuppoſeroit que quelque eſprit ſupérieur ſeroit parvenu par ſes réflexions & à force de raiſonnemens à ſe faire pour lui-même un plan ſuivi de religion; quelle conſéquence pourroit-on en tirer pour le reſte des hommes? Si la nature a favoriſé d'un génie extraordinaire un petit nombre d'ames privilégiées, combien d'autres n'ont en partage, ni cette ouverture pour les Sciences, ni cet attrait pour le travail? Combien qu'une averſion preſqu'inſurmontable pour tout ce qui s'appelle étude, éloigne de l'examen, qui ſeroit cependant indiſpenſable pour ſe déterminer dans le choix d'une religion? Combien qui ſans manquer de diſpoſitions ſuffiſantes pour un pareil ouvrage, manquent de loiſir pour l'entreprendre, & qui en ſont diſtraits

continuellement, ou par l'embarras de leurs affaires, ou par la multiplicité de leurs besoins?

Ceux sur-tout qui par leur incapacité naturelle sont dans l'impossibilité physique de faire une pareille discussion, ne seroient-ils pas fondés à se plaindre de la Providence, qui doit étendre ses soins paternels sur tous les hommes? Ne pourroient-ils pas lui reprocher qu'il leur a refusé un secours absolument nécessaire pour discerner le culte qu'elle leur demande? Ce n'est donc pas la voye du raisonnement que Dieu a choisi pour nous conduire, puisque cette voye est d'une pratique évidemment impossible à la multitude; puisqu'elle sert plus à éterniser les disputes parmi les Sçavans, qu'à les terminer; puisqu'elle exposeroit les uns & les autres à une infinité d'erreurs, de changemens, de contradictions; puisqu'enfin elle seroit insuffisante pour réünir tous les mortels dans l'unité d'une même croyance.

Sans doute que l'Être Suprême en nous créant, n'a pas prétendu qu'il y eût sur la terre autant de Religions différentes qu'il y auroit d'hommes. C'est cependant ce que nous verrions si les raisonnemens humains étoient sur ce point la seule loi & la seule régle qu'on dût suivre. Chaque particulier prévenu en faveur de ses lumiéres, ou réelles, ou imaginaires, se feroit à part une croyance qu'il préféreroit à

toutes les autres. On croiroit se dèshonorer si l'on adoptoit des opinions ou des décisions étrangéres ; la Religion étant confiée aux vûës capricieuses des foibles mortels, ce seroit pour eux une espéce de gloire de se singulariser tous les jours par de nouvelles découvertes ; & comme l'opiniâtreté est aussi naturelle à l'homme que la prévention & l'orgueïl, chacun s'obstinant dans ses préjugés, on verroit dans tous les Royaumes, on verroit dans toutes les familles une diversité de sentimens, qui en partageant les esprits aigriroit ensuite les cœurs.

Nos fréres séparés en ont fait une expérience bien triste ; ils n'ont voulu reconnoître pour interprête des Ecritures, & pour arbitre des contestations que la raison seule ; l'examen particulier de chacun fait leur unique régle ; de là ces variations infinies qui sont nées avec leur Secte & ne finiront qu'avec elle ; on les a vû d'abord, chancelans dans leur croyance & timides dans leurs démarches, s'élever contre quelques pratiques qui leur paroissoient peu essentielles ; encore répondoient-ils de leur soumission dès que l'autorité légitime interviendroit pour les décider. Devenus ensuite plus hardis par les ménagemens qu'on eût pour eux, ils firent insensiblement des changemens plus considérables dans la Doctrine ; comme une mauvaise Philosophie les conduisoit, elle

leur inſpiroit chaque jour des ſentimens différens ; leurs erreurs ſe reproduiſoient ſous mille formes toutes diverſes ; tantôt ils les cachoient ſous des expreſſions radoucies ; tantôt ils les laiſſoient tranſpirer par des raiſonnemens captieux ; les uns devinrent Enthouſiaſtes, & les autres ſe firent Trembleurs ; quelques-uns pour ſe ſouſtraire au Tribunal qui les condamnoit, oſérent diſputer le pouvoir de les juger ; d'autres s'érigérent un nouveau Tribunal & jugérent ceux qui les avoient condamnés. La plûpart conſommérent leur rebellion en élevant Autel contre Autel ; ceux-ci cachérent leur revolte & la fomentérent en ſecret ; les uns & les autres déſeſpérans de former un ſiſtême général, bien prouvé & bien lié dans toutes ſes parties, donnérent dans des extrémités oppoſées, s'accuſérent mutuellement d'hétérodoxie, s'anathématiſérent réciproquement, & les plus zélés d'entre eux en ſont venus juſqu'à adopter, en fait de croyance & de culte, une tolérance univerſelle. Tant il eſt vrai que l'eſprit humain qui ne veut ſe laiſſer guider que par une vaine Philoſophie, erre inceſſamment d'opinion en opinion, rien ne peut le fixer ; il ne fait qu'échanger ſes préjugés & multiplier ſes erreurs ; jamais d'accord long-tems avec lui, il retombe bien-tôt dans l'incertitude & ne peut ſe défendre malgré ſes

efforts de l'inquiétude & du trouble.

Le grand Auguſtin l'avoit éprouvé; en proye à ſes paſſions & ne conſultant dans ſes premiéres années qu'une orgueilleuſe Philoſophie, il cherchoit à diſſiper ſes doutes; diſons mieux, à raſſurer ſa conſcience & à calmer ſes remords. Je paſſois, dit-il, précipitamment d'opinion en opinion, ſuivant les différentes lueurs de mon eſprit préoccupé; tantôt j'étois Partiſan d'une Secte, tantôt je me déclarois pour l'autre; pas une que je ne vouluſſe d'abord embraſſer, pas une que je n'abandonnaſſe auſſi-tôt; aujourd'hui Manichéen, demain je ne l'étois plus; enfin, dans l'impuiſſance où je me voyois de trouver par moi-même la vérité, je devenois Pyrrhonien, aimant mieux douter de tout & ne rien croire, que de croire ſans preuve & me décider ſans principe. Image bien naturelle de ce qui ſe paſſe dans l'ame de tous ceux qui ne prennent conſeil que de leur raiſon, & qui n'ont d'autres guides que les lumiéres incertaines d'une Philoſophie toujours combattuë, & qui ſe dément ſans ceſſe. Comme leur ſiſtême n'eſt point fondé ſur des principes infaillibles, ils y ajoûtent tous les jours, ou en retranchent quelque choſe; pour peu qu'on les preſſe, on les force de recevoir ce qu'ils rejettoient, ou de rejetter ce qu'ils recevoient; ils craignent

de ſubir le joug de la Foi, & ils ſont le joüet de leur propre inconſtance ; leur vie s'écoule ſans qu'ils ſçachent ni ce qu'ils croyent, ni ce qu'ils ne croyent pas.

Or, dans une matiére auſſi importante que la Religion, eſt-il rien de plus déplorable que ces contradictions perpétuelles & ces variations toujours renaiſſantes, ſource de trouble & d'amertume ? Non, dit un homme célébre, il n'eſt point de ſituation plus déſeſpérante dans toutes les choſes qui intéreſſent eſſentiellement, que l'état d'incertitude & de doute : Que ſera-ce donc ſi ce doute roule ſur des vérités capitales ? Y a-t-il une Providence, n'y en a-t-il point ? L'homme fut-il produit par le haſard ? Suis-je créé pour une fin ? Dieu eſt-il mon Pere ? Lui ſuis-je indifférent ? En quoi puis-je admirer ſa ſageſſe ? Qu'ai-je à eſpérer de ſa bonté ? Que dois-je craindre de ſa juſtice ? L'ame de l'homme eſt-elle immortelle ? Tout finit-il avec le corps ? N'y a-t-il en ce monde ni vice, ni vertu ? Le fils parricide & le fils ſoumis, auront-ils la même deſtinée ? N'y a-t-il ni peine, ni récompenſe à attendre dans une autre vie ? Cruelle incertitude ! Au milieu de ces agitations effrayantes, de quelle reſſource peut être la Philoſophie humaine ? Que me dira-t-elle pour me raſſurer & pour me calmer ? Aprés mille & mille réflexions,

tout ce que je pourrai conclurre de plus raisonnable, c'est que ma raison ne m'est donnée que pour me conduire à la Foi, pour m'aider à examiner, balancer, discuter, peser la solidité des preuves qui décident en faveur de la révélation : Une fois démontrée, je n'ai d'autre parti à prendre que de souscrire sans balancer à tous les dogmes qu'elle me propose ; dès-lors le raisonnement doit céder à l'autorité, & la parole de Dieu tient lieu de toute preuve.

Et effectivement si Dieu a exigé de la créature intelligente & libre, un hommage, des adorations ; n'est-il pas également & de sa sagesse & de sa bonté, de lui révéler le culte, & de lui faire connoître cette révélation par un moyen sûr, facile, à la portée de tout le monde, en établissant sur la terre une autorité toûjours subsistante & toujours visible, qui par un enseignement uniforme & autentique, fut en état, sous la direction de sa Providence, d'instruire infailliblement tous les hommes, tous les jours & pendant tous les siécles.

Or ce moyen, nous le trouvons dans l'établissement de l'Eglise, qui par une succession non interrompuë de Pasteurs légitimes, remonte à la naissance du Christianisme, & nous atteste l'autenticité de la révélation Divine, dont elle est la Dépositaire.

Il me seroit, MESSIEURS, bien facile de

vous préſenter dans un détail de faits notoires & marqués au Sceau de la Toute-Puiſſance de Dieu, la preuve inconteſtable d'une vérité ſi conſolante ; mais une matiére ſi relevée n'eſt pas du reſſort d'un Diſcours Académique ; & d'ailleurs je craindrois de paſſer les bornes qui me ſont preſcrites.

Je finis par une preuve morale qui me frappe, & je me perſuade qu'elle a fait la même impreſſion ſur vos eſprits, c'eſt l'exemple d'un Prince qui unit aux connoiſſances que donne la Philoſophie, la docilité qu'exige la Foi : Si dans le Monarque qui nous gouverne, la Religion étoit équivoque, ou ſi les lumiéres étoient bornées, les prétendus eſprits forts ſçauroient en tirer avantage, & les incrédules pourroient s'en prévaloir ; mais l'heureux accord qu'on remarque entre les lumiéres de ſon eſprit & les ſentimens de ſon cœur, entre ſes principes & ſa conduite, ne laiſſe aucune reſſource à la prévention ni à l'incrédulité. Un Roi Philoſophe & un Roi Chrétien, un Monarque ſçavant & un Monarque fidéle ; voilà le triomphe de la Foi. Après un pareil témoignage, il faut croire, ou ſe taire, rendre hommage à la Religion par ſon ſilence, ou l'honorer par ſa ſoumiſſion.

Fin du premier Volume.

00567882